

HOUELLEBECQ ET LA MIMÉTIQUE DES *PARTICULES*

Analyse du désir mimétique girardien dans *Les particules élémentaires*

Suivi du texte de création

GORGE GORDIENNE

Par

Pierre Antoine

Département de littératures de langue française, de traduction et de création

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de
M.A. en langue et littérature française

Août 2024

© Pierre Antoine, 2024

RÉSUMÉ

Ce mémoire est divisé en trois parties distinctes. Le premier volet, la partie critique de ce mémoire, examine le lien entre *Les particules élémentaires* (1998), première grande œuvre de Michel Houellebecq, et la théorie du désir mimétique de René Girard, à la lumière d'un commentaire inséré par Houellebecq dans un autre roman, *Anéantir* (2022). Nous proposons de relire *Les particules élémentaires* à la lumière de ce commentaire et de la théorie girardienne du désir mimétique. Le second volet, une œuvre de création intitulée *Gorge gordienne*, explore la légitimité de la parole, le témoignage, et le sentiment d'ostracisme des marginaux dans une société moderne toujours plus polarisée, tentant de trouver un équilibre entre la vision houellebecquienne et le conformisme girardien. Le troisième volet, enfin, sera inséré de part et d'autre de la partie création, pour la commenter et développer son cheminement réflexif et son lien à la partie critique.

ABSTRACT

This thesis is divided into three distinct parts. The first section, the critical part of this thesis, examines the connection between *Atomised* (1998), Michel Houellebecq's first major work, and René Girard's theory of mimetic desire, considering a commentary inserted in another of Houellebecq's writing, *Annihilation* (2022). We suggest reading *Atomised* under the light of both Houellebecq's commentary, and Girard's mimetic theory. The second section, a creative work titled *Gordian throat*, will address the question of the legitimacy of speech, testimony, and the feeling of ostracism of marginalized individuals in an increasingly polarized modern society, attempting to find a balance between Houellebecq's vision and Girardian conformism. Finally, the third section will be interwoven with the creative part, to comment on it and develop its reflective journey and its connection to the critical part.

REMERCIEMENTS

Un immense merci à mes directeurs, les professeurs Pascal Brissette et Ollivier Dyens, pour leur soutien et leurs balises tout au long de la rédaction. Nos échanges ont grandement stimulé ma réflexion et ont permis à ce mémoire de retrouver sa forme lors des moments où je partais en roue libre.

Merci à Camille Deslauriers, qui m'aura aidé à croire en moi et à tenter l'expérience de la maîtrise.

Merci à Kateri Lemmens, qui aura initié cette réflexion, et à Martin Robitaille qui en aura nourri l'étincelle.

Merci à Alain Farah, pour son évaluation pointilleuse, ses conseils et ses encouragements.

Merci à Mena, toujours près de moi.

TABLE DES MATIÈRES

RESUME	iii
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DES MATIERES.....	v
VOLET CRITIQUE : HOUELLEBECQ ET LA MIMETIQUE DES <i>PARTICULES</i>	1
Introduction	2
I. Le désir mimétique et la critique houellebecquienne	7
II. La mimétique des <i>Particules élémentaires</i>	14
III. Houellebecq et la vision pessimiste de la société contemporaine	29
Conclusion, la réponse de Girard à Houellebecq ?	48
BIBLIOGRAPHIE	54
COMMENTAIRE	57
VOLET CREATION : GORGE GORDIENNE	60
L'agôn	62
Là où les éléphants vont pour mourir	66
Entfremdung	74
La route entre les sentiers	83
Lucine	93
La vocalisation du griffon et le trou·badour	102
La part des anges	114
Le Prince	124
Le cri	134
Opus	154
REFLEXIONS	162

VOLET CRITIQUE :
HUELLEBECQ ET LA MIMÉTIQUE DES *PARTICULES*

Analyse du désir mimétique girardien dans *Les particules élémentaires*

La véritable littérature ne peut exister que là où elle est créée,
non pas par des fonctionnaires diligents et fiables,
mais par des fous, des ermites, des hérétiques,
des rêveurs, des rebelles et des sceptiques.

Yevgeny Zamyatin

Introduction

L'objet de désir et l'objet désirable

L'œuvre de Houellebecq se distingue par un pessimisme profond vis-à-vis de la nature humaine en général, et de la société occidentale en particulier¹. Plus précisément, l'écrivain critique le modèle sociétal occidental en soulignant ses défauts et ses dérives. Dans son roman *Anéantir* (2022), il s'attaque à la théorie du désir mimétique de René Girard, une ontologie sociale proposée initialement dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961). Houellebecq la décrit comme « amusante sur le papier² », mais « fausse³ ». Il rejette ainsi le principe girardien selon lequel les individus désirent un même objet par imitation. À la place, il soutient que les individus désirent souvent le même objet parce que celui-ci possède des qualités intrinsèques qui le rendent désirable. La « lutte » entre les individus désirants serait alors la conséquence naturelle d'un désir de posséder cet objet désirable⁴.

Ce mémoire explore la tension entre le désir mimétique selon René Girard et la représentation du désir dans l'œuvre de Michel Houellebecq. En particulier, il examine comment Houellebecq critique le modèle sociétal occidental à travers ses personnages et leurs désirs.

¹ Patrick Kessel, « Michel Houellebecq, *Sérotonine*. Flammarion, décembre 2018 », *Humanisme*, 2019/2 (N° 323), p. 125-127.

² Michel Houellebecq, *Anéantir*, Paris, Flammarion, 2022, p. 473.

³ *Idem*.

⁴ *Idem*.

Proposée en 1961, la théorie du désir mimétique, fondée sur l'apprentissage par imitation, s'est enrichie au fil des décennies pour devenir incontournable dans la compréhension de notre société et des relations humaines. Soixante et un ans plus tard, Houellebecq écarte cette théorie en un seul paragraphe d'un roman de plus de sept cents pages. Ce rejet sommaire, perçu comme un camouflet empreint de mauvaise foi par les girardiens, a nécessairement suscité des réactions. Jean-Marc Bourdin, doctorant spécialiste de Girard, y répond ainsi :

Houellebecq joue avec les mots en confondant, par méconnaissance, aveuglement ou tactiquement dans le but de brouiller les pistes, désir sexuel et mimésis d'appropriation [...]. Cette volonté de tourner en dérision la théorie mimétique révèle ainsi la raison des limites et impasses que connaît l'œuvre houellebecquienne⁵.

S'agit-il donc de mauvaise foi, d'un brouillage de pistes, ou d'un simple malentendu ? On peut légitimement s'interroger sur les intentions de Houellebecq, connu pour son penchant pour la subversion et la provocation⁶. Cependant, la théorie girardienne reste un point d'entrée pertinent dans son œuvre. Nous émettons l'hypothèse qu'une étude des écrits de Houellebecq à travers le mimétisme permet une compréhension des conflits intérieurs de ses personnages, malgré le rejet apparent de cette théorie par le narrateur d'*Anéantir*.

Deux visions s'opposent ici : l'ontologie unificatrice de Girard et l'expression d'une désillusion envers l'Occident par Houellebecq. Lire Houellebecq à la lumière du mimétisme, c'est comprendre comment il s'en défait. Lire Girard à la lumière de

⁵ Jean-Marc Bourdin, « Houellebecq : “anéantir” la théorie mimétique ? », *Emissaire*, <https://emissaire.blog/2022/01/13/houellebecq-aneantir-la-theorie-mimetique/> [consulté le 17 septembre 2023].

⁶ Olivier Parenteau, « *En tout cas, la question formelle est secondaire* » : Michel Houellebecq et l'art du roman. Revue Tangence, numéro 118, 2018, p. 99.

Houellebecq, c'est potentiellement en saisir les limites dans un monde en constante évolution. La théorie du désir proposée par Houellebecq dans *Anéantir* et ses attaques contre le concept girardien nous incitent à relire les œuvres antérieures du romancier pour examiner les relations entre les personnages liés par le désir. Un mémoire avec option création limite l'ampleur de notre corpus. Nous nous concentrerons donc sur *Les Particules élémentaires*, premier grand succès de Houellebecq, qui pose les bases de la compétition entre ses deux protagonistes, Michel et Bruno, des demi-frères que tout semble opposer. C'est pour cette rivalité, de même que pour la réponse à la question du désir que Houellebecq suggère dans l'œuvre, que *Les particules* retiendra notre attention. En effet, son épilogue offre une solution radicale aux malheurs humains. Nous déterminerons de là si le roman tend à confirmer ou à infirmer la thèse énoncée par Houellebecq dans *Anéantir*.

Houellebecq dépeint une société individualiste et misanthropique à travers les yeux de Michel et Bruno, dont les acteurs imitent maladroitement les comportements de ceux qu'ils considèrent comme des « gagnants⁷ », afin d'arriver aux mêmes objectifs. Cette stratégie s'apparente au mimétisme comportemental (mimésis d'appropriation) de René Girard. Plusieurs pistes de lecture s'ouvrent : ces personnages, présentés comme malheureux et anxieux, doivent-ils leur malheur à leur incapacité à être parfaitement mimétiques ? Ou bien, est-ce leur mimétisme total, si parfait qu'il efface leurs propres désirs, qui cause leur maladresse et leur incapacité à être eux-mêmes ? Leur marginalité est-elle due à une incapacité d'adaptation, ou au contraire, à une adaptation excessive qui les conduit à se perdre ? Une autre hypothèse serait que leur maladresse provient d'une

⁷ L'exemple le plus parlant reste sans doute la danse de Tisserand. Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, 1994, p. 112.

incompréhension de leur objet de désir, liée à un rapport social faussé où l'identification de l'objet de désir girardien se fait par médiation, via un Autre, selon la théorie du triangle mimétique.

Nous posons l'hypothèse que l'œuvre de Houellebecq est pétrie des théories girardiennes, plus que son commentaire d'*Anéantir* peut le laisser croire, et que ses personnages luttent avec le mimétisme. Bien que cette hypothèse soit difficile à prouver, explorer le désir mimétique et la rupture avec le conformisme mimétique dans l'œuvre de Houellebecq nous aidera à mieux comprendre et démystifier son univers. Nous établirons alors si une lecture mimétique fournit une réponse à la théorie de la violence et de la compétition avancée par l'écrivain dans *Anéantir*.

Pour comprendre et évaluer la critique de Houellebecq, nous commencerons par examiner en détail la théorie du désir mimétique et ses limites. Ensuite, nous présenterons l'œuvre de Houellebecq et sa contre-théorie. Nous nous pencherons sur *Les particules élémentaires* et y analyserons la complexité des relations triangulaires (sujet, médiateur, objet de désir) pour établir dans quelle mesure Michel et Bruno poursuivent leurs ambitions ou s'en éloignent, ainsi que leur rapport à autrui. Cela nous permettra de déterminer si leur comportement correspond aux principes du mimétisme et, si ce n'est pas le cas, si c'est dû à un rapport confus à un objet mimétique plutôt qu'à la recherche de possession d'un « objet de désir unique ». Ensuite, nous montrerons comment Houellebecq utilise le désir mimétique pour exprimer sa vision pessimiste de la société contemporaine, et nous poserons l'hypothèse d'une rédemption possible pour le personnage houellebecquien qui

embrasse ses propres désirs. Enfin, nous analyserons l'épilogue, qui présente un monde utopique en apparence, où le désir a disparu et où tous les êtres humains sont indifférenciés.

I. Le désir mimétique et la critique houellebecquienne

Le mimétisme

La théorie du désir mimétique, formulée par René Girard (1923-2015), offre une perspective unique sur les mécanismes du désir humain et de l'imitation, fondée sur ses analyses littéraires et anthropologiques. Cette théorie propose que le désir humain est intrinsèquement imitatif.

Dans son premier ouvrage publié en 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Girard établit les fondements de sa théorie en examinant des romans classiques tels que *À la recherche du temps perdu* de Proust, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et *Don Quichotte* de Cervantès.

Girard observe que le désir humain est essentiellement mimétique : l'individu cherche à reproduire les comportements et les choix d'un autre, comme le montre l'exemple de Don Quichotte qui aspire à devenir un chevalier similaire à ceux, exemplaires, des livres qu'il lit. Cette observation est confirmée par l'étude des personnages littéraires qui s'inspirent de modèles historiques ou fictifs, tels que Sorel qui se réclame de Napoléon pour ses ambitions, ou Marcel qui imite le mode de vie de ses amis de la haute société et de l'écrivain Bergotte.

Cependant, l'analyse de Girard va plus loin en introduisant le concept de rivalité :

Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet autre qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être⁸.

⁸ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, éditions Grasset, 1972, p. 163.

Parce que plusieurs personnes peuvent désirer le même objet et parce que d'autres semblent être pourvus de ce qui manque au désirant premier, une rivalité s'installe. Les personnages cherchent à ressembler à leurs rivaux et à adopter des stratégies comportementales qu'ils jugent plus efficaces, d'où le terme de mimétisme. Le rival girardien est donc à la fois un modèle et un opposant. Girard aborde le concept de désir triangulaire, en utilisant l'analogie du disciple et du professeur pour illustrer comment les personnages de ses exemples littéraires cherchent à imiter un modèle pour atteindre un plus haut degré de sophistication. Girard présente le cas de Don Quichotte et d'Amadis de Gaule, affirmant que « Don Quichotte a renoncé, en faveur d'Amadis, à la prérogative fondamentale de l'individu : il ne choisit plus les objets de son désir, c'est Amadis qui doit choisir pour lui⁹ ».

Ce processus suscite l'aliénation délibérée de l'individu imitant, aliénation qui est le coût à payer pour qu'il se sente meilleur. On trouve peut-être là une clé de lecture utile pour comprendre les personnages qui refusent ou se sentent incapables de s'intégrer à la collectivité.

Le sujet et l'objet du désir constituent donc les deux premiers éléments du triangle mimétique, lequel est complété avec le médiateur, le modèle imité, qui guide et fait obstacle tout à la fois : Amadis pour Don Quichotte, Napoléon pour Sorel, Bergotte pour Marcel. Girard distingue également les désirs naturels ou primaires, comme « ceux qu'éveille, par exemple, la vue d'un morceau de fromage ou d'une outre de vin¹⁰ », pour Sancho Pança, de désirs qualifiés de métaphysiques, qui sont infinis et ontologiques, et à ce titre ne

⁹ René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, éditions Grasset, 1961, p. 8.

¹⁰ *Ibid*, p.9.

peuvent jamais véritablement s’accomplir. Girard parlera alors de rapports masochiste et sadique au désir, comme nous le verrons plus loin.

Reprenons nos trois exemples : Don Quichotte ne deviendra jamais Amadis de Gaule, Sorel ne deviendra pas Napoléon, et le « Snob proustien¹¹ » ne fera jamais partie de la haute société, Marcel n’incarnera pas l’écrivain Bergotte. Pourtant, chacun trouvera son propre accomplissement. Don Quichotte trouvera sa dignité, Sorel une mesure de rédemption, et Marcel la voie qui le mènera à devenir grand écrivain. En un sens, leur rivalité leur aura permis de se dépasser.

L’impact du désir mimétique

Dans *Don Quichotte*, le héros imite les comportements chevaleresques des romans qu’il admire, ce qui le pousse à entreprendre des quêtes absurdes et à confondre réalité et fiction. Dans *Le Rouge et le Noir*, Julien Sorel imite Napoléon pour atteindre la réussite sociale et politique, utilisant la ruse et la manipulation avec des conséquences destructrices. Dans *À la recherche du temps perdu*, Marcel imite le style de vie de l’aristocratie pour gagner son respect, mais finit par renier son identité. Ces exemples montrent que le désir mimétique peut être perçu comme un outil de croissance personnelle, mais il est aussi une tragédie, selon Girard, car en imitant les désirs des autres, on abandonne sa prérogative fondamentale, et on entame un processus de violence sur lequel on perd le contrôle. Le désir métaphysique est ainsi décrit comme une « maladie ontologique¹² », et derrière le

¹¹ *Ibid*, p. 29.

¹² *Ibid*, p. 79.

mimétisme, Girard voit l'œuvre de Satan¹³. Ce sont aussi les fondations de toute société, et de sa destruction, sans éventuel exutoire par le concept du bouc émissaire.

Ce que propose enfin Girard, à l'instar de Campbell et de son *Héros aux mille et un visages*¹⁴, et en parallèle de la sociologie, est une théorie de l'« unité de la littérature romanesque¹⁵ ». Ses critiques soulignent cependant une limite potentielle qui ne sera pas toujours respectée par Girard : sa théorie est issue de la littérature et devrait de ce fait s'y limiter. Il reste que dans le cadre du présent mémoire, c'est à une œuvre romanesque qu'on la compare, ainsi qu'aux propos d'un romancier. Une autre limite est celle du concept de la pétition de principe, ou du paradoxe de l'œuf et de la poule. René Girard a établi que les humains imitaient d'autres humains, et en a conclu que les désirs étaient provoqués ou suscités par l'observation du désir chez autrui, sans établir un « désir originel », ou une transition évidente entre un désir inné (primaire ou biologique) et un désir social, mimétique. Nous espérons dans le présent mémoire clarifier cela dans le contexte de l'attaque de Houellebecq.

Revenons sur le concept de rivalité mimétique, autour duquel nous menons notre recherche : l'être humain se définit en société dans un mimétisme réciproque. Dans *Les particules élémentaires*, nous suivons le cheminement de deux demi-frères, rivaux malgré eux, dans un univers dénué d'illusions.

¹³ Outre *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (1999 chez Grasset), la figure du diable, le « diviseur », et surtout le christianisme, sont omniprésents dans l'œuvre girardienne.

¹⁴ Joseph Campbell, *Le Héros aux mille et un visages*, Paris, Robert Laffont, 1977.

¹⁵ *Ibid*, p. 49.

La critique houellebecquienne

Le postulat de Girard est simple : nous désirons ce que d'autres désirent par imitation. En revanche, Houellebecq soutient dans *Anéantir* que l'objet convoité est intrinsèquement désirable :

Le philosophe René Girard est connu pour sa théorie du désir mimétique, ou désir triangulaire, selon laquelle on désire ce que les autres désirent, et par imitation. Amusante sur le papier, cette théorie est en réalité fautive. Les gens sont à peu près indifférents aux désirs d'autrui, et s'ils sont unanimes à désirer les mêmes choses et les mêmes êtres, c'est simplement parce que ceux-ci sont objectivement désirables. De même, le fait qu'une autre femme désire Aurélien ne conduisait nullement Indy à le désirer à son tour. Elle était par contre furieuse, et presque folle de rage, à l'idée qu'Aurélien désire une autre femme et ne la désire pas, elle ; les stimulations narcissiques basées sur la compétition et sur la haine avaient depuis longtemps, et peut-être depuis toujours, pris le pas en elle sur les stimulations sexuelles ; et elles sont, dans leur principe, illimitées¹⁶.

Houellebecq introduit l'idée d'une désirabilité objective, en opposition à la notion subjective de Girard. Le sujet s'efface devant une forme d'absolu désirable, un consensus, universel de la désirabilité qui viendrait effacer les considérations singulières, les *particularités élémentaires*. Cependant, le fait qu'une autre femme puisse désirer Aurélien ne vient-il pas rompre cette universalité du désir, si Indy ne le désire pas ?

Alors pourquoi « anéantir » ? L'écrivain aborde la destruction de la société, la fin de vie, la déchéance, des thèmes qu'il aura abordés tout au long de sa carrière littéraire. Il explore également l'autodestruction de l'individu par l'individu : on parle en effet d'Indy comme d'une femme détestable, ayant fait ce choix de la haine, ainsi que le laisse entendre Paul Raison, le personnage principal, parlant d'elle comme de sa « conne de belle-sœur¹⁷ ». Ainsi, dans cet extrait, c'est une forme de rejet de l'autre qui se présente, avec un refus du désir, un refus de se plier, qui se transforme alors en haine pure et simple envers Aurélien.

¹⁶ Michel Houellebecq, *Anéantir*, Paris, Flammarion, 2022, p. 473-474.

¹⁷ *Ibid*, p. 35.

Houellebecq parle de « stimulations narcissiques », un concept attribué à un individu considéré comme nocif, que l'on retrouve dès *Les particules élémentaires*.

Girard propose une théorie du désir mimétique poussant les différents membres d'un groupe social à s'uniformiser, se fondre dans une culture commune (communautarisme), tandis que Houellebecq soutient un désir plus individualiste, prétendant que le désir peut exister sans l'influence des autres. S'agit-il donc d'une théorie « amusante sur le papier », mais « fausse », ou faut-il voir dans la critique houellebecquienne — rappelons-le, expédiée en un paragraphe sur un roman de sept cents pages —, un désirant qui s'en prendrait à son rival, René Girard, dans un processus de désir mimétique pour le moins ironique ? La société houellebecquienne, en se dirigeant vers l'*anéantissement*, ne pourrait-elle pas être compatible avec la théorie du mimétisme de Girard ?

Houellebecq n'est pas seul dans sa critique de Girard ; l'essayiste René Pommier a également exprimé ses réserves. Dans son essai *René Girard, un allumé qui se prend pour un phare*, paru en 2010 aux éditions Kimé, Pommier présente Girard comme un prophète « allumé », un qualificatif que certains étendraient de même à Houellebecq.

L'assurance avec laquelle René Girard affirme que tous ceux qui ont traité avant lui les mêmes sujets que lui, ont toujours été incapables de les éclairer vraiment, n'a d'égale que celle avec laquelle il soutient que ses théories expliquent tout d'une manière complète et définitive¹⁸.

¹⁸ Pommier, René, *René Girard, un allumé qui se prend pour un phare*, éditions Kimé, 2010, p. 9.

Pommier critique la prétention de Girard à avoir une compréhension unique et définitive de sujets déjà largement étudiés. Plus loin (et tout au long de son essai de 124 pages), Pommier renchérit :

Mais là où la présomption et l'outrecuidance de René Girard atteignent sans doute les sommets du comique, c'est lorsqu'il a prétendu expliquer aux chrétiens que lui seul pouvait les éclairer sur l'essence même de leur religion¹⁹.

Nous n'approfondirons pas davantage l'essai de René Pommier, car ce n'est pas l'objet principal de notre mémoire. Cependant, nous proposons un extrait de sa conclusion, qui pourrait nourrir notre réflexion :

Il arrive donc, notamment dans son premier livre *Mensonge romantique et vérité romanesque*, que René Girard dise des choses tout à fait exactes, mais qui n'ont rien de proprement girardien : ce sont des choses que tout le monde peut dire et qui ne pouvaient donc le rendre célèbre [...]. Heureusement la thèse essentielle du livre, à savoir que nos désirs ne sont jamais spontanés et vont toujours à leur objet par une voie détournée puisque nous ne désirons jamais que ce qu'un autre désire, cette thèse, elle, était déjà profondément et pleinement girardienne. Car elle prenait hardiment le contre-pied de l'expérience universelle et allait à l'encontre du sentiment général. Et c'est bien pourquoi elle l'a tout de suite séduit²⁰.

Dans la suite de ce mémoire, nous nous proposons de clarifier la critique houellebecquienne du désir mimétique en appliquant la théorie de Girard à l'œuvre *Les particules élémentaires*, afin de déterminer si le désir y est plus houellebecquien (transitif) que girardien (médiat).

¹⁹ *Ibid*, p. 12.

²⁰ *Ibid*, p. 119-120.

II. La mimétique des *Particules élémentaires*

La rivalité

Les Particules élémentaires mettent en scène deux demi-frères, Michel et Bruno, dont les caractères sont aux antipodes. Michel, un scientifique rationnel, et Bruno, un enseignant obsédé par la sexualité, incarnent des archétypes distincts de la pensée humaine. Michel est associé à un rationalisme apollinien, symbolisant l'intellect et la science, tandis que Bruno se définit dans un hédonisme dionysiaque, caractérisé par une quête incessante des plaisirs charnels.

La dynamique entre Michel et Bruno est marquée par une rivalité sous-jacente, bien que leurs parcours respectifs montrent une complémentarité volontaire de la part de Houellebecq. Le roman souligne fréquemment leur statut de demi-frères, insistant sur leur parenté partielle comme un élément central de leur identité et de leur relation. La couverture du livre, celle de l'édition *J'ai lu*, montre deux mi-hommes en fauteuil, accentuant cette dualité et cette complémentarité. Le caractère de séparation et de pères différents soulève également la question de la légitimité de l'identité et de la place dans la fratrie chez l'enfant d'un parent autre.

Même si cela les conduit à leur malheur, les protagonistes suivent un style de vie qui correspond à leur caractère, aligné avec leur objet de désir.

Michel, une quête scientifique détachée des passions humaines

Michel Djerzinski est dépeint comme un personnage socialement inadapté. Il se « prépare mentalement²¹ » pour une poignée de main, il rêve de « poubelles gigantesques, remplies [...] d'organes sexuels tranchés²² », sans doute là le premier indicateur de sa probable asexualité. Son détachement émotionnel et ses difficultés à former des relations intimes sont attribués à un traumatisme précoce lié à la privation maternelle, Houellebecq proposant un comparatif avec une observation scientifique affectant le rat :

La privation du contact avec la mère pendant l'enfance produit de très graves perturbations du comportement sexuel chez le rat mâle, avec en particulier inhibition du comportement de cour. Sa vie en aurait-elle dépendu (et dans une large mesure, elle en dépendait effectivement) que Michel aurait été incapable d'embrasser Annabelle²³.

Michel est incapable de répondre émotionnellement et physiquement aux avances d'Annabelle, une femme qui l'aime sincèrement. Pourtant il partage la « paralysie heureuse²⁴ » de leur enlacement ; il témoigne d'un besoin social sexualisé, tout comme son demi-frère, mais une sexualité sans assouvissement possible, vraisemblablement platonique. Ses interactions avec les femmes restent superficielles, souvent ramenées à des comportements infantiles et des traumatismes non résolus. Il a un contact charnel avec sa cousine Brigitte, « il se blottissait contre sa poitrine chaude²⁵ », il remarque les « seins volumineux²⁶ » de sa collègue, une intimité qu'on suppose voulue comme immature, la recherche du sein maternel, sans doute, et l'origine de son traumatisme. Il est en effet écrit que Marc Djerzinski trouva son fils (Michel) alors âgé de deux ans qui « rampait

²¹ *Les particules élémentaires*, p. 14.

²² *Ibid*, p. 16.

²³ *Ibid*, p. 59.

²⁴ *Idem*.

²⁵ *Ibid*, p. 33.

²⁶ *Ibid*, p. 13.

maladroitement [...] dans une flaque d'urine ou d'excréments²⁷ » et que son attitude est celle d'un animal sauvage : « Percevant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite. [...] Terrorisé, le petit être tremblait²⁸ », alors qu'il avait été laissé à la charge de sa mère pendant quelques mois. C'est dans ces circonstances qu'il sera envoyé chez sa grand-mère paternelle dans l'Yonne, ne revoyant pas sa mère avant l'âge de quinze ans²⁹. Et quand il la verra, ce sera pour reculer « d'un bon mètre³⁰ », considérant sa grand-mère, dont la mort aura été un plus violent trauma, comme sa figure maternelle de référence : « Michel était enroulé sur lui-même au pied du lit. [...] Son visage était plein d'une terreur animale et abjecte³¹ ». On aurait toutefois tort de croire là l'origine de son incapacité émotionnelle, ayant démontré précédemment ces indispositions. On parle en effet de Janine Ceccaldi, la mère des deux frères comme d'une « mère dénaturée³² » qui fait des victimes.

Michel reste souvent dans sa chambre, « lit Jules Verne³³ », et « se plonge dans sa collection de *Tout l'univers*³⁴ ». Il « absorbe des connaissances³⁵ » qui le pousseront à devenir l'homme de sciences qu'il sera. Cependant, il reste un être profondément affecté : face aux avances d'Annabelle, il « souhaite bouger, mais ne peut pas », se sentant « séparé du monde par quelques centimètres de vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure³⁶ ». Bruno croit deviner sur son visage un sourire flottant, alors que Michel regarde Annabelle danser et bientôt s'offrir à un autre³⁷, comme s'il vivait sa relation par

²⁷ *Ibid*, p. 30-31.

²⁸ *Ibid*, p. 31.

²⁹ *Idem*.

³⁰ *Ibid*, p. 61.

³¹ *Ibid*, p. 93.

³² *Ibid*, p. 62.

³³ *Ibid*, p. 32.

³⁴ *Idem*.

³⁵ *Idem*.

³⁶ *Ibid*, p. 86.

³⁷ *Ibid*, p. 85.

procuration. Ses proches le voient comme un « garçon bizarre³⁸ ». En ce sens, Michel est inadapté. L'observation scientifique concernant le rat n'est pas anodine, Michel travaillant dans un laboratoire. Face à la mort, on parlera de lui comme d'un animal, une comparaison intrigante au vu de ses intérêts scientifiques :

Michel était enroulé sur lui-même au pied du lit. Ses yeux étaient légèrement exorbités. Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni à aucun autre sentiment humain. Son visage était plein d'une terreur animale et abjecte³⁹.

Houellebecq utilise le personnage de Michel pour illustrer une existence humaine où les désirs sexuels sont platoniques et inassouvis, marquant une inadéquation constante avec le monde extérieur. En tant que chercheur en biologie, Michel incarne un désir de connaissance et de compréhension, cherchant des vérités scientifiques plutôt que des validations sociales. Le fait qu'il soit décrit comme animal plutôt qu'humain nous donne des indices sur la définition houellebecquienne d'un être humain. Sa quête est fondamentalement différente de celle de Bruno, qui est en proie à de désespérés désirs charnels à satisfaire. Cette dynamique permet de tester la validité de la critique de Houellebecq sur la théorie du désir mimétique.

Bruno, une vie marquée par les humiliations et la quête désespérée du plaisir

Bruno Ceccaldi, présenté comme un être profondément affecté par ses désirs charnels non satisfaits, offre un frappant contraste avec son demi-frère Michel, en dépit du parallèle de leurs enfances respectives. De deux ans l'aîné de Michel, « Bruno fut expédié en 1958 chez ses grands-parents maternels à Alger⁴⁰ » aux environs de la naissance de son

³⁸ *Ibid*, p. 87.

³⁹ *Ibid*, p. 92.

⁴⁰ *Ibid*, p. 28.

demi-frère. L'un comme l'autre sont envoyés au même âge chez leurs grands-parents, pour adoption. Si Michel a perdu son père dans des circonstances floues, disparu lors d'un reportage sur les manifestations au Tibet contre la Chine⁴¹, Bruno voit peu le sien et a de la rancœur à son égard : « Vous voulez un portrait de mon père ? aimait à dire Bruno des années plus tard ; prenez un singe, équipez-le d'un téléphone portable, vous aurez une idée du bonhomme⁴² ». Notons que Houellebecq lui-même affirmera avoir été élevé par sa grand-mère⁴³, proposant un potentiel rapport autobiographique à l'œuvre.

Séparés de leur mère commune au même âge, envoyés chez leurs grands-parents respectifs, Michel et Bruno sont présentés dans une mise en parallèle tenant de l'expérimentation sociale. Pour parfaire le portrait, le grand-père de Bruno meurt quand ce dernier a cinq ans, le laissant lui aussi seul avec sa grand-mère⁴⁴. Pour aller plus loin encore, ils fréquenteront le même lycée : « il apparut que le demi-frère de Bruno était dans le même lycée, qu'il était également en seconde⁴⁵ ». La situation romanesque fait penser à Peter Neubauer et au cas de séparation de jumeaux et de triplés dans les années 1960 pour observer leur évolution⁴⁶, ou à Rousseau et son idée du milieu qui corrompt l'Homme. Voire encore au principe esthétique du naturalisme de Zola, tel que proposé dans les Rougon-Macquart, qui avait pour ambition de faire du roman un laboratoire des passions humaines, où l'on observe l'évolution d'un phénomène naturel et social à travers des personnages.

⁴¹ *Ibid*, p. 31.

⁴² *Ibid*, p. 27.

⁴³ Eileen Battersby, « The long good sigh », *The Irish Times*, <https://www.irishtimes.com/news/the-long-good-sigh-1.1060748> [consulté le 28 mai 2024].

⁴⁴ *Les particules élémentaires*, p. 39.

⁴⁵ *Ibid*, p. 61.

⁴⁶ William McCormack, « records from controversial twin study sealed at Yale until 2065 », *Yale daily news*, <https://yaledailynews.com/blog/2018/10/01/records-from-controversial-twin-study-sealed-at-yale-until-2065/> [consulté le 19 mai 2024].

Affirmer que les demi-frères des *Particules élémentaires* auront évolué de manière très différente n'est pas peu dire. Là où Michel s'est refermé sur lui-même tout en cherchant à aider et comprendre l'humanité, Bruno s'est tourné vers les autres pour s'en servir et combler son vide intérieur.

« Le premier souvenir de Bruno datait de ses quatre ans ; c'était le souvenir d'une humiliation⁴⁷ ». Cette citation introduit une série d'anecdotes servant à présenter l'accumulation des violences et les traumatismes d'enfance du personnage de Bruno, harcelé par des camarades de pensionnat, et à ainsi le différencier de son demi-frère Michel. Bruno a onze ans quand nous est relaté un autre épisode de violence à son égard. « [Bruno] espère que sa toilette se déroulera sans incidents⁴⁸ » car « la veille, [Brasseur, un élève de cycle supérieur] a forcé Bruno à le sucer et à lui lécher le cul⁴⁹ » : Houellebecq présente l'enfance de son personnage comme marquée par la crainte constante et la répétition du harcèlement. Là où Michel lit *Pif*, Bruno est violé. On comprend alors son attitude : « comment leur expliquer qu'il avait besoin d'amour ?⁵⁰ ». C'est là le cœur de Bruno, un sensible toujours à la recherche d'acceptation et de bonheur, mais se retrouvant constamment rejeté et humilié. Ce bonheur, il le trouvera alors dans les plaisirs solitaires de la chair, pour compenser sa détresse elle aussi physique : « Puis il mangeait. Il mangeait plusieurs bols, jusqu'à l'écoeurement. Son ventre était lourd. Il éprouvait du plaisir⁵¹ ». Ainsi Bruno est à de multiples reprises présenté en surpoids, du fait de ces excès de plaisir : « Bruno refusait d'ôter son maillot de bain. Il se sentait blanchâtre, minuscule, répugnant, obèse⁵² ». Il se

⁴⁷ *Les particules élémentaires*, p. 38.

⁴⁸ *Ibid*, p. 43.

⁴⁹ *Idem*.

⁵⁰ *Ibid*, p. 38.

⁵¹ *Ibid*, p. 48.

⁵² *Ibid*, p. 59.

« branlait trois fois par jour⁵³ » à l'adolescence, on parlera de lui comme d'un « adulte dévoré par le désir⁵⁴ », affecté par ce que Houellebecq qualifiera d'influence « hédoniste-libidinale⁵⁵ » nord-américaine. Ce même désir dont est incapable Michel.

Telles qu'elles sont présentées, leurs enfances respectives établissent clairement leur rapport au mimétisme, tout en le rendant complexe. Il est en effet d'une part évident, marqué par la mère absente, le rejet de l'affection, et d'autre part flou dans son évolution, ses substituts.

Bruno et Michel, bien qu'élevés dans des circonstances parallèles, illustrent des réponses diamétralement opposées aux mêmes traumatismes de l'enfance. Le contraste entre la quête de compréhension scientifique de Michel et la recherche désespérée de plaisir de Bruno permet d'explorer la critique houellebecquienne du désir mimétique de Girard. Bien que leurs désirs semblent découler de leurs expériences respectives, les deux frères sont inextricablement liés par leurs histoires et leurs réactions au manque parental. Cette dichotomie entre les deux demi-frères souligne la complexité et la diversité du désir humain, une thématique centrale dans l'œuvre de Houellebecq. Cela va jusqu'à remettre en question l'idée d'une objectivité universelle de la désirabilité. En effet, si des objets ont des qualités intrinsèques qui les rendent désirables, il semble que l'intérêt pour un objet de désir spécifique soit impacté par la subjectivité des personnages.

⁵³ *Ibid*, p. 60.

⁵⁴ *Ibid*, p. 63.

⁵⁵ *Ibid*, p. 54 et 55.

La mise en parallèle

« J’aimerais penser que le moi est une illusion ; il n’empêche que c’est une illusion douloureuse...⁵⁶ » dira Bruno à Michel, qui ne saura que répondre, étant peu au fait du bouddhisme. Derrière ce propos — une blague pour Houellebecq, à n’en pas douter —, l’écrivain illustre le fait que les deux demi-frères sont étrangers à leurs univers respectifs. Michel expose à Bruno le principe des histoires consistantes de Griffiths, qui permettent de lier le quantique et le réel du commun des mortels, présentant chaque mémoire humaine comme un simulacre d’une de ces histoires consistantes. C’est là qu’intervient la remarque de Bruno, en complet décalage, et d’autant plus absurde que les mœurs de Bruno sont tout sauf bouddhistes. L’isolement des deux frères est accentué par leur incapacité à se comprendre pleinement l’un l’autre, malgré des tentatives de conversation et de rapprochement : « jeunes, ils avaient eu des conversations passionnées ; mais ce temps était révolu, désormais⁵⁷ ». Michel, absorbé par ses recherches scientifiques, est éloigné des préoccupations terrestres de Bruno. Cette divergence souligne la fracture entre des aspirations intellectuelles élevées et des désirs charnels basiques, et comment cette fracture se manifeste dans leurs relations avec les autres et eux-mêmes. Michel a Annabelle, mais elle ne le comprend pas, elle s’efforce à rester avec lui par la persuasion d’un premier amour vrai. « Vers la même époque elle lut *La sonate à Kreutzer*, crut un instant le comprendre au travers de ce livre⁵⁸ ». Un instant, peut-être, elle l’aura compris.

Bruno, s’il ne comprend pas très bien l’univers de son frère, comprend tout au moins que sa « situation [était] pire que la sienne⁵⁹ ». Il le voit en effet s’habiller de manière

⁵⁶ *Ibid*, p. 66.

⁵⁷ *Idem*.

⁵⁸ *Ibid*, p. 67.

⁵⁹ *Idem*.

disparate, représentatif de son inadéquation avec le monde, à la façon d'un Einstein donnant cours en pantoufles. Ils sont mis en parallèle, mais opèrent de manière diamétralement opposée : Bruno est à la recherche coûte que coûte d'un contact humain qu'il ne parvient à trouver, là où Michel s'en éloigne toujours plus au fil de ses pérégrinations intellectuelles, et désespère tout en se sachant incapable de rebrousser chemin. Le cœur même de leur identité les pousse à l'isolement. L'un en est conscient, l'autre se refuse à l'accepter : Bruno n'a pas, comme Michel, une autre raison d'être, une passion qui le pousserait à s'accepter dans un isolement social involontaire.

Posons ainsi le désir commun des protagonistes des *Particules élémentaires* : pouvoir être eux-mêmes tout en étant acceptés socialement en dépit de leur marginalité. Michel « veut, mais ne peut pas », rappelons-le, c'est donc qu'il aurait voulu être différent, capable socialement, mais qu'il en a fait le deuil. Bruno a pour sa part conscience de sa laideur et connaît des épiphanies de bonheur dans une acceptation grotesque de son désir, comme quand il narrera à son thérapeute son aventure avec une adolescente, son premier rapport à une sexualité qu'il perçoit comme consentie⁶⁰, sans pour autant connaître une paix véritable. « Il y avait cependant une chose chaude, que les femmes avaient entre les jambes ; mais cette chose, il n'y avait pas accès⁶¹ ». L'un représente une impossible mimésis par refus ou incapacité, l'autre une incapacité à bien mimer, une maladresse sociale partagée avec Tisserand, le personnage principal d'*Extension du domaine de la lutte*. Si l'on examine les romans de Michel Houellebecq dans une logique de continuité, une comparaison de ses deux premières œuvres nous conduit à voir Michel, le personnage principal des *Particules élémentaires*, comme une réponse ou une conclusion à l'*Extension*

⁶⁰ *Ibid*, p. 73-75.

⁶¹ *Ibid*, p. 61.

du domaine de la lutte, où Bruno joue un rôle similaire à celui de Tisserand. *La possibilité d'une île* (2005), en développant les thèmes abordés dans l'épilogue des *Particules élémentaires*, renforce cette idée de continuité. De même, *Plateforme* (2001) peut être interprété comme une réécriture ou une extension des *Particules élémentaires*, sans son aspect science-fictionnel, ou du moins comme une exploration de thématiques très similaires.

Il y a donc bien une différence par rapport au mimétisme, car Bruno et Michel sont incapables de mimer ou de s'adapter — une incapacité sociale de mise en parallèle ontologique —, du moins dans la première partie du roman. Présenté autrement, l'un et l'autre semblent conscients de leurs désirs propres, mais ils sont incapables de les assouvir. Ils ne sont pas affectés par la maladie ontologique qui les pousse à se perdre dans les désirs des autres, mais tout simplement incapables, sur le plan relationnel, d'atteindre l'accomplissement des leurs. De la sorte, une Christiane vieillissante et une Annabelle abîmée par la vie représenteraient une forme de lot de consolation, dans l'univers houellebecquien.

Il reste qu'une inadaptation poussant vers un malheur et se servant de ces exemples pour dénoncer la fissure sociale individualiste de la société type occidentale ne constitue pas un rejet d'un modèle de construction par mimétisme. Tout au plus peut-elle indiquer que pour certains le modèle ne fonctionne pas, notamment en ce qu'il ne permet pas de libre expression du moi. Ceux que l'on qualifie communément de marginaux.

L'impuissance des marginaux

Dans le roman, Houellebecq utilise les personnages de Michel et Bruno pour explorer la marginalité et l'incapacité de socialisation. Michel, en quête de connaissances scientifiques, et Bruno, en quête de satisfaction sexuelle, sont tous deux incapables de s'adapter aux attentes sociales conventionnelles. Cette incapacité à adopter les comportements acceptés les place en marge de la société, soulignant une critique de Houellebecq sur la fracture sociale et individuelle.

« Michel avait disparu. Annabelle était dans les bras de David ; leurs lèvres étaient proches⁶² ». Dans le roman, le personnage de David di Meola représente ce modèle désirable, ayant « déjà eu plus de cinq cents femmes⁶³ », et qui en étant le premier partenaire sexuel d'Annabelle, entérine l'échec des deux frères. Sa relation avec Annabelle, et le fait qu'il ait été initié à la sexualité par la mère des deux frères, établit un lien entre désir, pouvoir et violence. Houellebecq utilise ce personnage pour illustrer les extrêmes de la quête du désir, aboutissant à des comportements destructeurs. Michel disparaît alors. C'est le passage à l'âge adulte pour eux, sans qu'ils aient le sentiment d'y avoir réellement pris part. Michel a alors ce sentiment qu'« il traverserait les émotions humaines, parfois il en serait très proche ; d'autres connaîtraient le bonheur, ou le désespoir ; rien de tout cela ne pourrait jamais exactement le concerner ni l'atteindre⁶⁴ ». David représente ce que Bruno voudrait être et ce que Michel sait qu'il ne pourra jamais être, leur inatteignable rival. Le parallèle est renforcé par le fait que David a été initié à la sexualité par leur mère, absente de la vie des deux frères : « Elle avait elle-même initié le fils di Meola⁶⁵ »,

⁶² *Ibid*, p. 85.

⁶³ *Idem*.

⁶⁴ *Ibid*, p. 86.

⁶⁵ *Ibid*, p. 73.

renforçant le parallèle et la rivalité. On le présentera plus loin comme un meurtrier récidiviste et infanticide⁶⁶, Houellebecq renforçant encore ce lien entre désir, pouvoir et violence — à l’instar de Girard —, David trouvant dans Napoléon, Manson, et Sade ses modèles à suivre et ses propres rivaux. Manson, plus particulièrement, sera annoncé comme l’« aboutissement logique⁶⁷ » de l’expérience hippie.

Houellebecq, à travers ces personnages, montre comment la société moderne, avec ses attentes et normes rigides, peut marginaliser ceux qui ne parviennent pas à s’y conformer. Les désirs non assouvis de Michel et Bruno ne les conduisent pas à adopter les désirs des autres, mais à une inadaptation qui les pousse vers le malheur. Leur incapacité à trouver une place dans le cadre social établi par les normes occidentales met en lumière les limites du modèle de construction par mimétisme, qui ne permet pas toujours l’expression libre du moi. En fin de compte, Michel et Bruno représentent les marginaux, ceux pour qui le modèle social conventionnel ne fonctionne pas.

Le miroir déformant des inassouvis

Il est délicat de parler de changement de stratégie dans le cas de Michel, puisque l’on sait que son intérêt pour les sciences pures remonte à son adolescence. On peut toutefois arguer qu’il y a eu un changement, car Michel veut, mais ne peut pas, à de multiples reprises, et Houellebecq établit son trauma comme lié à sa mère absente, ainsi que précédemment vu dans l’exemple du rat de laboratoire et sa comparaison avec Djerzinski.

⁶⁶ *Ibid*, p. 206.

⁶⁷ *Ibid*, p. 212.

Bruno, pour sa part, trouve une part de consolation auprès de prostituées : « que lui restait-il à vivre ? Peut-être quelques fellations pour lesquelles, il le savait, il accepterait de plus en plus facilement de payer⁶⁸ ».

Que leur reste-t-il, en effet ? Sinon redéfinir leur objet de désir ? Rivaux pour l'affection de leur mère, tous deux spoliés, rivaux dans leur quête de sens ? Dans leur tentative de trouver l'âme sœur, charnelle ou platonique ? Dans leur vision du monde et de ce qui devrait être cet objet de désir ? Dans leurs tentatives d'exister tels qu'ils sont sans devoir répondre à ce malheur qui les affecte. Il y a bien une rivalité, dans la comparaison forcée l'un de l'autre, mais également vis-à-vis de la société entière.

Ils sont rivaux, oui, mais aussi placés en miroir l'un de l'autre. Nous avons proposé le dionysiaque et l'apollinien, nous aurions pu proposer la chair contre l'esprit, la détestation du corps propre à l'héritage socratique européen, Descartes et la glorification de l'esprit. C'est un miroir déformant, à l'image de la société que Houellebecq se permet de critiquer ouvertement, un mimétisme qui ne prend pas, où l'individualité prend le dessus. Michel et Bruno sont différents du fait de leur personnalité, malgré leurs traumatismes similaires, différents aussi pour ce que la vie leur aura imposé. Michel aurait-il été moins victime de harcèlement ? aurait-il réagi différemment ? A-t-il un faciès moins enclin aux brimades ?

Déçu par l'univers humain, qu'il estime « plein d'angoisse et d'amertume⁶⁹ », Michel se réfugie dès l'adolescence dans les équations mathématiques qui lui apportent « des joies sereines et vives⁷⁰ », découvre les intégrales de Riemann, de Lebesgue et de

⁶⁸ *Ibid*, p. 63.

⁶⁹ *Idem*.

⁷⁰ *Ibid*, p. 67.

Stieltjes pendant que Bruno lit Kafka — songeons au monstrueux insecte de la *Métamorphose* — et se masturbe dans l'autorail⁷¹.

L'analyse des désirs des personnages suggère que, bien que certains aspects de leurs désirs puissent sembler mimétiques, ils sont principalement motivés par des qualités intrinsèques des objets de leur désir, en ce que ces objets offrent de promesses aux besoins profondément enracinés dans leurs expériences personnelles et leurs traumatismes. Par exemple, Bruno désire intensément des expériences sexuelles non parce que d'autres les désirent (désir mimétique), mais parce qu'elles représentent pour lui un moyen de se sentir vivant et valorisé. Cela peut également être interprété comme une quête d'intégration et de normalisation : son sentiment de valorisation et d'intégration provient de l'impression d'avoir accès aux mêmes prérogatives que les autres. En étant incapable d'assouvir ces expériences sexuelles en raison de son rejet social⁷², Bruno trouve là la confirmation de son état de marginalité, contre lequel il lutte en vain. La situation de Michel est plus claire à cet égard : il accepte ses différences et ne cherche pas la validation sociale, mais est poussé par un désir de connaissance et de compréhension. Michel, à travers sa quête de vérités scientifiques, illustre un désir non-mimétique, orienté vers la découverte plutôt que l'imitation.

Ainsi, bien que les personnages de Houellebecq puissent manifester des désirs qui semblent mimétiques à première vue, une analyse plus approfondie révèle que leurs aspirations sont largement influencées par leurs propres besoins et expériences, en opposition à la simple imitation des désirs des autres.

⁷¹ *Idem.*

⁷² Nous verrons plus loin le cas spécifique du rejet de Sophie, une membre du Lieu.

Il reste à mieux définir la dynamique des aspirations des protagonistes. Michel, incapable de satisfaire ses désirs sexuels, trouve refuge dans les sciences. Bruno, quant à lui, évolue personnellement à travers ses expériences au Lieu, ce qui l'amène à rencontrer Christiane. La distinction est subtile, mais cruciale : si leurs désirs sont modifiés par leurs expériences, cela pourrait être perçu comme une adaptation à leur incapacité de satisfaire des désirs mimétiques traditionnels. En revanche, si ces désirs sont motivés par des qualités intrinsèques aux objets, ils indiqueraient une quête d'authenticité et de vérité personnelle, distincte des influences externes et des modèles sociaux.

Dans le cadre de la théorie de Girard, un changement de stratégie chez les protagonistes pourrait indiquer une tentative de contourner les désirs mimétiques en se tournant vers des objets perçus comme moins influencés par les autres. Bruno et Michel semblent osciller entre ces deux dynamiques, cherchant à satisfaire des besoins profonds tout en étant conscients de leur incapacité à se conformer aux attentes sociales. Cette oscillation offre un riche champ d'analyse pour examiner comment les désirs individuels se forment et se transforment sous l'influence de facteurs personnels et socioculturels.

III. Houellebecq et la vision pessimiste de la société contemporaine

Le narrateur et son double

Bruno Viard propose l'analyse suivante de Michel Houellebecq :

Le mystère Houellebecq, c'est qu'il existe deux Houellebecq, un méchant Houellebecq, le mieux connu du grand public, provocateur qui dépasse plus souvent qu'à son tour la limite du tolérable, qui profère des énormités d'un air de ne pas y toucher, qui choque par trop le respect dû aux gens. Et un gentil Houellebecq, qui parle d'amour et de bonté, qui prend la défense des enfants délaissés, des filles moches et des vieillards abandonnés. Lire Houellebecq, c'est écouter ces deux voix narratives si opposées, au lieu de n'écouter que celle qu'on préfère, et tenter d'interpréter une contradiction aussi patente et aussi dérangeante⁷³.

Il faut peut-être dans cette dichotomie entre un gentil et un méchant Houellebecq entendre Michel et Bruno, se laisser séduire par deux visions radicales du monde, qui auraient le mérite de se compléter tout en étant, de prime abord, inconciliables, et en cela caractéristiques des contradictions de la nature humaine et de la société contemporaine.

Viard nous invite à questionner l'œuvre, la raison d'être de la littérature houellebecquienne, ses motivations. À voir deux narrations contradictoires s'entremêler. Quel Houellebecq, Janus véritable, a écrit *Les particules élémentaires*, et comment l'étudier ? Quelle critique de la société de son temps transparaît à travers l'œuvre, et est-ce là le but ultime du roman, la bouteille à la mer d'un cynique ? Et puis, Houellebecq se retrouve-t-il dans l'œuvre ? Sous les traits de Michel ? De Bruno ? Ou peut-être même d'Hubczejak, l'exécuteur testamentaire de Djerzinski ? De tous, si l'on en croit Viard.

La dualité de Houellebecq, tel que décrite par Viard, se reflète dans la structure narrative du roman. Le « méchant Houellebecq » est visible dans les descriptions provocatrices et cyniques de la société, où la sexualité, la violence et l'absurdité de la vie

⁷³ Bruno Viard, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*. Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 12-13.

moderne sont exposées de manière crue. Le « gentil Houellebecq », en revanche, apparaît dans les moments de compassion pour les personnages marginaux et délaissés, et dans les rares mais sincères explorations de l'amour et de la bonté humaine.

Cette double approche permet à Houellebecq de créer une œuvre complexe et multifacette, où la critique sociale est tempérée par une compréhension empathique des faiblesses humaines. En oscillant entre ces deux perspectives, Houellebecq parvient à dépeindre une image aussi nuancée que conflictuelle de la société contemporaine, mettant en lumière ses dysfonctionnements tout en reconnaissant la capacité humaine à la compassion et à la bonté.

L'architecture du récit

Après avoir posé les bases de la personnalité et des enjeux des personnages, examinons l'architecture générale du récit afin de comprendre comment Houellebecq l'utilise pour présenter sa vision du monde, et justifier son rapport à un désir intrinsèque à l'objet convoité.

L'écrivain structure son roman en trois parties : « Le royaume perdu », « Les moments étranges », et « Illimité émotionnel », précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue. Chacune de ces sections n'est pas seulement une progression narrative, mais une exploration des différentes facettes du désir et de la critique sociale.

« Le royaume perdu » évoque une nostalgie pour quelque chose de disparu. Cette première partie introduit les personnages de Michel et de Bruno, en soulignant leur quête de sens et leurs désirs fondamentaux. Michel, avec son détachement scientifique et son désir de compréhension intellectuelle, contraste avec Bruno, dont les désirs charnels non

assouvis témoignent d'une quête désespérée de satisfaction immédiate. Cette section établit les bases des désirs mimétiques, où les personnages cherchent à s'adapter aux modèles sociaux imposés, souvent avec des résultats malheureux.

La seconde section, « Les moments étranges » suit les quêtes des protagonistes pour l'amour et un sens à la vie. Elle montre comment leurs désirs les conduisent à des situations complexes et souvent douloureuses. Bruno, dans sa recherche de satisfaction sexuelle au *Lieu du changement*, illustre le conflit entre les désirs mimétiques et la réalité brutale de l'inadaptation sociale. Michel, quant à lui, continue sa quête de vérité scientifique, éloigné des préoccupations terrestres. Cette section démontre comment les désirs, influencés par la société, conduisent à des rivalités et des échecs, soulignant la critique houellebecquienne de la société contemporaine.

La troisième section, « Illimité émotionnel » explore les conséquences des choix des personnages et leurs résolutions finales, mais aussi ce sur quoi ils n'ont pas d'emprise. Michel et Bruno sont confrontés aux morts de leur mère, de Christiane et d'Annabelle, avec pour conséquences l'internement volontaire de Bruno dans un asile psychiatrique⁷⁴ et l'exil de Michel à Clifden⁷⁵. Cette partie montre comment les désirs mimétiques, lorsqu'ils ne sont pas reconnus et acceptés, conduisent à une rupture avec la réalité et à une quête désespérée de solutions radicales.

Les mises en miroir, à l'instar de particules élémentaires, font foison dans l'œuvre et sont bien loin d'être anodines. Il y en aura une autre, dans la mort d'Annabelle et de Janine, rebaptisée Jane, la mère des protagonistes, toutes deux souhaitant être incinérées.

⁷⁴ Les multiples parallèles dans l'œuvre nous poussent à voir dans l'internement de Pierre-Louis, un professeur de mathématiques rencontré par Bruno également « admis à l'hôpital psychiatrique d'Angoulême » (*Les particules élémentaires*, page 130), une forme de prémonition pour Bruno.

⁷⁵ *Les particules élémentaires*, p. 292.

« “T’as voulu être incinérée ? poursuivit Bruno avec verve. À la bonne heure, tu seras incinérée. Je mettrai ce qui restera de toi dans un pot, et tous les matins, au réveil, je pissurai sur tes cendres”⁷⁶ ». Cette dernière volonté, si elle est respectée pour Annabelle, ne le sera pas pour leur mère : « On laisse tomber⁷⁷ ».

Le parallèle est aussi, dans cet internement et cet exil, un refus du réel ou un bannissement : les protagonistes admettent enfin être incapables d’intégration, il ne leur reste plus que la prise de distance avec l’humanité. Michel entamera à Clifden en Irlande, de la rédaction des *Clifden notes*, qui serviront de base à la révolution génétique de l’épilogue. Nous observerons également la disparition de Michel, sa voiture retrouvée au bord d’une falaise, la piste du suicide étant la plus plausible.

Enfin, il y a l’épilogue, que nous aborderons plus loin.

Houellebecq structure son œuvre comme une thèse, avec une introduction (présentation des personnages), une hypothèse, une contre-hypothèse, et une conclusion. L’écrivain ne s’en tient pas à raconter une histoire, mais utilise l’architecture narrative pour approfondir sa critique sociale et l’analyse des désirs, en explorant, entre autres, les thèmes de la perte, de l’échec, de l’impuissance et de l’isolement. Chaque section du roman contribue en effet à la critique de la société contemporaine et à l’exploration des luttes intérieures des personnages. En structurant son roman de manière à imiter une thèse, Houellebecq cherche à examiner de manière systématique les échecs personnels et sociaux de ses personnages. Ce qu’il accomplit surtout est dénaturer l’émotionnel humain, guidant le lecteur vers la conclusion « rationnelle » et cynique proposée en épilogue.

⁷⁶ *Ibid*, p. 256.

⁷⁷ *Ibid*, p. 261.

Le « Lieu du changement », havre pour les marginaux, et désillusion

« Elles n’avaient rien en dessous de leur t-shirt, les salopes⁷⁸ ». C’est en ces termes, et au vu de deux adolescentes, que Bruno le quarantenaire aborde le *Lieu du changement*, une « utopie concrète⁷⁹ » dont une des vocations est de « baiser un bon coup⁸⁰ ». Dans la seconde partie — « Les moments étranges » —, nous voyons dans quelle mesure Bruno, confronté au style de vie alternatif du Lieu, refuse de voir ses occupants comme similaires à lui, il se moque, tente de se servir d’eux, les méprise : « c’était répugnant⁸¹ », et trouve le même esseulement, renforçant son sentiment d’inadéquation, « Bruno sentait ses dents vibrer d’agacement⁸² », jusqu’à sa rencontre avec une âme sœur. Plus encore, il a ce sentiment d’être de la mauvaise époque, d’avoir « raté le coche » de la première génération d’un projet qui vit ses derniers soubresauts : « très vite le Lieu du changement se trouva confronté à un problème de vieillissement⁸³ ».

Le Lieu représente l’hypothèse d’un espoir possible, une chance de rachat, et en ce sens une révolution utopique autre que celle qui sera présentée en épilogue.

« Le lieu du changement devait naturellement plus que tout autre, devenir un lieu de dépression et d’amertume⁸⁴ ». Nous voyons ici l’échec de ce rêve, de cette révolution, confrontée au temps qui passe, et au « grand égalisateur⁸⁵ » qu’est la mort. Ce temps qui passe pousse les uns contre les autres, les vieux contre les jeunes : « Dans un monde qui ne respecte que la jeunesse, les êtres sont peu à peu *dévorés*⁸⁶ ». Michel lui répondra, dans une

⁷⁸ *Ibid*, p. 98.

⁷⁹ *Ibid*, p. 97.

⁸⁰ *Idem*.

⁸¹ *Ibid*, p. 100.

⁸² *Ibid*, p. 109.

⁸³ *Ibid*, p. 102.

⁸⁴ *Ibid*, p. 107.

⁸⁵ *Ibid*, p. 128.

⁸⁶ *Ibid*, p. 112.

autre mise en parallèle, avec la réflexion suivante : « leur époque allait bientôt réussir cette transformation inédite : noyer le sentiment tragique de la mort⁸⁷ ».

Dans son article *La vieillesse dans l'œuvre de Michel Houellebecq : aspect de la « société du spectacle »*, Ruth Amar, professeure de littérature française à l'université de Haïfa, affirme qu'« en exagérant les prodiges de la jeunesse et en faisant constamment son éloge, les personnages des *Particules élémentaires* et de *La Possibilité d'une île* proclament en même temps, les méfaits de la vieillesse⁸⁸ ». Nous comprenons bien que Djerzinski cherche à échapper à ce grand égalisateur qu'est la mort avec sa révolution à venir, non pas parce qu'elle égalise — ce serait contradictoire avec sa vision normative —, mais parce que la mort, dans son processus d'égalisation, est source de souffrance et de conflits.

À travers le « Lieu du changement », Houellebecq offre surtout une critique acerbe de la société contemporaine et de son goût pour les utopies éphémères. Ce lieu symbolise à la fois l'espoir de réinvention et la désillusion qui accompagne souvent les aspirations idéalistes face à la réalité implacable du temps et de la mortalité.

Bruno fait au Lieu des tentatives stratégiques, qui tournent le plus souvent en échecs. Il se retrouve par exemple à masser un petit homme velu, « immobile comme une bûche⁸⁹ », « visiblement furieux⁹⁰ », ce dernier ayant eu la même idée que lui, celle de s'intégrer dans un atelier de massages sans veiller à la parité homme-femme, et

⁸⁷ *Ibid*, p. 121.

⁸⁸ Ruth Amar, « *La vieillesse dans l'œuvre de Michel Houellebecq : aspect de la "société du spectacle"* » in *Les Lettres romanes*, vol. 70 n° 3-4 (2016), p. 440.

⁸⁹ *Les particules élémentaires*, p. 115.

⁹⁰ *Idem*.

« atrocement réel⁹¹ » au vu de pénis huilés en érection qui poussent Bruno à prendre congé. Le lexique du réel intervient beaucoup dans ce chapitre, toujours pour présenter une influence extérieure : « on assistait à un authentique moment de *vie réelle*⁹² » : le réel, plutôt que de faire partie du tout, s’immisce pour briser le rêve, confirmant l’impossibilité de l’illusion et de l’utopie, et donnant raison au Houellebecq cynique.

Ce Houellebecq cynique, nous le considérons partagé à travers le regard de Michel, qui « depuis des années [...] menait une existence purement intellectuelle⁹³ », qui « ne demandait qu’à aimer⁹⁴ », à sa manière et avec ses limites. Il en arrive à ce constat irrémédiable : « une chose était certaine : plus personne ne savait comment vivre⁹⁵ ».

Pourtant, il y a des tentatives fructueuses d’intégration : Bruno « commença à se sentir bien⁹⁶ » au bout de bientôt deux semaines au Lieu. On se fait à l’illusion. Il « avait choisi de venir ici, de participer à la vie du centre de vacances⁹⁷ ». Son regard change, « à tous les étages, des êtres humains progressaient ou essayaient de progresser dans leur intégration sociale, sexuelle, professionnelle ou cosmique⁹⁸ ».

Dans cette acceptation sociale, bien qu’illusoire et vis-à-vis de laquelle il aura d’abord eu de fortes réserves, Bruno trouve un espace où ses besoins (primaires) sont comblés : « lentement et par degrés, son esprit montait vers le royaume du non-être. Pour la première fois depuis l’âge de treize ans, Bruno se sentait presque heureux⁹⁹ ». Il a le

⁹¹ *Idem.*

⁹² *Ibid*, p. 118.

⁹³ *Ibid*, p. 119.

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ *Ibid*, p. 120.

⁹⁶ *Ibid*, p. 130.

⁹⁷ *Ibid*, p. 131.

⁹⁸ *Idem.*

⁹⁹ *Ibid*, p. 131.

sentiment de ne plus être parce qu’il est accompli. S’il y a chez Bruno ce besoin sexuel, il le veut authentique plus que transactionnel. « “Sophie, j’ai envie de te lécher la chatte...” dit-il avec émotion ; mais cette fois elle ne l’entendit pas. Elle s’était retournée¹⁰⁰ ». Par sa progressive intégration, et en trouvant sa place dans cette utopie qu’est le Lieu, Bruno rencontrera Christiane, dont le premier contact, même pas un mot, sera celui de lèvres autour de son sexe : « il jouit dans un hurlement ; il n’avait jamais éprouvé autant de plaisir¹⁰¹ ». Progressivement, il s’attache à elle. Christiane aussi a conscience d’être à l’écart, même dans le Lieu : « Peut-être même est-ce qu’ils allaient se revoir, vieillir ensemble. [...] Ils vivraient tous deux le déclin du désir¹⁰² ». Un autre avenir semble possible. Christiane est à la fois une mère « l’espace d’un instant il revit la vulve, maigre et ridée, de sa mère¹⁰³ », une amante et une confidente : « Ainsi cette nuit-là, raconte-t-il à Christiane certaines choses qu’il n’avait jamais racontées à personne, pas même à Michel. [...] Christiane écoutait en lui caressant les cheveux¹⁰⁴ ». Il a trouvé son objet de désir, son intégration en marge : « “En voyant la lune qui brille sur la mer”, dit Bruno, “je me rends compte que nous n’avons rien, absolument rien à faire avec ce monde”¹⁰⁵ ».

Il est également amené à relativiser son malheur, étant confronté au témoignage de promesses charnelles qui laissent également des femmes en plan : « en somme [...] il n’y a jamais eu de communisme sexuel, mais simplement un système de séduction élargi¹⁰⁶ », commentera Bruno en apprenant qu’il y a chaque année des femmes laissées en « tapisserie

¹⁰⁰ *Ibid*, p. 134.

¹⁰¹ *Ibid*, p. 139.

¹⁰² *Ibid*, p. 145.

¹⁰³ *Ibid*, p. 141.

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 147.

¹⁰⁵ *Ibid*, p. 148.

¹⁰⁶ *Ibid*, p. 137.

dans les partouzes¹⁰⁷ ». C'est sans doute là ce qu'entend Houellebecq, avec sa contre-théorie de l'objet intrinsèquement désirable, et de celui qui, du même fait, ne l'est pas ou plus.

Contre-hypothèse : la critique houellebecquienne

Les désirs présentés au Lieu sont de type naturel, biologique et primaire. Quand bien même franchiraient-ils les parois poreuses de la pyramide des besoins pour toucher à l'acceptation sociale, comme le suggère la relation entre Bruno et Christiane, à la fois échange sexuel et réparation par confessions, ils demeurent fondamentalement insuffisants. Le sexe chez Bruno est la première étape vers la réparation, mais n'est possible que parce que Christiane l'encourage en ce sens, et parce qu'ils sont marginaux ensemble.

René Girard a établi une distinction claire entre les désirs mimétiques et d'autres formes de désir, une distinction que Houellebecq ne semble pas juger nécessaire de souligner. Il semble dès lors que si l'analyse mimétique des œuvres de Houellebecq permet de déterminer les ressorts de la contre-théorie, elle détermine aussi, potentiellement, ses propres lacunes. Houellebecq ne cherche pas à déterminer un modèle social, il montre simplement les dysfonctionnements de la société individualiste occidentale. Le modèle qu'il défend, d'un individualisme aveugle et narcissique, ne fonctionne pas, puisqu'il permet seulement des désaccords, la compétition : la loi de la Jungle ne tient pas seule, sans une base solide qu'elle sape progressivement. La vision de Houellebecq n'est pas une construction ontologique sociale, mais plutôt ce constat d'une fracture irrémédiable. Il montre en quoi le modèle girardien ne fonctionne plus. Ainsi, à travers Bruno et sa quête

¹⁰⁷ *Idem.*

hédoniste-libidinale¹⁰⁸ caractéristique de la culture nord-américaine, Houellebecq critique la société moderne où les désirs charnels deviennent des substituts à des relations humaines plus profondes et satisfaisantes. Toutefois on peut également lire cette fracture comme une réadaptation à une société multiculturelle, polarisée car elle cherche à se redéfinir et à prendre en compte plus de revendications parfois contradictoires ou opposées, et aux prises avec de nouvelles difficultés, plutôt qu'un effondrement civilisationnel absolu. Posons plutôt que l'Occident se trouve dans une période charnière, dont l'avenir est incertain. Posons aussi, que Houellebecq nous propose d'une certaine façon sa solution — rêve ou cauchemar —, dans l'épilogue des *Particules élémentaires*.

« “Tu n'es pas humain [...] Je l'ai senti dès le début, en voyant comment tu te comportais avec Annabelle”¹⁰⁹ », dira Bruno à son demi-frère. Pourquoi Michel et Bruno, deux personnages aussi mal adaptés à leur époque, ont-ils été choisis pour représenter la société contemporaine, comme si cette dernière ne pouvait être exprimée que par les extrêmes ? Ce ne sont pas que les marginaux qui souffrent. David, qui aurait tout pour être heureux, finit meurtrier. Annabelle, qui est présentée comme rayonnante, ne trouve jamais l'amour et a le sentiment que l'on se sert d'elle. Personne ne semble échapper au malheur, la société entière et présentée comme corrompue. Il reste que c'est l'histoire de Bruno et Michel que l'on suit avant toute autre.

La confrontation au réel houellebecquien

La troisième partie, « Illimité émotionnel », explore les conséquences et ultimement l'échec du Lieu. Parce que Houellebecq a joué le jeu de donner sa chance à une utopie

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 54 et 55.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 180.

émotionnelle et charnelle — faite de contacts humains —, il peut en principe proposer une autre forme d'utopie, qui se trouvera renforcée par la débâcle de la première.

L'histoire de Bruno illustre cette désillusion. Bruno se sent complet et heureux avec Christiane : « Il signait : “ton frère, Bruno”¹¹⁰ », nous retrouvons une forme d'unité. Bruno a trouvé sa moitié. Cependant, cet épanouissement se déroule dans un centre de vacances, un espace hors du temps, incapable de résister à une confrontation avec la réalité, qui va intervenir sous la forme d'une « nécrose des vertèbres coccygiennes¹¹¹ » qui laissera Christiane « paralysée des jambes¹¹² » et mènera à son suicide quelques jours plus tard.

Toujours dans cette idée de mise en miroir et de parallèle, nous pouvons mettre en évidence les similarités du suicide d'Annabelle, « vidée comme un poulet¹¹³ » par une hystérectomie. Annabelle qui avait demandé à Michel de lui faire un enfant¹¹⁴, l'embryon duquel finira en « troisième avortement¹¹⁵ » du fait d'un cancer qui la pourchassera jusqu'à ce que Michel retrouve « son corps inanimé [...] sur le canapé du salon¹¹⁶ ».

Ces événements montrent qu'il n'y a pas de bonheur permanent possible pour le personnage houellebecquien, même pour le personnage qui se résigne, comme le feront Bruno et Michel. Il est condamné à des évasions évanescentes desquelles il ne fait que chuter plus lourdement.

Quelle est alors la solution pour l'Occident ?

¹¹⁰ *Ibid*, p. 224.

¹¹¹ *Ibid*, p. 246.

¹¹² *Ibid*, p. 247.

¹¹³ *Ibid*, p. 277.

¹¹⁴ *Ibid*, p. 274.

¹¹⁵ *Ibid*, p. 276.

¹¹⁶ *Ibid*, p. 281.

Du suicide occidental en général et des particules en particulier

Houellebecq suggère que la société moderne, avec ses exigences et ses normes, échoue souvent à permettre aux individus d'atteindre une satisfaction véritable, les laissant dans un état de frustration et d'isolement. Il parle de « suicide occidental¹¹⁷ », une notion illustrée par les tragédies personnelles d'Annabelle et de Christiane. Michel et Annabelle, à leurs retrouvailles dans la quarantaine, « savaient l'un comme l'autre qu'ils vivaient leur dernière véritable relation humaine, et cette sensation donnait quelque chose de déchirant à chacune de leurs minutes¹¹⁸ ». Ils apprennent à s'aimer dans le déclin de leur sexualité.

Michel cherche à redéfinir l'humanité, à trouver une solution pour cet Occident. « DEMAIN SERA FÉMININ¹¹⁹ », il médite sur ce slogan du catalogue 3 Suisses, et nous pouvons voir là un lien avec l'épilogue, une préparation à la solution de Djerzinski, qui va chercher à comprendre l'humanité de ce point de vue aussi externe que possible. Ce slogan qui voudrait l'effacer, lui comme son frère. Il s'intéresse aux macromolécules biologiques au détour d'un reportage du journal de 20 heures. On y apprend que l'« ADN était partout identique¹²⁰ », même sur Mars, ce qui nous ramène à cette mise en miroir, à l'idée que tout se ressemble et que tout est mesurable, quantifiable... et quantique : « d'une manière ou d'une autre, encore impossible à élucider, le niveau quantique devait intervenir directement dans la régulation des phénomènes biologiques¹²¹ ».

C'est à ce moment que Michel entame ses recherches en biochimie quantique et s'intéresse à la mécanique quantique des particules élémentaires¹²². Le roman fait une

¹¹⁷ *Ibid*, p. 237.

¹¹⁸ *Ibid*, p. 239.

¹¹⁹ *Ibid*, p. 123.

¹²⁰ *Ibid*, p. 124.

¹²¹ *Ibid*, p. 126.

¹²² *Ibid*, p. 124-126.

première mention desdites particules en fin du « Royaume perdu¹²³ », mais c'est ici que la comparaison avec l'humanité, sous couvert de l'ADN, prend une ampleur.

À ce stade, le roman bascule dans l'anticipation science-fictionnelle. Pour Michel Djerzinski, la solution s'impose dans l'observation du comportement des particules élémentaires. Cette approche scientifique et comparatiste permet de proposer une analogie entre le comportement des particules et celui de l'humanité, suggérant une redéfinition potentielle des fondements de la vie humaine à travers le prisme des découvertes scientifiques.

Ce que j'ose penser et Le meilleur des mondes

Dans son article « Doléances d'un surhomme », Kim Doré affirme que le roman « nous invite à questionner plus avant un ensemble de discours qui se présentent comme “allant de soi”. L'idée de progrès [...] trouve chez Houellebecq des résonances grinçantes¹²⁴ ». Michel Houellebecq explore dans *Les particules élémentaires* les thèmes du contrôle génétique et de l'amélioration des espèces, en particulier de l'espèce humaine, par l'intermédiaire des personnages de Michel et Bruno : « On y trouve suggérées toutes les idées sur le contrôle génétique et l'amélioration des espèces, y compris de l'espèce humaine, qui sont mises en pratique par son frère dans le roman. Tout cela y est présenté, sans ambiguïté, comme un but souhaitable, vers lequel il faut tendre¹²⁵ ». Cette conversation entre Michel et Bruno sur le sujet de l'eugénisme, et la dérive nazie, vient éclairer et surtout introduire l'épilogue. Les œuvres des frères Huxley y sont discutées,

¹²³ *Ibid.*, p. 88.

¹²⁴ Kim Doré, « Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Tangence*, n° 70, 2002, p. 79.

¹²⁵ *Les particules élémentaire*, p. 158-159.

débuttées, nous comprenons l'influence qu'elles ont sur Michel, pour justifier ses conclusions personnelles.

Notons au passage qu'*Île* est mentionnée au chapitre 10 des « Moments étranges »¹²⁶, autre œuvre de Huxley, tout comme Houellebecq écrira par la suite *La possibilité d'une île* (2005). Nous pouvons deviner dans ce chapitre l'influence que les frères Huxley auront eue sur Houellebecq et sa carrière de romancier, et qu'à ce titre, les *Particules élémentaires* sont un hommage aux écrivains anglais, ainsi qu'il le confirmera dans son entretien avec Eileen Battersby, pour le *Irish Times*¹²⁷.

Les réflexions de Djerzinski, motivées en particulier par son asexualité, le poussent à considérer que « décidément, les femmes étaient meilleures que les hommes¹²⁸ ». Il faut dans le cadre de sa révolution faire un choix, qui exclut le mâle, dont les qualités sont rendues obsolètes : « au fond, se demandait Michel, en observant les mouvements du soleil sur les rideaux, à quoi servaient les hommes ? [...] Depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien¹²⁹ ». Dans le courant de revalorisation de la Femme et face à des brochures faisant de la récupération de slogan (un catalogue de mannequinat *3 Suisses*), Michel en arrive à la conclusion que pour remédier aux malheurs humains, il faut que l'Homme s'efface.

Il est intéressant de constater que si demain est féminin, les femmes du récit connaissent à peu près toutes des fins violentes. Annabelle, Christiane et Annick (le premier amour de Bruno) se suicident : « “Elle a sauté du septième étage, tuée sur le

¹²⁶ *Ibid*, p. 159.

¹²⁷ Eileen Battersby, « The long good sigh », *The Irish Times*, <https://www.irishtimes.com/news/the-long-good-sigh-1.1060748> [consulté le 28 mai 2024].

¹²⁸ *Ibid*, p. 164.

¹²⁹ *Ibid*, p. 165.

coup”¹³⁰ », et les autres ne sont pas en reste. Autre observation : le retour du son [an] d’un prénom à l’autre, Anne, Annick, Annabelle, Janine-Jane, Christiane... indique un lien implicite entre les personnages. Ces répétitions pourraient suggérer une uniformité ou une interchangeabilité des personnages, renforçant le sentiment de désespoir et de répétition des destins tragiques.

Les thèmes d’obsolescence, d’utilité et d’inutilité traversent l’œuvre de Houellebecq et trouvent un terrain fertile dans l’épilogue. Michel Djerzinski propose une nouvelle race dégénérée issue de ses travaux scientifiques : « Un monde composé de femmes serait à tous points de vue infiniment supérieur¹³¹ », mettant de l’avant la profonde crise de la masculinité de notre siècle.

Gardons en tête le propos tenu par Bruno à l’égard de son demi-frère, à leur adolescence : « tu n’es pas humain ». Le changement, la révolution métaphysique n’aura été possible que par cette perspective extérieure, cette « mutation mineure¹³² » non représentative de la masculinité, asexuelle et donc en un sens castrée, qu’aura incarné Michel Djerzinski¹³³.

L’épilogue : les particules élémentaires, c’est moi

Les particules élémentaires symbolisent la pluralité des individus indivisibles et la prédictibilité de leur comportement, marquant ainsi leur indifférenciation moderne. L’échec de Bruno et Michel à trouver un bonheur durable dans une société déshumanisée

¹³⁰ *Ibid*, p. 153.

¹³¹ *Idem*.

¹³² *Ibid*, p. 179.

¹³³ Lui-même, dans son asexualité relative et sa non-masculinité, sera suspecté de suicide. Peut-être considérerait-il ne pas avoir sa place dans ce monde à son image.

conduit à un épilogue où Houellebecq propose une solution dystopique déguisée en utopie. Michel Djerzinski, dans un élan quasi messianique, entreprend une révolution génétique visant à créer une nouvelle race humaine dégenrée. Cette solution radicale et effrayante apparaît comme la réponse désespérée de Houellebecq à l'impasse de la condition humaine moderne, incapable de bonheur.

Dans *Les particules élémentaires*, Houellebecq dépeint un monde où l'être humain est dépassé par le capitalisme, l'individualisme à outrance et la bureaucratie, sa propre création, ainsi qu'en témoigne un écrit de Bruno conservé précieusement par Michel : « *Esclaves dans le travail d'organisations incompréhensibles, notre seule possibilité de réalisation et de vie, c'est le sexe [...] pour qui le sexe est permis*¹³⁴ ». Face à cet esclavage sans véritable issue et d'une profonde injustice, une nouvelle évolution, cette fois génétique, est perçue comme nécessaire à la survie, incarnant ainsi une forme de transhumanisme.

« LA MUTATION NE SERA PAS MENTALE, MAIS GÉNÉTIQUE¹³⁵ ».

L'épilogue présente la fin de l'individualisme des Lumières, que Houellebecq accuse de détruire les valeurs et la structure sociale, menant ainsi au suicide occidental. Le cartésianisme, avec son insistance sur la pensée pure, est montré comme un échec, face au triomphe d'un corps transformé, capable de surpasser l'être humain.

Houellebecq suggère que l'humanité a eu sa chance, mais que des mouvements révolutionnaires, tels que le mouvement hippie, ont conduit à des conséquences désastreuses comme celles du culte de Charles Manson. Ces échecs incitent Michel à chercher une autre solution.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 182.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 314.

D'autres critiques [...] se concentrèrent sur le fait qu'au sein de la nouvelle espèce créée à partir des travaux de Djerzinski, tous les individus seraient porteurs du même code génétique ; un des éléments fondamentaux de la personnalité humaine allait donc disparaître. À cela Hubczejak répondait avec fougue que cette individualité génétique dont nous étions, par un retournement tragique, si ridiculement fiers, était précisément la source de la plus grande partie de nos malheurs¹³⁶.

René Girard identifie une « maladie ontologique » manifestée dans le conflit mimétique, où les désirs individuels sont dénaturés par l'imitation et la rivalité. Cette dynamique empêche l'individu de poursuivre ses propres désirs authentiques, en les subordonnant à ceux des autres. Pour Hubczejak et Djerzinski, le problème réside plutôt dans la nature même de l'individualité génétique et sa quête d'individualité, qu'il faut donc éliminer. Le « nous » est employé pour parler de la nouvelle « race », on parle en effet de l'« ancienne race »¹³⁷, avec les arts et sciences toujours présents mais relégués au second plan. C'est la mort de l'individualité, de l'unicité. Ce *Nous* devient le nouveau *Moi*, un *Moi* démultiplié, un narcissisme partagé par une infinité de bouches. La révolution génétique, tout comme le serait une intelligence artificielle — pensons à la singularité technologique, quand la machine dépassera l'humain —, laisse derrière elle l'humanité : « l'humanité devait disparaître¹³⁸ ».

Houellebecq peint un tableau pessimiste de la société contemporaine, où l'individualisme et la quête de plaisir immédiat mènent à l'aliénation et au désespoir. À travers ses personnages et leurs échecs, il critique la superficialité des relations humaines modernes et propose, dans une ironie mordante, une solution aussi extrême que dérangeante. Cette vision pessimiste, bien que troublante, invite à une réflexion profonde sur les dérives de la société et sur les possibilités de réinvention humaine.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 312.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 316.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 308.

La solution de Houellebecq implique en effet l'abandon de ce qui rend l'humain, humain. À l'image de son créateur, Michel Djerzinski : là où Bruno vivait son narcissisme en utilisant les autres et en s'imaginant pouvoir finir avec n'importe qui, Michel semble se prendre pour Dieu lui-même, et fait preuve d'une confiance absolue et effrayante dans la science, de scientisme.

Cette révolution génétique, radicale et transgressive, pose la question de l'essence de l'humanité et du prix à payer pour dépasser ses limites actuelles. C'est en effet là une solution possible au problème du désir : la fin de la sexualité, du genre et de toute forme d'individualité, estimée par le personnage de Hubczejak, héritier de la pensée de Djerzinski, comme « la source de la plus grande partie de nos malheurs¹³⁹ ». Mais si la solution au problème du désir est la fin de l'humanité, ne serait-ce pas là une admission du bien-fondé de la théorie girardienne de la part de Houellebecq ?

Une citation d'Alain Ehrenberg, inspirée par *La société du malaise*, permet d'illustrer le choix de l'épilogue :

L'individu est érigé en valeur suprême grâce à la dévalorisation de l'interdépendance sociale. Ce qui caractérise l'individualisme est donc une tension structurelle entre liaison et déliaison sociale. Ce style d'inquiétude est caractéristique de la société démocratique. Nous avons besoin de jeux de langage pour formuler la difficulté à faire société. Les sociologies individualistes sont ces jeux de langage : elles mettent en scène les tensions de l'individualisme en rappelant les valeurs de l'interdépendance sans mettre en cause celles de l'indépendance.

La conséquence du changement de raisonnement est très concrète : le discours du malaise, dans ses deux versions, confond un faux problème, celui de la cohérence sociale, avec un vrai problème, celui de la cohésion sociale¹⁴⁰.

La cohérence sociale se réfère à l'alignement des comportements individuels avec des normes et des valeurs communes, permettant ainsi une certaine prévisibilité et un ordre

¹³⁹ *Ibid.*, p. 313.

¹⁴⁰ Alain Ehrenberg, *La société du malaise. Une présentation pour un dialogue entre clinique et sociologie*, *Adolescence*, vol. 293, no. 3, 2011, p. 564.

social. La cohésion sociale, en revanche, implique un sentiment d'unité et de solidarité entre les membres d'une société, reposant sur des liens d'interdépendance et de soutien mutuel. Ehrenberg souligne que l'individualisme exacerbé crée une tension entre ces deux concepts, en valorisant l'indépendance au détriment de l'interdépendance, conduisant à un malaise social. Dans *Les particules élémentaires*, le personnage de Michel semble, très justement et peut-être du fait de ses limites émotionnelles, confondre cohérence sociale et cohésion sociale, l'épuration génétique et culturelle de l'épilogue étant alors une démonstration de l'horreur qui découle de cette confusion.

Conclusion, la réponse de Girard à Houellebecq ?

À mesure que s'enflent les voix de l'orgueil, la conscience d'exister se fait plus amère et plus solitaire. Elle est pourtant commune à tous les hommes. Pourquoi cette illusion de solitude qui est un redoublement de peine ? Pourquoi les hommes ne peuvent-ils plus alléger leurs souffrances en les partageant ? Pourquoi la vérité de tous est-elle enfouie profondément dans la conscience de chacun ? Tous les individus découvrent dans la solitude de leur conscience que la promesse est mensongère, mais personne n'est capable d'universaliser cette expérience. La promesse reste vraie pour les Autres. Chacun se croit seul exclu de l'héritage divin et s'efforce de cacher cette malédiction¹⁴¹.

L'erreur de la critique de Houellebecq est de confronter Girard à des désirs primaires (les désirs dits innés) alors que ce dernier concentre sa théorie mimétique sur les désirs de second ordre, acquis. Le commentaire de Jean-Marc Bourdin au sujet de la mimésis d'appropriation — ou stratégie comportementale — fait alors sens.

Au chapitre VIII de *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Girard aborde l'idée de masochisme et de sadisme comme stratégies sociales et intrapersonnelles. Nous pourrions y voir une clé de lecture girardienne du personnage houellebecquien : « l'homme va donc se mettre en quête d'une pierre trop lourde pour être soulevée, c'est auprès d'elle qu'il va gaspiller ce qu'il lui reste de force¹⁴² ». Un parallèle s'établit en effet dans *Les particules élémentaires*, entre cette pierre trop lourde et l'impossibilité de trouver son bonheur : même quand les protagonistes trouvent un semblant de paix, leurs partenaires mettent ultimement fin à leurs jours, rattrapés par la maladie. La comparaison fait particulièrement sens dans le cas de Bruno, et de ses multiples échecs. Peut-être faut-il voir de l'autosabotage dans cette « pierre trop lourde » : sa relation avec Christiane, rendue moins attrayante avec l'âge, représente aussi l'abandon d'une lutte. Il se « range », se

¹⁴¹ René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p. 53-54.

¹⁴² *Ibid.*, p. 154.

résigne et se dit qu'il « parviendrait peut-être à aimer ses lèvres un peu pendantes¹⁴³ ». La lutte était bien évidemment celle du déni, et sa relation avec Christiane constitue un retour à la réalité.

Girard propose dans ce chapitre traitant du sadomasochisme que « le désir métaphysique conduit [...] à l'esclavage, à l'échec et à la honte¹⁴⁴ ». Autant Bruno que Michel vivent dans une incapacité à atteindre leur désir, cette pierre trop lourde pour être soulevée. Pour Bruno, cela veut dire vivre dans une honte constante de ses désirs sexuels : « Il sut immédiatement que cet univers ralenti, marqué par la honte, où les êtres se croisent dans un vide sidéral, sans qu'aucun rapport entre eux n'apparaisse jamais possible, correspondait exactement à son univers mental¹⁴⁵ ».

D'autres liens sont possibles. Ainsi Girard affirmera encore que « [le masochiste] va choisir de voir dans la honte [...] les signes de la divinité et la condition préalable de toute réussite métaphysique¹⁴⁶ ». Autrement formulé, le masochiste girardien se prend de haut et c'est parce qu'il souffre qu'il pense être sur la bonne voie, ce qui correspond au personnage de Bruno, qui dans un premier temps ne cache pas son mépris pour le Lieu du changement, ayant le sentiment de valoir mieux que cela. Michel, de son côté et bien que paraissant distant de prime abord, incarne l'attitude opposée : il va chercher à supprimer la souffrance dans cet élan de divinité. Ce contraste, cette opposition, est primordial, c'est autour de cette architecture narrative que l'écriture des *Particules élémentaires* s'est établie.

¹⁴³ *Les particules élémentaires*, p. 143.

¹⁴⁴ *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p. 154.

¹⁴⁵ *Les particules élémentaires*, p. 60-61.

¹⁴⁶ *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p. 155.

Il est intéressant de remarquer par ailleurs que même si Michel a abandonné l'amour, il finira par le retrouver : Annabelle reviendra vers lui.

La critique houellebecquienne de Girard est d'autant plus étonnante que tous deux en arrivent à de semblables observations. Dans *Le bouc émissaire*, Girard affirme que « cette réciprocité mauvaise uniformise les conduites et c'est elle qui entraîne une prédominance du *même*¹⁴⁷ », une attitude que l'on retrouve dans la société utopique dépeinte par Houellebecq. Cette conduite qui tend à uniformiser pousse à un absolutisme de l'univers, à une réduction des différences, et donc une mise à l'écart de ce qui ne parvient pas à être uniformisé. La notion de « maladie ontologique¹⁴⁸ » soulevée par Girard correspond parfaitement à la critique sociétale de Houellebecq. Dans cette « réciprocité mauvaise », on trouve un facteur de pression sociale sur les revendications individualistes. La nuance est dans ce que Girard établit comme un mal, et ce que Djerzinski (et par extension Houellebecq ?) considère comme un but à atteindre.

Puisque la crise est avant tout celle du social, il existe surtout une forte tendance à l'expliquer par des causes sociales et surtout morales [...]. Mais plutôt qu'à se blâmer eux-mêmes, les individus ont forcément tendance à blâmer soit la société dans son ensemble, ce qui ne les engage à rien, soit d'autres individus qui leur paraissent particulièrement nocifs pour des raisons faciles à déceler. Les suspects sont accusés de crimes d'un type particulier¹⁴⁹.

L'utopie houellebecquienne présentée en épilogue s'est débarrassée des conduites polarisantes, elle a éradiqué le marginal et le bouc émissaire en uniformisant l'individu. Nous sommes en droit de nous demander si, en effet, Houellebecq a lu Girard, ou l'a compris, tant leurs observations sociales se recourent.

¹⁴⁷ René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 23.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 79.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 24.

L'ultime rivalité

Houellebecq et Girard, bien qu'appartenant à des traditions intellectuelles différentes, sont souvent récupérés par la droite médiatique¹⁵⁰. Cette récupération en devient presque celle d'une rivalité mimétique, ainsi que nous l'avons suggéré en introduction : Houellebecq verrait Girard l'homme à abattre pour s'en affranchir. Girard, fervent défenseur de la tradition chrétienne et penseur enraciné dans la foi, s'oppose à l'agnosticisme désabusé de Houellebecq, qui ne croit plus en la cohésion sociale, après en avoir observé trop de désordres.

Girard fonde en effet ses théories sur la religion chrétienne, qui a profondément marqué et façonné l'héritage occidental. À l'inverse, Houellebecq dépeint un monde d'athéisme radical¹⁵¹, d'un Dieu mort, où l'Homme est laissé à son sort. De cette façon, les *Particules élémentaires*, c'est aussi la fin de Dieu. C'est, plutôt qu'un retour (perçu comme impossible) vers les valeurs chrétiennes, les racines de la culture occidentale, un rejet confirmé : on s'enfonce plus loin encore dans la science, on crée une nouvelle race — comme Shelley l'aura proposé avec *Frankenstein* —, qui sera amenée à supplanter l'Homme, miroir des craintes contemporaines vis-à-vis de l'intelligence artificielle.

Au milieu des luttes intestines des faux prophètes, Michel Djerzinski (et son fidèle Hubczejak, Igor véritable) fait figure de Prométhée moderne. Et pourtant nous avons dans cet épilogue un triomphe non pas de la raison, mais de la science : la confrontation entre traditionalisme et modernité.

¹⁵⁰ Tout comme l'aura été, entre autres, Nietzsche.

¹⁵¹ Quand bien même Houellebecq affirmera dans cet article datant de 2015 revenir vers la religion, il s'agit d'une approche agnostique, de « pensée magique » : Marie Chaudey et Jean-Pierre Denis, « Michel Houellebecq : “Je ne suis plus athée” », *La vie*, <https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/michel-houellebecq-quotje-ne-suis-plus-atheacutecitequot-17895.php> [consulté le 17 avril 2024].

Tout est dans le titre

Le principal contre-argument à la critique du mimétisme dans *Anéantir* — rappelons-la, un objet aux qualités intrinsèquement désirables plutôt que des stratégies mimétiques d'appropriation — est proposé par Houellebecq lui-même. En effet, les particules élémentaires, qui donnent le titre de l'ouvrage, obéissent à la loi de l'intrication quantique. Cette loi stipule que deux particules, même distantes, agissent en miroir l'une de l'autre¹⁵², créant ainsi une forme d'absolu mimétique. La société future que propose Houellebecq en épilogue est une société ultra simplifiée qui, sous le prisme girardien, a perdu toute différenciation possible. La disparition de l'individualité, plutôt que l'échec de l'individualité, pourrait représenter un mimétisme parfait, où toute tension disparaît.

Cette disparition de l'individualité représente à la fois la rupture de la mise en miroir — observée dans les relations des deux demi-frères et d'autres personnages — et la perfection de cette mise en miroir par indifférenciation. Annabelle, par exemple, se comporte conformément aux attentes de l'amour vrai sans jamais le trouver, ni auprès de Michel, ni auprès d'autres. David, quant à lui, émule Manson et se croit Napoléon. La nouvelle race n'a plus besoin d'imiter activement, car elle est une imitation constante et involontaire.

Notons cependant que l'interprétation de Hubczejak, basée sur les travaux de Djerzinski, pourrait ne pas être la conclusion ultime de Djerzinski lui-même, qui disparaît avant d'achever son projet. Cette disparition pourrait être considérée comme un rejet de ses recherches ou la prise de conscience de son incapacité à faire partie de son propre projet.

¹⁵² Bien que l'auteur cherche à s'écarter de cette théorie en page 125 des *Particules élémentaires*.

À travers l'examen des personnages de Michel et Bruno dans *Les Particules élémentaires*, par le biais de la théorie du désir mimétique, il apparaît que la dynamique du désir, telle que proposée par Houellebecq, peut être influencée par des expériences personnelles et des traumatismes individuels, ce qui suggère que le désir n'est pas uniquement déterminé par les qualités de l'objet — ce qui reviendrait à affirmer que c'est l'objet qui décide pour le sujet, l'approche défendue par le narrateur d'*Anéantir* —, mais également par les carences et les manques propres au sujet désirant, ce qui contribue à rendre de la légitimité à la théorie girardienne, tout en rajoutant une dose d'humanité et de subtilité aux écrits houellebecquiens.

Considérer le rapport au désir comme dépassant les qualités intrinsèques à l'objet, c'est se situer au-delà d'une lecture cynique et fataliste, pour rendre du libre arbitre à l'humanité, en dépit des affirmations du narrateur d'*Anéantir*. Une approche girardienne éclaire les contradictions inhérentes à l'œuvre et permet de mieux établir la complexité des désirs humains et des motivations profondes des personnages houellebecquiens, proposant de ce fait une lecture plus fine que celle défendue par ce Houellebecq aux multiples visages de Viard, une approche qui aurait du mérite à être étendue à l'ensemble de son œuvre.

Bibliographie

1. Corpus primaire

Œuvre principale

HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

Autres textes

GIRARD, René, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999.

GIRARD, René, *La violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 1972.

GIRARD, René, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982.

GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.

HOUELLEBECQ, Michel, *Anéantir*, Paris, Flammarion, 2022.

HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, éditions Maurice Nadeau, 1994.

2. Corpus secondaire

Ouvrages, articles et chapitres cités sur Michel Houellebecq

AMAR Ruth, « La vieillesse dans l'œuvre de Michel Houellebecq : aspect de la "société du spectacle" », *Les Lettres romanes*, vol. 70 n° 3-4, 2016, p. 440.

BATTERSBY Eileen, « The long good sigh », *The Irish Times*, <https://www.irishtimes.com/news/the-long-good-sigh-1.1060748> [consulté le 28 mai 2024].

BOURDIN, Jean-Marc, « Houellebecq : "anéantir" la théorie mimétique ? », *Emissaire*, <https://emissaire.blog/2022/01/13/houellebecq-aneantir-la-theorie-mimetique/> [consulté le 17 septembre 2023]

BRIDET, Guillaume, « Michel Houellebecq et les montres molles », *Littérature*, n° 151, 2008/3, p. 6-20.

CHAUDEY, Marie et DENIS, Jean-Pierre, « Michel Houellebecq : "Je ne suis plus athée" », *La vie*, <https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/michel-houellebecq-quotje-ne-suis-plus-atheacuteequot-17895.php> [consulté le 17 avril 2024]

DORÉ, Kim, « Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Tangence*, n° 70, 2002, p. 67-83.

KESSEL, Patrick, « Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, décembre 2018 », *Humanisme*, n° 323, 2019/2, p. 125-127.

PARENTEAU, Olivier, « “En tout cas, la question formelle est secondaire” : Michel Houellebecq et l’art du roman. » *Tangence*, n° 118, 2018, p. 79–101.

VIARD, Bruno, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

Autres sources consultées

BARJONET, Aurélie, « Bienfaits de la nouvelle “littérature putride” ? Le cas des Particules élémentaires de Michel Houellebecq et des Bienveillantes de Jonathan Littell », *Lendemain*, 132, 33, 2008, p. 94-108

BARONI, Raphaël, « Comment débusquer la voix d’un auteur dans sa fiction. Une étude de quelques provocations de Michel Houellebecq », *Arborescence*, n° 6, 2016, p. 72-93.

BIRON, Michel, « L’effacement du personnage contemporain : l’exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, 41 (1), 2005, p. 27–41.

DEMONPION, Denis, *Houellebecq non autorisé : enquête sur un phénomène*, Paris, Libella Maren Sell, 2005.

DEMONPION, Denis, *Houellebecq, la biographie d’un phénomène*, Paris, Buchet Chastel, 2019.

DOMECQ, Jean-Philippe, « Ce qui restera de Michel Houellebecq n’est pas son œuvre, mais le fait qu’elle a été abondamment commentée », *Le monde*, https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/01/07/ce-qui-restera-de-michel-houellebecq-n-est-pas-son-uvre-mais-le-fait-qu-elle-a-ete-abondamment-commentee_6157011_3232.html [consulté le 11 février 2023].

Ouvrages sur René Girard

AUTRIC, Thibault, « Désir mimétique », dans Gloria Origgi éd., *Passions sociales*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Hors collection », 2019, p. 172-175.

POMMIER, René, *René Girard, un allumé qui se prend pour un phare*, Paris, Kimé, 2010.

WYDRA, Harald, « Les structures mimétiques du politique (René Girard et Claude Lefort) », *Cités*, 2013/1 (n° 53), p. 67-85.

3. Essais et création littéraire

BEAULIEU, Étienne, *L’âme littéraire*, Québec, Nota Bene, 2014.

CAMPBELL, Joseph, *Le Héros aux mille et un visages*, Paris, Robert Laffont, 1977.

CLEOPAS, Iacovos, « Civilisation dans la psychanalyse ? », *Recherches en psychanalyse*, 2010/1 (n° 9), p. 89-95.

EHRENBERG, Alain. « La société du malaise. Une présentation pour un dialogue entre clinique et sociologie », *Adolescence*, vol. 293, n° 3, 2011, p. 564.

ENGÉLIBERT, Jean-Paul, *L'Homme fabriqué. Récits de la création de l'homme par l'homme*, Paris, Garnier, 2000, p. 7-34.

GAUDET, Gérald, *écrire, aimer, penser*, Québec, Nota Bene, 2019.

KOVACSHAZY, Cécile, *Simplement double : le personnage double, une obsession du roman au XXe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

LEMMENS, Kateri, *Nihilisme et création*, Laval, Presses de l'université Laval, 2015, p. 15-53, 91-103, 147-153.

MARZANO Michela, « Le désir : un équilibre instable entre manque et puissance », *Analyse Freudienne Presse*, 2007/1 (n° 15), p. 33-42.

MCCORMACK William, « records from controversial twin study sealed at Yale until 2065 », *Yale daily news*, <https://yaledailynews.com/blog/2018/10/01/records-from-controversial-twin-study-sealed-at-yale-until-2065/> [consulté le 19 mai 2024].

ZIELINSKI, Agata, « L'éthique du care. Une nouvelle façon de prendre soin », *Études*, vol. 413, n° 12, 2010, p. 631-641.

Commentaire

Quand il m'est arrivé de partager mon sujet de recherche, une réaction récurrente était celle d'un étonnement ou d'un rejet. Pourquoi étudier Houellebecq le misogyne ? Qu'est-ce que cela disait de moi ? Souvent, après ce rejet venait une confiance : on n'avait à vrai dire jamais lu l'écrivain. Le rejet venait de ouï-dire, de la réputation de ses écrits. Et donc venait un refus de les lire, de reconnaître leur existence, ainsi qu'une volonté de les dissocier de la littérature française, faire du tri sélectif avec notre patrimoine. C'est précisément cela qui m'intéressait, la controverse dont se drape volontiers l'écrivain.

Ce rejet c'est, je crois, mal comprendre Houellebecq, Houellebecq aux multiples visages. Le méchant Houellebecq, qui d'après Olivier Parenteau serait gentil ? Qui nous moque, peut-être, en brouillant tant les frontières de sa vie personnelle que celles de son écriture, située quelque part entre fiction, essai, et autobiographie. Je me suis penché dessus pour me faire un avis.

Comme le soutient Zamyatin, dans la citation choisie pour ouvrir la partie critique, la véritable littérature ne peut exister qu'écrite par « des fous, des ermites, des hérétiques, des rêveurs, des rebelles et des sceptiques ». L'écriture de Houellebecq, sans doute, choque parce qu'elle est écrite depuis une position de marginalité, proposée en un regard extérieur, mêlée de cynisme, d'hérésie et de folie.

On méprise toujours dans un esprit de comparaison. Ainsi, il me semble que la misogynie impliquerait une glorification du mâle en contrepied, que j'ai de la difficulté à identifier dans son œuvre. Des personnages misogynes, il y en a, absolument. Cela ne saurait impliquer que l'œuvre elle-même l'est. À bien des égards, l'homme s'y trouve plus

laid, plus faible, plus pathétique et plus vulnérable. Djerzinski, en effet, ne rejoint-il pas cet avis que la femme est en tous points supérieure à l'homme ? La recherche de pouvoir de la part de l'homme houellebecquien est avant tout un aveu de son impuissance.

Non, je veux croire que Houellebecq propose une écriture misanthrope, observateur cynique de notre société contemporaine qui choisit de nous décrire par notre animalité, ce que finalement nous maîtrisons le moins, ce qui nous fait peur. Ce à quoi l'Occident cartésien a tenté d'échapper. Nos désirs qui nous dépassent dictent inconsciemment notre attitude. Ce qu'il nous propose aussi, c'est notre propre vision, nos conflits qu'on tente de garder sous silence. *Les particules élémentaires*, c'est aussi l'histoire d'un individualisme cancéreux et narcissique — celui de la mère des protagonistes —, et l'hypocrisie du mouvement hippie, des droits sans devoirs.

Comme l'aura affirmé Marc Angenot, on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. J'ai voulu, à ma façon et à vrai dire sans trop m'en rendre compte initialement, traiter en partie création du rift idéologique, parler moi aussi d'un de ces marginaux sans voix. Commencer par le rejet et permettre au personnage qui s'ouvre aux autres, des éléments de rédemption.

VOLET CRÉATION : GORGE GORDIENNE

Quel chef-d'œuvre que l'homme ! Qu'il est noble dans sa raison !
Qu'il est infini dans ses facultés ! Dans sa force et dans ses mouvements, comme
il est expressif et admirable ! Dans l'action, semblable à un ange !
Par la pensée, semblable à un Dieu ! C'est la merveille du monde ! l'animal idéal ! Et
cependant qu'est à mes yeux cette quintessence de poussière ?

Hamlet, acte II scène 2.

Toute vie est bien entendu un processus de démolition, mais les atteintes qui font le travail à coups d'éclat — les grandes poussées soudaines qui viennent ou semblent venir du dehors, celles dont on se souvient, auxquelles on attribue la responsabilité des choses, et dont on parle à ses amis aux instants de faiblesse, n'ont pas d'effet qui se voie tout de suite. Il existe des coups d'une autre espèce, qui viennent du dedans — qu'on ne sent que lorsqu'il est trop tard pour y faire quoi que ce soit, et qu'on s'aperçoit définitivement que dans une certaine mesure on ne sera plus jamais le même. La première espèce de rupture donne l'impression de se produire vite — l'autre se produit sans presque qu'on le sache, mais on en prend conscience vraiment d'un seul coup.

Francis Scott Fitzgerald

La fêlure

NOTE AU LECTEUR

La mise en page du volet création fait partie intégrante du projet, c'est pourquoi certains éléments (polices, sous-titres...) ne se conforment pas au protocole de l'Université.

L'agôn

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
mi ritrovai per una selva oscura*

Il a porté un regard hagard sur le piège à glu. C'était juste un instant, un malheureux instant. Le piège à glu c'est un espace de vide qui tend vers sa finalité. Une promesse morbide, et le morbide est arrivé en la présence d'une petite souris qui se débat. Il s'est détourné, une brique dans le ventre. Trop tard, l'animal s'est imprimé sur sa rétine, photons fantômes. Les clients attendent leur repas, leur boisson, il abandonne la souris. Elle reste là, en arrière-plan dans sa tête, le geste se répète encore et encore. Il feint un sourire, remplit un verre, mimique une légère courbette et zieute son pourboire. Bonne fin de soirée, oui c'est cela. Et par ici encore des croûtons ? Mais bien sûr messieurs-dames ! Il débarrasse la table et la souris reprend le premier plan. Elle est encore en vie, il ne sait pas depuis combien de temps elle est là, empêtrée dans un piège oublié sous l'évier du bar.

Il a connu la mort de deux autres souris. Une, enfant, dans la cave, sa mère lui a demandé de s'en charger, de la jeter dehors. Elle-même n'ose pas, ne peut pas. Elle est infirmière, lui dit qu'il est courageux, l'imagine docteur. Il bombe le torse, il se voit déjà docteur, il en a le courage. Le courage et une crampe au ventre de cette petite chose qui ne bouge plus, qu'il a recueillie cérémonieusement, avec le sens du devoir, ébouriffée, repliée sur elle-même, affamée peut-être, molle et tendre des vestiges de vie, promesse trahie qui roule dans la ramassette sous ses gestes tremblants, tenue à bout pour ne pas contaminer, la mort et les maladies, qui tombera avant le buisson, qu'il brossera encore, mêlée à la terre, jusqu'à disparaître dans le fourré comme si c'était là la fin du problème.

L'autre, il l'a connue en déroulant une tente, un rongeur momifié, perdu dans les entrelacs de nylon, a bouffé assez de plastique pour laisser une bosse dans sa carcasse desséchée. La faim, c'était encore la faim. La faim ou le désespoir. Un mélange des deux sans doute. Il a quinze ans. Il crache dehors, la tente est foutue, elle a un trou béant, des morceaux de plastiques parsèment le tout comme des confettis, il imagine la panique de l'animal. Des années qu'elle est morte. Archéologue malgré lui. Il crache et crache encore jusqu'à avoir la bouche pâteuse comme pour se laver de l'animal, un instinct d'un temps révolu peut-être, il chasse loin de lui l'horreur, la balaie et l'envoie dans les fourrés. Les fourrés encore, qui solutionnent. Tant pis pour la tente, il se sent malade. Il a honte de sa faiblesse, de sa vulnérabilité, il a honte de ne pas avoir de contrôle sur lui-même.

Seulement voilà, ici elle est encore en vie. En vie mais elle va mourir, on ne peut plus rien faire, on pourrait rien faire de toute façon. Elle est déjà morte, condamnée, souris de Schrödinger. Son patron leur donnerait un coup de semelle, un sourire rageur aux lèvres — il l'a déjà fait —, c'est que ça coûte cher les amendes sanitaires. Une autre semelle est possible, celle de la compassion. Mais il ne l'a pas, cette compassion, il a seulement la lâcheté de ne rien vouloir faire. De laisser les autres décider pour lui. De prétendre qu'il n'a rien vu. Il l'imagine, cette compassion, sa semelle souillée et les taches sur le carrelage — un peu de la misère du monde —, le léger collant, la résistance qu'il traînerait jusque chez lui, il veut cracher. Il saisit le piège, le porte jusqu'à la poubelle. On la couvrira de déchets, ce sera son enterrement, elle étouffera là-dessous, c'est plus humain, plus digne. Son buisson à elle et un problème de résolu. Mais il a eu le temps de voir ses moignons. Il

ne voulait pas voir, pas vraiment, trop tard, il a vu. Deuxième fois qu'il maudit ses yeux. Un éclat écarlate, un vermillon aux pattes.

Les souris précédentes étaient mortes, il faisait face à un constat, à l'inéluctable. Ici le constat est tout autre, rien ne sauvera l'animal, mais il peut influencer sa fin. Aurait pu, s'il était autre, s'il était mieux. L'existence entière c'est cette souris qui se débat en vain, ça le frappe comme un rocher qui dévale pour la millième fois le flanc d'une montagne et l'emporte dans sa course. Les clients attendent, ils attendront un peu encore, il reste les bras ballants au milieu d'une phrase. Derrière lui la clochette de la cuisine signale avec insistance les repas qui refroidissent. Il a vu ses moignons, ses poignets qui craqueraient comme des allumettes entre ses mains, ses poignets rougis. Elle a tiré encore et encore comme une folle jusqu'à s'arracher un peu des pattes et la vision le hante.

Il reprend son propos suggère une bouteille hors de prix — Non merci, juste de l'eau — Juste de l'eau ! Pingres ! Il griffonne sur son calepin et envoie le tout en cuisine, en pestant de l'avarice et des avaricieux. Il se sert un verre et essuie une goutte qui roule sur sa tempe. La routine d'un automate vient à son secours.

Cette nuit-là il ne trouve pas le sommeil. Il se demande si la souris est encore vivante, si elle a fini par suffoquer sous les immondices. Et puis il comprend. Elle ne s'est pas arraché les pattes, elle les a rongées. Ce n'était pas la fuite d'un animal imbécile, c'était le méthodique du désespoir. Un instinct plus fort que la mort l'a poussée à laisser derrière un peu d'elle-même, comme on verra un loup affamé mordre sa patte prise dans un piège à ours. Elle n'aura fait que s'empêtrer davantage, intensifier sa fin. Une honte immense le submerge. Au-delà du confort moderne, il y a une lutte éternelle dont l'humanité s'est

coupée. Il y a la vie vraie. Et il se rend compte qu'il n'y a que l'être humain pour songer au suicide, pour abandonner. Il n'a pas lu Hamlet, il devrait, sans doute, mais personne ne le lui recommandera. Il est malgré tout capable de se dire qu'il y a quelque chose de pourri en son royaume.

Il n'est pas ce docteur dont aurait rêvé sa mère, celui qui aurait réussi, il a abandonné les études et coupé les ponts pour ne pas devoir faire face, il vivote à trente-sept ans avec un début de calvitie sournoise, sans pension, sans passion, sans économies, comme beaucoup sans doute — ça le rassure de se dire ça, qu'il n'est pas seul dans le fond du trou —, dans un monde bâti sur les faibles et dont le sens lui échappe. Il baigne dans une apathie mortifère, et ne comprend pas pourquoi cette souris, cette petite chose vulnérable et stupide est prête à se balader sur des moignons si c'est le coût de la survie. Ce qui lui est plus insupportable encore, c'est de se dire qu'il n'aurait jamais ce courage, triomphe d'un animal crevé et pathétique sur le génie humain dans une compétition déloyale.

Il n'ira pas travailler le lendemain. Quand bien court sera son sursaut, il misera dessus pour quitter le songe et revenir à une peur de la mort et un sens à la vie. Il se battra pour avoir lui aussi le goût de s'arracher les poignets, à grand renfort de ses dents.

Là où les éléphants vont pour mourir

erronea di questa vita

Des cris étouffés l'extirpent des draps, des draps qui collent à la peau. Il se débat avec sa sueur, maudit la rémanence du jour et jette de côté la couverture. Nous n'y sommes pas encore arrivés, au lendemain qui voit la fin d'un emploi et le revirement d'un destin tourmenté. Nous sommes à l'heure des sorcières et des songes d'une nuit d'été, avec le sommeil du juste, brutalement interrompu. Les cris reprennent. Il émerge. On se donne du plaisir ailleurs dans l'immeuble. D'humeur philosophe, Quentin baisse son caleçon pour se convier au bonheur des amoureux. C'est aussi cela, la vie, la mort, songe-t-il en sortant son sexe de sa léthargie.

La veille au matin, il a partagé un café avec l'ami Bastien. Le souvenir est fugace, il se concentre. Il y avait sa main, nerveuse pour lui, qui tremblait un peu au coin de la table basse, ils avaient abordé le trou. Juste assez pour lui donner la nausée. Bastien avait fini par se pencher vers lui comme une confidence.

« Quentin, il faut cultiver sa différence. Il n'y a que toi pour être toi. »

C'était ça, c'étaient les mots, les mots qui résonnaient. Toute conversation contient sans doute une phrase que l'on retient, pour toutes sortes de raisons, des raisons autant que des phrases, à décortiquer par la suite, à laisser infuser dans sa matière grise. Il lui semble que si l'on n'en retient rien, c'était une perte de temps, et c'est bien dommage.

Il était resté sans réponse, à promener son regard le long des arbres pour se perdre le long de leur écorce, cherchant dans leur sinueux une faille dans laquelle s'infiltrer, pour trouver un nid hors du présent, une crevasse dans laquelle se glisser et disparaître. Un regard promené en vain : il avait eu un éclat de colère pour l'administration locale et leurs platanes lisses. Au bout d'un temps, il était revenu vers Bastien, avait opiné en le

remerciant silencieusement de n'avoir pas entretemps amené la conversation ailleurs. Il y avait un avant la souris, un prologue, un échauffement des sens. Il se demande s'il aurait vécu différemment l'expérience de son agonie sans cela. Cultiver sa différence... Il bave le long de ses doigts et leur trouve emploi. Ils glisseront mieux. Il n'aime pas se faire du mal, pas de cette façon en tout cas. Pas en cet instant, au sursaut du lit. Les cris reprennent, étouffés. Il s'imagine un coussin mordu, une vision qui lui fait l'effet d'une grande violence. Le sang bat contre ses tempes, à la limite de la migraine, un ras sur un trop-plein. Un rat, la souris revient, s'immisce dans les fêlures de son imaginaire. Il la chasse.

Il y a la recherche de la différence, sans doute, chez certains, mais il y a aussi, pour d'autres, le constat d'une différence irrémédiable. *Il se branle ici un peu, mais sans grande conviction.* Une acceptation nécessaire : celle d'une perpétuelle inadéquation, et le combat permanent pour non plus trouver sa place, mais pour la revendiquer. C'est cela, oui, une revendication. Se toucher au son d'une femme qui jouit c'est faire un peu partie du Grand Tout, à nouveau à sa manière, malgré soi. *Deus sive Natura*, aurait-il déclamé sous des augures plus savants, mais Quentin est avant tout un prétexte inculte, un papier blanc à tacher. *Branler*, un meuble branlant, une tare, une inadéquation. Ça, il sait. Le mot est cruel et tisonne dans son amour-propre. Ce sont les rejets qui se branlent. Il change son rythme, tend les jambes, en vain, la vision d'un animal crevé se superpose à son membre, s'agite à l'unisson. Il voudrait se forcer, pour banaliser la mort, l'évacuer. Il abandonne, un goût amer dans la bouche qu'il veut cracher. Il finit par se lever pour une rasade d'eau, ouvre en grand la fenêtre. L'air frais le lave. Il se penche au balcon, à la limite de la bascule. Équilibriste de la débandade.

Si l'agonie est la lutte noble, en convient-il, les jambes en l'air sont un pied de nez, et Quentin n'a pas le cœur à la communion. Les ébats s'achèvent en tous les cas, le laissant seul au milieu de la pièce, caleçon remonté, penaud. Son membre chaud, collé contre sa jambe est une maigre consolation. Il regagne le lit et serre contre lui sa couverture. Le silence revient. L'interaction sociale a pris fin. Madame a son foutre, monsieur est repu. Ses yeux le brûlent et son sexe le gratte. Il se doute qu'il passera le reste de la nuit à voir le sommeil l'esquiver.

Sur la table de chevet, un flacon de chlorpromazine prend la poussière. Notre protagoniste nous expliquerait qu'il traite ses nausées et ses nuits blanches. Après quelques secondes il reviendrait dessus. *Traitait*. Il a arrêté la camisole, comme il l'appelle, depuis quelques jours, à force de ressembler à un halluciné au travail. Il dort mieux, si ce n'est pour ces voisins qui pensent que le monde leur appartient et qu'ils doivent éclabousser les autres de leur bonheur bestial. Il laisse la fenêtre entrouverte, ses rideaux se meuvent sous la brise, et les citadines le réveilleront vers six heures à coups de klaxon.

Il fait peu de cas de la situation. Il ne vient pas, soit. Il vient rarement. Parfois il vient, oui, dans une acmé oubliable, c'est plus la mécanique d'un geste, comme mâcher de la gomme pour simuler un repas, il agite son membre à l'unisson, aux cris de madame, comme une convention sociale, presque par politesse ou peut-être parce qu'il se sent affreusement seul sans vouloir se l'avouer. Il se l'imagine, madame, un peu mais pas trop. Trop ce serait dangereux. Il se l'imagine, elle a une silhouette avenante, une paire de lolos fermes qui dansent en saccade sous les ébats. Il l'a peut-être croisée. Parfois elle est allongée, elle subit alors. Parfois elle est assise, elle s'impose. S'il l'a croisée, ce devait

être au retour des courses, ou en retard pour le travail, un bonjour timide coincé dans sa gorge. Elle s'impose, oui. Il jubile dans le cocasse de l'inversion des rôles : son univers entier se définit dans la dualité du sexe et de la violence, et Quentin aux couilles trop pleines — à défaut de la bourse — est porteur d'une grande colère tournée contre sa personne. Il se l'imagine belle parce qu'il vivrait ça comme un viol, qu'elle soit laide, une intrusion dans son intimité à lui, comme une tache qui ne part pas. Elle crie, elle l'appelle, brame féminin qui le rassure comme le chant des sirènes. Il se demande s'il y en a d'autres qui veillent la nuit, combien ils sont à assister aux ébats dans l'isolement de leur lit, s'il y a des épouses qui cherchent dans les draps la bite de leur mari pour vérifier s'ils bandent aux cris d'une autre, ou des malheureux comme lui qui bénissent cette alternative à un mauvais porno. Si peut-être il y en a d'autres encore, des pervers ceux-là, qui collent leur oreille au mur dans des injures sifflées. Lui-même se défend d'être un pervers, c'est très différent, ce sont des dégueulasses quand il est gentilhomme. À sa façon.

Il se l'imagine belle parce que les laids ne baisent pas, ou s'ils le font c'est en silence, comme par honte ou stupéfaction d'appartenir là où ils ne devraient. Qui a entendu parler d'un laid heureux ? Belle mais pas trop : ce serait une autre infamie, ce devrait être lui alors qui la ménage, on la lui aurait volée, cette femme qui aurait pu être sienne, si les choses avaient été autrement, si peut-être il était devenu docteur, si les chiffres, les planètes, s'étaient mieux alignés pour lui sur la grille du loto, et il ne pourrait survivre à l'indignation d'un monde si mal fait qu'il voudrait donner aux communs la vision d'un fruit défendu sans qu'ils ne puissent jamais en connaître le nectar.

Un tic, il se gratte frénétiquement la calvitie. Ça le démange de partout, il bout sur place. Il a un regard pour la Thorazine près du lit, la range dans le tiroir. Plus de cette

saloperie, merci. Il se farfouille les pensées, les rabiboche, emprunte les sentiers perdus pour se changer les idées, démêler les pensées avortées. Le porno, tiens, puisqu'il a abordé le sujet, il peut bien en parler : n'en déplaise aux mal-baisées, c'est un peu d'un rétablissement de cette injustice, justement. Et puis il y en a pour tous les goûts. Sa dernière consultation l'a fait sourire. Dans un balayage apathique des catégories, comme une flânerie dans les rayons de supermarché, il s'est arrêté sur *voyeurisme*. Voyeurisme. Il a pris un air narquois. L'ensemble du porno n'est-il pas un voyeurisme ? Il se sent intelligent, spécial, différent des bovins du sexe par ses traits.

Cultiver sa différence... C'est ridicule, c'est absurde, la différence c'est le doigt pointé. Il se tourne et se tourne encore dans les draps. On lui a dit un jour, montrer et monstre ont la même racine. Monstre. Une figure solitaire surgit, errant la ville, baskets jaunies mal enfilées, pantalon tombant, sacoche de femme sur un corps d'homme, sacoche de fortune sans doute, à la taille, et manteau trop chaud pour la saison. Elle est passée sous sa fenêtre, il n'a pu s'empêcher de la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse pénible au coin. Le soir, il a pris l'air, il a croisé la même silhouette à quelques kilomètres de là. Il a pensé au hasard des choses, des signes et symboles, à la probabilité infime de leurs retrouvailles, et pourtant ! Il a pensé à la Mort. Il s'est imaginé un instant un visage ravagé derrière la capuche baissée, il s'est dit que peut-être il n'y avait que lui pour le voir, il s'est imaginé qu'il le verrait encore, et plus, jusqu'à la folie. Il s'est imaginé que le clochard, puisque ce devait en être un, lui jouait un tour, quand bien même il ne regardait pas de son côté, quand bien même il avançait dans une direction incertaine qui semblait toujours vouloir l'éloigner de notre personnage. Il s'est demandé ce que lui, Quentin, ressentait face à cela. Sans doute il voudrait le tuer, le réduire à néant. Le clochard *cloche* ? *Glas* ?

erratique représentait — *représente encore ?* — une variable indéchiffrable à laquelle, d'une façon ou d'une autre, il aurait souhaité remédier, comme un bogue macroéconomique. Mais le clochard c'était aussi un autre lui-même, une autre potentialité d'existence galvaudée, un vide à la dérive. Ce qu'il y a, ce que lui-même, Quentin, constatait, était qu'il était comme ses pairs un être en perpétuelle évolution, qui quelque part tendait vers sa finalité. Il y avait là une excuse à traîner. Le clochard, pour sa part devait à jamais échapper à cet accomplissement, au soulagement des autres, ravis de ne jamais tomber si bas, ou plutôt de voir un autre tomber à leur place pour nourrir la machine infernale du capitalisme. Le clochard, donc, songeait Quentin entre deux va-et-vient sceptiques sur son chibre ramolli, était un être sans présent et sans avenir, qui ne devait sa valeur intrinsèque qu'à son passé. Son passé, son histoire, qui expliquait, justifiait sans doute, les lambeaux d'être que notre héros lorgnait alors. Monstre. Le tuer, oui, tache sale sur l'humanité. Mais avec venait un constat implacable : le clochard était le premier à courir vers son effacement, dans une honte et un malheur indescriptibles, et n'aurait de cesse à s'exécuter pour éviter de salir davantage les mains de ses contemporains.

Monstre, sans doute, oui, embarras certainement. C'est avant toute chose l'érosion du Vivant. L'homme, sans ressources, avec son seul sac à dame, aura dû crever deux jours plus tard dans une allée sale. On l'ignore, oui, comme s'il n'y avait que lui, Quentin, à le voir, comme s'il n'existait que pour lui, pour Quentin. Il comprend que ce n'est pas qu'il est le seul à le voir, mais qu'il est le seul à le regarder, à ne pas le fuir instinctivement. Vivons heureux vivons caché, tout ça. Ce que devraient faire les laids, les laids qui hurlent leur jouissance en se moquant du beau monde.

Il se lève dans une impulsion soudaine, court jusqu'à la salle de bain. Lui, laid ? il tire ses traits dans le miroir, non, pas laid, malchanceux c'est tout. Il creuse son bide, gonfle la poitrine et tend ses muscles. Pas laid, non, pas vraiment, pas assez pour que ça importe. Puis il se dit qu'on se fait à son image, il y a une femme qui se fera à lui, elle est là quelque part dans ce vaste monde, à ne pas se manifester. Il retourne se coucher en colère contre celle qui devrait être sienne, qui sans doute écarte les jambes en ce moment pour un autre, un cocufiage écœurant qui le dépossède, et il veut se relever, crier lui aussi, braire et geindre comme un nourrisson sevré, hurler sans savoir à quel sein se vouer, un vertige le prend et la colère s'en va. Il se redresse sur le lit, hagard et les larmes aux yeux.

La souris était cachée, d'autres ont dû mourir en silence dans des pièges oubliés. Il s'imagine crevé, collé à ses draps au détour d'un anévrisme, paf ! sans crier gare, combien de temps avant qu'on demande de ses nouvelles ? qu'on défonce sa porte pour trouver son corps décomposé ? à l'odeur on le retrouvera, et il veut d'ores et déjà colmater la porte, pour donner du répit à son infortune. S'il meurt, il voudrait voir son corps lesté dans un cercueil de plomb au fond de l'océan, là où rien ni personne ne pourra l'atteindre. Disparaître comme s'il n'avait jamais été, sans les vers, les horreurs qui rongent. Il regagne la position du mort.

Au-dessus de lui le plafond, au-delà, les étoiles. Il a de l'affection pour l'enfant de jadis. Il s'est dit, en grandissant, que jamais il ne permettrait que l'enfant disparaisse, sans savoir aujourd'hui s'il en reste quelque chose. Dans l'obscurité ses yeux sont exorbités, pour saisir toute l'intensité du noir, pour éclairer le passé. Y a-t-il un peu de l'enfant dans sa branlette, dans une extase innocente et la découverte du corps ? Il se souvient encore du stade anal, un doigt dans le cul à touiller sa merde bouche bée par la concentration, et il

argue que ce n'est pas si différent. Un relent de naïveté ? Ou s'en éloigne-t-il à chaque fois un peu plus ? Qui juge ? Qui se permet de mettre de la sorte les autres dans des cases ? On ne rembobine pas sa vie, mais il en a connu qui la réécrivent. Pas pour lui, il craindrait de perdre le peu qui lui reste dans le processus. Il en a connu d'autres qui régressent ou qui fréquentent plus jeune, dans un élixir de jeunesse inconvenant. Les foudres reviennent, il s'imagine un cinquantenaire baiser lamentablement celle qui lui reviendrait de droit, un cinquantenaire au portefeuille épais et à la bite molle qui l'encule, lui, en jouissant dans son âme sœur. Il veut faire la chasse morale à l'Humanité, qui a le malheur à ses yeux d'être heureuse sans lui.

La colère retombe, il n'entend pas les voitures sous sa fenêtre. Il se réveille vers quinze heures, son téléphone bombardé de messages et d'appels manqués. Le boulot. Le dernier texto lui signifie en deux lignes qu'il n'aura pas à venir le lendemain ni les jours suivants. Il voulait être maître de son destin, d'autres ont choisi pour lui.

Entfremdung

« L'objet que le travail produit, son produit, l'affronte comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur [...] cette actualisation du travail apparaît comme la perte pour l'ouvrier de sa réalité, l'objectivation comme la perte de l'objet ou l'asservissement à celui-ci, l'appropriation comme l'aliénation, le dessaisissement »

Marx

Ils se retrouvent à la terrasse du *Quand y en a marc*, tenu par un malabar éponyme, boui-boui au double mérite de se trouver à un jet de pierre et d'être peu fréquenté. Quentin a souvent le sentiment d'attirer les regards, dès qu'il sort, et trouve refuge dans un certain isolement. Il sirote. Il n'a même pas cherché à appeler son patron, tenté de se racheter. Il récupérera son dernier chèque dans quelques jours, la tête basse. Il passera au matin, pour ne pas voir celui, celle, qui le remplace, qui sera automatiquement mieux à la tâche et ne laissera pas tomber la boutique comme lui.

« Avec toi je peux parler », il dit à Bastien d'un ton de confession. Ses mains sont jointes autour de la petite tasse du *doppio* et il se perd dans son écume. Bastien pour sa part ne prend rien. Il ne prend jamais rien. Une cigarette, parfois. D'autres fois il mange sa biscotte d'accompagnement. En ce moment il acquiesce, se recule sur sa chaise, la fait balancer un peu et siffle une pépée qui répond d'un doigt d'honneur.

« Ce serait mon plaisir, Madame ! »

Elle s'éloigne plus vite, le rouge aux joues, ses talons résonnent contre le pavement. Il claque des doigts au même rythme.

« Oh ça va, hein ! » Il lève les yeux au ciel, ricanant de la gêne de son ami.

« Je passe pour goujat, mais c'est tout ce qui nous reste, Quentin. Ça et... » Il ne finit pas, il se laisse distraire. Gratte le vernis au coin de la table, où le bois a gonflé par les intempéries.

« J'ai postulé ailleurs, ils me prennent à l'essai.

— Ailleurs... oui c'est bien, ça efface l'ardoise.

— Boutiquier. Ils avaient une annonce contre la vitrine. Pas loin.

— Boutiquier ?

— Oui, dans un petit magasin de seconde main. Du prêt-à-porter. »

Bastien a une moue, ce n'est pas qu'il approuve ou désapprouve, c'est qu'il comprend bien que c'est de l'alimentaire, un emploi sans grand intérêt. Ce que Quentin veut dire, en somme, c'est qu'il est à l'abri d'une expulsion. C'est la permanence du statu quo. Alors il ramène la conversation en arrière.

« Avec moi tu peux parler. »

L'échine courbée, Quentin se laisse absorber par le marc, justement, qu'il promène d'un côté à l'autre du fond de sa tasse, pour y lire les formes sans jamais les avoir étudiées.

« Je peux parler, oui. » admet-il avec réticence. Pour lui le moment de l'ouverture est passé, c'était avant la jolie fille, avant la grossièreté. Il se replonge dedans.

« Je peux parler, je... » Il se mord les joues, se désigne nerveusement. Se tient coi.

« Oh pitié pas ça encore. »

Sa langue pâteuse est en trop dans sa bouche.

« Tu sais ce que je veux dire, ça me broie de l'intérieur et j'étouffe. Je n'arrive pas à... même avec toi en fait, mais je peux en parler, c'est déjà ça. » Il fait la mimique de s'ouvrir le cœur. Dans sa frustration son geste se mue en déchirement. Il peut parler aux

gens, oui, mais jamais de lui-même. Il dira toujours « ça va », répondra toujours « oui » sans rien en penser. Le moment où il cherchera à s'étendre... Comme un trop-plein dans un abîme qui joue à faire des nœuds de ses cordes vocales.

« J'en peux plus, Bastien. Je peux même pas aller en thérapie dans ces conditions.

— Si tu ne sais pas parler, écris.

— Écris !

— Écris. Note. Gribouille. Pose !

— Bon. Mais qui lira ?

— Qui voudrait lire ? C'est pas le but. C'est une première étape. Une trace, un échauffement, se dire que ça va, les mots sont là, ils sont sortis et personne t'a bouffé vivant. De là, si ça te chante... tente la scène ? »

C'est au tour de Quentin de faire une moue.

« Cultiver ma différence. Y a que moi pour être moi.

— Cultiver ta différence. Mais c'est plus que ça. C'est... Je sais pas, sans doute que c'est pas à moi à te dire, et puis je suis philosophe, pas écrivain. C'est plus à toi à trouver tes conclusions... Mais je pense que tu as beaucoup de questions, que tu te dois d'en avoir. Un écrivain, ça se mêle de tout, surtout de ce qui le regarde pas, ça pose les questions qui emmerdent, et une histoire sans question, une histoire qui fâche personne, c'est une histoire creuse. Alors c'est un bon début. Partir d'une question et trouver de quoi te mêler.

— Mon mutisme. »

Il acquiesce, sans vraiment savoir par où commencer. C'est que Quentin veut avant tout se mêler de lui-même, et puis tant qu'à faire, démêler. Alors il se tient penaud, jusqu'à ce que Bastien reprenne l'initiative.

« Allons voir les artistes. Ça nous changera les idées. »

Sur la route, les mains dans les poches, Quentin rumine. (Ruminer, ça évoque pour lui mâcher, remâcher, englutir et déglutir le poison de ses mots. Ça lui convient bien. Il tient de la vache et refuse de saisir par les cornes.) Son mutisme, comprendre où tout a commencé à aller mal. Il se voit malgré lui revenir en arrière, tâtonner des souvenirs qu'il voudrait garder enfouis. Il y a là un visage tordu, éclaté contre le pavement, avec un rauque qui lui broie les tripes. Un coup de coude le ramène à lui. À l'entrée d'une ruelle, un graffiti clame haut et fort : *Anything will offend you if you are looking to be offended*, sans citer ses sources.

« Eh bien, offensons-nous ! » chantonne Bastien, sur un ton de vitriol.

La ruelle s'ouvre sur une cour, la cour étend ses couleurs arc-en-ciel au rez-de-chaussée d'un immeuble aux vitrines béantes : une salle d'exposition. *Care* et *You matter* sont tagués de la même bombe contre les murs de vieille brique, entre autres symboles d'inclusion. Le long de sentiers balisés, des quidams un peu punks à chien et d'autres, bobos en visite dominicaine, trouvent leurs repères et terrain d'entente autour d'un kombucha. Ils se mettent à errer de même, lorgnent les vitrines. Bastien fait un signe de tête, un livre, mis en évidence, a retenu son attention. Ils s'arrêtent. Une Martine moderne se tient bravache sur la couverture. *Simone de Bavoit, le féminisme expliqué à votre enfant* vante le titre. La perplexité creuse le visage de Bastien, il l'imagine à sept ans, une croix sur les seins pour déambuler les rues, droguée au catéchisme de Femen. Plus loin, dans un

coin de la cour et sous une bannière « je te fiche mon biais », des rires fusent, on s’y prend dans les bras.

Bientôt un attroupement requiert leur attention, Quentin et Bastien se frayent un passage : une démonstration, deux corps à demi nus, loin de standards traditionnels de beauté, s’affrontent et s’emmêlent. Ils sont passés sous une barrière de chantier, et glissent sur une bâche. Les corps, les gestes, sont maladroits, constamment à la recherche l’un de l’autre. Moment trépidant, ils saisissent une des roches qui maintiennent la bâche en place, la roulent autour, dans les creux laissés par leurs courbes chaotiques. Ils se la passent, hésitent, suent à profusion sous le soleil d’août.

Si Bastien affirme prendre les choses à la légère, venir ici est pour lui un rappel d’où va le monde, et ses dents serrées fendillent son émail jusqu’aux éclats. Ils les observent comme on observe des singes. Iels performeur·ices ont décidé de cela au débotté, et ça se voit. Les passants, nos protagonistes veulent croire, s’arrêtent par seule politesse. Pourtant, si Bastien est rongé de colère, chez Quentin, le malaise cède à la fascination. Quelque chose dans le brut du brouillon le retient. Un subversif involontaire. Enfin, ils s’éloignent. Derrière eux, quelques applaudissements, on s’éparpille. À chacun son quart d’heure de gloire. À quand le sien.

Bastien a un sourire pour un bon mot, glissé entre deux élans d’indignation, rempart louable contre la décadence. Il jauge une réaction chez son ami qui ne vient pas, enlisé comme il l’est dans son mutisme ordinaire et le refuge de ses pensées.

Partir d’une question, et Quentin comprend bien cela, ça signifie pour Bastien déterminer quand l’Occident a commencé à avoir la haine de soi, aux grands plaisir et étonnement du reste du monde, établir les racines de leur décrépitude. Mais pour Quentin,

la question est autre. La question c'est ces trans, ces gays, qui ne sauraient exister ailleurs, qui se frottent ici sous des applaudissements certes réservés, mais préférables à des jets de pierres et crimes d'honneur. La question c'est qu'est-ce qui l'empêche de faire pareil, et si on l'applaudirait aussi. Il s'imagine en pagne sous les ovations et conclut qu'il y a une réticence à récompenser l'effort dans la médiocratie, de peur de blesser ceux qui n'en font pas et de les exclure de cette façon, avant que ne lui revienne une confiance tenue par un réfugié syrien, collègue de cuisine dans le resto où il servait encore il y a peu. L'homme parlait de son jeune fils au lendemain de la Pride. S'il devenait gay, il le tuerait. Il avait dit ça sans sourciller. Ce que Quentin avait compris plus tard, ce que ça voulait dire, c'était la peur de l'immigration, la contagion des valeurs et le changement. On ne naissait pas gay, on le devenait. Et en le devenant, on trahissait sa famille, ses valeurs, ses origines, on jetait l'opprobre sur les siens. Il y a quelque part là un gouffre immense que rien ne saurait combler. L'homme n'était pas venu par choix. L'immigration était un compromis réticent dont il espérait éviter la contagion. C'est ça, sa colère, à Quentin, son désillusionnement avec une Gauche naïve et saturée de haine contre son propre sang, jusqu'à pactiser avec les homophobes. Les gens ne fuient pas leurs problèmes, ils viennent avec. Il aurait voulu croire qu'il puisse y avoir une autre réponse à l'empathie crédule que l'indifférence hypocrite. Il n'aime pas la politique, Quentin, ça le répugne à vrai dire, et il se dit que ce n'est pas son genre de se mêler des affaires des autres, mais voilà qu'il doit désormais se mêler de tout. Se mêler de cette performance, se mêler des crimes d'honneur, de la Gauche et de la Droite qui se renvoient les coûts, du déclin de l'homme blanc et du nombrilisme concentrique d'un monde en spirale.

La colère et la fascination. Fascination, oui. Tous deux se croient Diogène à la recherche d'un honnête homme sans savoir ce que c'est encore, un homme, et Quentin se perd dans des rêves de vie ailleurs. Quand tout va mal on se dit qu'on serait mieux sous d'autres tropismes. Et ces tropismes, ils les ont eus sous le nez.

« Mais non, Quentin, il faut accepter. Les temps difficiles créent des hommes forts, les hommes forts font des temps doux, les temps doux font... eh bien, ça. »

Il désigne les artistes qui se flattent mutuellement en se glissant sous la barrière. Il mentionne Nietzsche, le faible qui se plaint de tout quand le fort agit, et les limites, les décisions qu'on ne peut prendre pour les autres. Devenir un übermensch, c'est aussi accepter de laisser derrière soi le lest humain.

« Un égoïsme mis en spectacle. L'art contemporain. La tétine des enfants rois. »

Des enfants rois, peut-être. Ou une défiance jetée au monde. Quentin se fait l'avocat du diable de tout le monde parce que ce doit être cela, se mêler de tout. En ce moment il s'exerce mentalement contre son ami. Il se souvient d'un ami gay, chinois, dans un pays qui lui refuse sa sexualité et affirme haut et fort cette idée de maladie de l'Occident, un pays qui ne saurait accepter cette variable divergente, pour ce qu'elle représenterait de fissure dans une idéologie potemkine. Ou Hande Kader, transgenre turque forcée dans la vente de son corps et assassinée à vingt-trois ans, retrouvée le corps calciné. Alors vraiment ? Une maladie de l'Occident ? Des enfants rois, mais la Pride c'est aussi la proclamation que seulement en Occident ils peuvent souffler, crier qu'ils existent sans devoir non plus se définir au travers de leur sexualité. Il voit dans leur maladresse l'éclosion de leur sensibilité, un intérêt manifeste. Ce ne seront sans doute pas là Molière et Bernhardt, pas que lui-même, Quentin, sache qui sont ces gens, il laisse ça à Bastien. Et puis quoi ? Il

lui semble voir non pas l'échec de la jeunesse, mais la rupture malheureuse de la transmission des savoirs et le poids écrasant des générations passées dont on n'est jamais assez digne.

Il a vu la lueur dans leurs regards. Ils s'éclatent au moins autant que l'email de Bastien. Ils ont les couilles qu'il n'a jamais eues. Il se revoit à leur âge, au bord de la piste de danse, réfugié dans l'ombre. Le courage de faire n'importe quoi, sans retour de bâton. Et la scène pour. La magie du *safe space*. Le triomphe des faibles sur l'effort. Peut-être bien...

Il reste que ce que Quentin ne comprend pas, au-delà de tout cela, ce sont les applaudissements. Ces applaudissements qui l'excluent, qui renforcent des privilèges qu'il a peine à voir. Il se demande s'il vit dans un monde qui se passe des hommes. Il se demande si c'est dans la guerre qu'ils retrouvent leur utilité. *Jamais eu plus de guerres*. Il y a peut-être un lien. Mais Bastien revient vers lui, le prend par les épaules et force le regard.

« Tu veux écrire, Quentin. Tu as vu l'écriture de l'art contemporain, elle est jetée là et nous éclabouise. L'écriture du nombrilisme et des autofictions. C'est l'art du rejet, l'art de la haine des précurseurs. Le reflet de la société. Alors, s'il te plaît, avant d'écrire, lis. Laisse-toi habiter. Sinon tu ne feras que réécrire ce qui a déjà été écrit tout en te lamentant de ne rien laisser derrière toi. »

Écrire, pas vraiment, il s'en fout d'écrire, ce qu'il veut c'est exister. Connaître dans les regards une once de bienveillance. Il veut être entendu. Bon, il lira.

Bastien maintient les mains sur les épaules, attend que Quentin opine, alors il opine.

« Je veux... Je voudrais devenir... ça. Me mêler de tout, comme un appel.

— Écrivain ?

— Je sais pas. Faire comme tu dis, les questions et les réponses. Trouver mes réponses.

— Écrivain.

— Écrivain, alors, si c'est ça. Comprendre cette souris, le monde et la haine.

— Jusqu'au bout de l'âme ?

— Jusqu'au bout de l'âme, Bastien. Sans ça... sans ça, j'ai rien. »

Il lui passe un bras autour du cou, et l'emmène ailleurs, sur un ton de confiance.

« Appelle-moi Bastille, dans ce cas. C'est bien. Tu ne le deviendras pas, écrivain, c'est là ton malheur. Ou tu le deviendras, mais maudit. Ostracisé en ermite. Inconscient de ton succès. Nul n'est prophète en son pays, et du temps de l'internet, le pays est partout. Cassandre, tu connais ? Ce pourrait être toi, Cassandre, ton code, ta fatalité. Ou peut-être... Tacite ? Ça t'ira bien, Tacite. Tacite l'écrivain muet. Enfin c'était un historien, je crois, mais ce n'est pas comme si on écrivait des histoires de ce temps-là. L'Histoire était faite d'histoires, du rafistolage et des comptes rendus, des personnes lissées ou enlaidies, à la mode et dépendamment des intérêts de l'auteur. On parle de conquêtes, mais ce sont les scribes qui ont gravé la gloire de Rome. Qui se souvient encore d'Ozymandias ? L'histoire est écrite par les vainqueurs, mais au bout du compte, elle est écrite. Le sang s'effrite, l'encre sèche. Va, je ferai de toi un Cassandre, un Tacite. Homme malheureux ! Tu es né blanc, homme, *cis* comme ils disent parce que ça leur fait du mal de dire normal, et dans le mauvais siècle. Tu n'intéresses personne. Si au moins tu avais pu être gay... Ou souhaites-tu peut-être parfois porter la robe ? Je plaisante bien sûr... mais je pense qu'il est temps, mon vieux, que je te parle de la culpabilité blanche, et du déclin du mâle. »

La route entre les sentiers

La diritta via era smarrita

Il s'est pendant trop longtemps dit que, d'une façon ou d'une autre, ce qu'il ressentait pouvait être ignoré. N'était-il pas après tout homme ? En voie de l'être ? Un homme ça encaisse, ça doit, comme son père encaissait jusqu'à ne jamais s'ouvrir, jamais parler de lui-même, jusqu'à être peu de choses plus qu'un étranger pourvoyeur. Il aura fallu à Quentin qu'en classe deux imbéciles se mettent à lui couper les cheveux de leurs ciseaux à l'intercours pour qu'il prenne conscience de son droit à ressentir. Ça n'étaient pas les mèches, cependant, qui trouvaient leur route vers le sol, c'était la réaction d'une fille, qui a engueulé les crétins. Les cheveux c'est sacré à ce qu'il paraît, même pour un homme, ça devrait l'être en tout cas, elle a dû se dire, et ça l'a sonné à l'intérieur, de se faire défendre par cette fille qu'il connaissait à peine, il a voulu pleurer. Pleurer parce qu'il ne comprenait pas, pourquoi cela aurait de l'importance, pourquoi on prendrait de nulle part sa défense, et enfin ce qu'il était supposé être, un homme, une femme par substitution capillaire, quelque chose qui méritait que l'on protège, et donc incapable de se défendre, et ça aussi c'était un mur qui s'effondre, le jusqu'alors amalgame entre encaisser et être viril. Il avait dix-sept ans et ne savait plus quelle maturité feindre. Encore moins connaissait-il le chemin à suivre, d'un apprivoisement maladroit de ses émotions ou de leur euthanasie irrémédiable.

Il s'est détesté pour ses larmes péniblement retenues, à voir son *punching bag* interne rendre les coups. Il a haï l'attention qu'il devinait de ses congénères, et aurait voulu que ce jour-là plus que tout autre, on ait la décence de l'ignorer. Comme on ignore un homme à terre qui agonise.

Il a reçu un message la veille, son chèque l'attend. Il met les pieds pour ce qu'il sait être sa dernière fois aux *Enragés du grand potage*, avant les premiers coups de midi. Les lieux sont encore calmes, le serveur du matin lui fait un signe de tête, il a un air gêné. Ils ne se sont jamais tellement parlé, on s'éternise rarement après avoir dépointé. C'est un de ces coups où on sait qu'on s'entendrait bien avec quelqu'un et on n'a jamais pris le temps de creuser. Il foule le sol inégal qu'il a appris à connaître par cœur. Gaspard lui tend l'enveloppe mise de côté. Quentin y jette un coup d'œil, il y a plus qu'il ne pensait.

« Mon quatre pourcent », il se dit comme à lui-même. C'est tant mieux, mais c'est aussi un coup dur, le divorce est consommé. C'est pour limiter le grabuge qu'il prend la parole.

« On... on se sera pas pris de pot, au final. »

Il s'arrête là, comme s'il attendait que Gaspard poursuive pour lui. Deux clients viennent d'entrer, Gaspard leur fait signe de s'installer, il glisse les menus sous son bras, se tourne vers Quentin.

« Demain, ça te dirait ? »

Il a comme un pincement de soulagement.

« Demain, c'est super. On fête mon départ ? Tu me diras qui ils ont engagé à ma place. »

Gaspard éclate de rire.

« Je vais à une manif au matin, on se retrouve après ? Ou tu veux venir ? »

— Une manif ? Quel genre ? » Ce n'est pas son truc, protester, mais s'il doit se mêler de tout...

« Les droits des... C'est pas vraiment... C'est une contre-manif en fait. On peut pas laisser faire... »

Gaspard est pressé par ses obligations, ils se donnent rendez-vous, c'est bon il sera là, ils prendront un verre après, Quentin payera la première tournée, rien du tout mon vieux, ce sera moi. Il sort un peu groggy, voit son ex-collègue faire un sourire ravageur au couple par la vitrine, leur proposer un velouté de derrière les fagots, avant d'agiter la main dans sa direction. Quentin s'éloigne. C'est lui, trois ans plus tôt, qui l'a formé, Gaspard, il se dit que quelque part son succès est le sien, ce sourire ravageur, c'est un peu lui. Trois années passées trop vite, et il ne sait pas quels en sont les vestiges, ou pourquoi c'est si important, de se convaincre qu'il restera un peu de sa personne. Quelque chose à voir avec l'idée de n'avoir pas été en vain, plus qu'un courant d'air. Quelque chose d'une dépendance, un microcosme reflet de sa vie.

Il s'est mis à lire, grignoter les pages, c'est un truc qu'il a compris de lui-même en voyant la performance, ces gosses n'imitaient personne, c'est comme parler son propre langage, parler sans entendre, c'était le langage maladroit de leurs hésitations. Des bouquins jaunis vendus par lot dans un coin de brocante, il en a tiré deux caisses, on les lui a presque offertes, ça débarrassait. Bon... Entre *Le club des cinq*, *Fantômette* et autres aventures qui se délitent, il trouve un exemplaire de *La Peste*. Il se met à lire Camus, quand ça l'emmerde, il feuillette *Fantômette contre le Hibou*, et s'arrête quand il manque des pages, revient vers Camus, soupire et rit des parallèles avec la Covid. S'éprend bientôt du personnage de Grand, incompris, et à travers lui de son Amazone. Il se l'imagine, une femme guerrière splendide et fière, ça décoiffe. Elle prend les traits de Fantômette, lui

remplit les trous scénaristiques. Il improvise et jubile quand il voit juste, s'emporte quand l'histoire le mène ailleurs, comme si c'était là une injure personnelle à sa faculté naissante de conter. Bientôt le soir, son ventre le rappelle à l'ordre, il se rend compte qu'il n'a rien mangé de la journée, une pizza surgelée à la supérette pile avant la fermeture, la caissière le juge, il s'en doute. Il se sent hypoglycémique, les mains tremblantes à glisser la galette dans le four. Il est à la fois minable et vivant. Il lit pour parler, et ponctue le silence de la lecture de tics de frustrations. Une odeur le rappelle à lui, il peste contre les minuteriers foireuses du monde, contre l'autonomie des piles de détecteurs de fumée, et avant toute chose contre la lecture. Il gratte une croûte noirâtre, ferme les yeux sur la moitié du fromage et se brûle le palais dans sa première bouchée.

Ce que Quentin se dit, sans vraiment avoir les mots pour et en allant se coucher, c'est qu'il n'a pas vu sa soirée filer, et qu'il a trouvé dans la lecture, comme il trouverait dans l'écriture peut-être aussi, sans doute même, l'art de laisser au temps la saveur de son cours, quelque chose qu'il avait oublié, à se laisser déborder par le besoin d'occuper chaque instant par plus et encore de contenu vomi par l'écran de son téléphone. Il s'est dit qu'il avait peur de se donner ce plaisir, sans savoir à vrai dire pourquoi, et il est resté les yeux rivés contre le plafond, un vinyle de classiques de la chanson française crapotant ses titres en arrière-plan, à ne pas comprendre pourquoi ce sentiment d'avoir bien rempli sa journée. Il sombre enfin sur un gorille qui n'a jamais connu de guenon.

Cette nuit, il rêve d'une brave Amazone nommée Margot qui descend de sa monture devant lui. Elle l'assoit sur ses genoux et dégrafe son corsage. Il ouvre grand la bouche pour accueillir le lait, mais au lieu d'un ample mamelon, il fait face à une cicatrice béante

qui a ravagé la totalité du sein. *Lèche*, elle dit. *Lèche, petit chaton*. Il se redresse, elle le plaque sur ses genoux. *Lèche, j'ai dit*. Il se débat, crie maman et pleure beaucoup, se réveille en sueur avec une pensée sombre pour Brassens. Sur le parquet gît un corps, la mâchoire déformée par le pavement, il est au milieu de la rue et le jeune homme devant Quentin s'étouffe sur son sang. Il crie à l'aide, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il se rend bientôt compte qu'il a lui-même cette mâchoire brisée, et voit des gerbes cramoisies éclater de bulles sur le pourtour de ses lèvres. Sur un toit, Fantômette prend des photos de la scène et crie au meurtre. Il veut s'enfuir mais ses chaussures collent au sol du sang de cette souris morte d'une fin plus digne. Il les abandonne derrière lui, puis ses chaussettes, son pantalon, sa chemise de corps. Il finit nu à se débattre contre le goudron chaud de l'été, sous les crépitements spectraux de la justicière masquée. La police arrive, jette sur lui une couverture-camisole. La couverture placée sur les morts, il est cet homme assassiné, à quelques mètres, cet homme c'est lui, englouti dans une existence de cauchemar, il se réveille enfin en arrachant son linceul. Neuf heures trente. En retard pour la manif.

Il arrive après une douche rapide, déboule sur la place d'Armes. Ils sont encore là, à se barioler la face, une masse chaotique disséminée en petits groupes en l'attente d'instructions, leurs pancartes expriment une pluralité de sentiments, comme un patchwork hétéroclite. Un *Gouverne-ment* (le *ment* est écrit en rouge pour souligner son importance), d'une irrévérence rare et d'une originalité indéniable, est agité avec violence à côté d'un symbole de paix. Enfin Quentin repère Gaspard, un mégaphone à la main, il s'informe sur les mouvements de l'autre groupe. Ils se saluent, il a la mine grave, opine plutôt que sourit.

« C'est bien que tu sois là. »

Et il retourne à ses affaires.

Quentin reste près de lui, zieute les manifestants, les slogans qu'il ne partage pas. Un stand de maquillage s'est formé, étire ses tentacules de volontaires dans la foule, jusqu'à lui. Une minette propose de le grimer, il accepte sans savoir ce qu'on va peindre. Il s'en moque, la fille est jolie, a son visage aux couleurs d'un drapeau qu'il ne reconnaît pas. Ce qui compte pour lui, c'est une bulle de silence au milieu du vacarme, les coups de pastel gras humide contre sa peau qui tire et les traits qu'on devine, le regard de la fille qui le scrute comme jamais, et taille à la serpe des revendications bariolées. Ce qui compte, c'est sa respiration réduite à un souffle pour ne rien perdre de l'expérience et son cœur qu'il sent battre dans sa poitrine. Il se prend à partager leurs convictions, il en tomberait à genoux. Quand elle recule et sourit avec un « c'est bon », il chancelle. Quand, enfin, elle se tourne pour proposer ses services à un autre, il croit bien y laisser un morceau de son âme, et aurait bien voulu porter lui aussi une bannière contre un peu plus de temps à gouger son masque. Il estime là le summum de sa journée, de sa semaine, quand il surprend une ombre fugace se glissant entre les manifestants, comme du tourisme culturel. Ils croisent un regard qu'il a cherché avec la maquilleuse sans jamais le trouver. Un instant plus tard, elle s'est fondue dans la foule. Il veut s'avancer. Une main sur son épaule le retient. Gaspard.

« On se met en route. »

Ça le surprend de découvrir son ami en meneur, ça l'intimide comme ça le flatte. Il s'imagine son second, croit deviner des coups d'œil dans sa direction, des « qui est-il, lui ? », il se tient un peu plus droit, feint le détachement, s'invente une vie. Bien vite cependant son attention est portée ailleurs, sur cette ombre croisée. Il la cherche à tâtons

dans l'enfilade aux airs de procession, se laisse entraîner par le cortège des infuriés. Il croit de-ci de-là la reconnaître, confondue dans l'amas des visages, des cheveux qui volent. Il veut la voir sans la voir, c'est un peu d'une obsession, peut-être celle pour laquelle on écrit, il ne se sent pas prêt pour les belles lettres, il s'en défend. Non, c'est juste que parfois il y a ces regards, comme une étincelle, elle a lu en lui, il a lu en elle, ça effraie et excite, et il en veut davantage tout en se protégeant. Soudain, il a peur des traits qui disent sur sa face une histoire qui n'est pas la sienne, qui font les présentations à sa place et vit le ridicule de la synthèse qu'ils proposent. Soudain, lui qui n'avait rien à offrir au monde se voit condensé dans les pastels et les symboles. Les scénarii explosent dans sa tête en feux d'artifice colorés. Il s'imagine prendre un selfie, son visage n'en est plus un. On se moque ouvertement, on oublie la manif pour se rire de lui. Manifestants et contre-manifestants se rejoignent pour le lyncher sur la place publique. Autre plan, il court vers les toilettes, s'asperge le visage, les traits restent à jamais dans un indélébile débilisant, non, ils partent, mais son visage avec, il est lisse, odieusement lisse, à peine s'il reste des yeux sans paupières pour le spectacle dans la vanité en orange mécanique, dépourvu de lèvres, il se décroche la mâchoire, ses mains tirent et tirent encore, il s'ouvre en deux de haut en bas en un gargouillement du fond des âges.

Il plonge le regard vers le sol, a chaud a froid, il transpire et ne veut plus être là au milieu de tous ces gens, à marcher pour une cause qu'il ne partage pas.

Et puis soudain, un déclic : il n'est pas lui. Il n'a pas à répondre à quoi que ce soit. Il est une extension volontaire des traits posés sur lui : le masque de pastels lui offre l'anonymat, et par là même une nouvelle identité. Le temps de la marche, il connaîtra la

liberté absolue, les causes sans conséquence. Il accélère le pas et regagne le côté de Gaspard, le torse bombé d'un air pur.

Ils progressent dans les rues, des tambours, des cris, la colère a des accents de délire. L'indignation a cédé à la bonne humeur. Les fumigènes sifflent comme des encensoirs. Des haut-parleurs scandent, les bouches suivent d'un même cri. Il essaye de s'y mêler, sa voix disparaît au milieu des autres, une expérience singulière de communion, il se revoit enfant avec les chants de messe, la chorale, du temps où il voulait bien croire en un dieu, parce qu'on lui avait dit qu'il y en avait un. Il se devine agneau mystique au milieu de brebis égarées.

Au coin du boulevard, leurs opposants apparaissent, les flics sont déjà en place. Des *Cochon sale* fusent parmi les manifestants, on se jauge, on tente de bloquer les voies. La police est inflexible, se borne à dévier les voitures. Ça énerve les plus téméraires des pacifistes qui redoublent d'invectives. Le pas accélère, on lève haut les bannières, on secoue les pancartes, on... Mais Quentin dérive. Un flou s'installe. Il a un regard pour Gaspard. Gaspard ne crie pas. Quentin pense bien ne pas l'avoir vu crier du tout. Il est impassible, marche calmement. Rien n'est peint sur son visage. « Tu n'oublies pas notre pot, dis ? » Il n'oublie pas. Ils vont boire un coup, parler de sa remplaçante, si elle est bien faite de sa personne, Gaspard répondra qu'il ne regarde pas vraiment ce genre de choses, tu sais. Après un autre verre, il dira peut-être que oui, elle est bien roulée, comme si cela ouvrait des opportunités. Alors Quentin aura un sourire en coin, dira que peut-être qu'il remettra quand même les pieds sur les lieux, après tout, et Gaspard lui répondra qu'il maintiendra le rabais-employé, et que certaines choses ne changent pas. Ils feront la

causette, Quentin parlera de ses ressources financières en chute libre, de son anxiété débiliteuse, de la chlorpromazine qu'il garde dans le fond du tiroir de sa table de chevet, des doses qu'il a accumulées pour tenter le diable. Mais non, il n'en parlera pas, et d'ailleurs ils sont arrivés, les deux camps se font face comme dans les *westerns*, à qui la première dégaîne. Le soleil les suffoque, travaille les esprits. Il sent son front qui perle, déchiffre les bannières de l'ennemi entre les mirages — un autre *Gouvernement* lui fait face, comme si ces extrêmes se rejoignaient —, revient à ses songes éveillés.

Sans s'en rendre compte, il a fait un pas de trop. Un second et un troisième. Il se tient dans l'entre-deux, dans le vide idéologique, le no man's land de l'impossible compromis. Le silence se fait, on attend la prise de parole de notre héraut. Mais il se contente de regarder autour de lui en mime étonné, sourcils hauts et perplexes qu'on l'ait jeté aux lions. Lorsqu'il ouvre enfin la bouche, les deux murs se referment sur lui et il est noyé sous les autres. Il lui semble ouïr des paroles dans son chant du cygne tandis que les forces de l'ordre s'invitent dans la mêlée à bâtons rompus.

*Il revoit la ville en délire
Suffoquant sous le soleil
Et il entend les cris
Qui éclatent et rebondissent autour de lui
Perdu parmi ces gens qui le bousculent
Étourdi, désemparé, il reste là
Quand soudain, il se retourne, il se recule
Et la foule vient la jeter entre ses bras*

Elle est là, pressée contre lui. La fille du regard. Son visage non plus n'est peint. Il a pris un coup à la joue, balbutie sonné. Les matraques pleuvent. La foule la tire au loin. Une main sur son épaule. Une autre main. Une poigne sévère.

« Quentin !? Comment tu peux nous faire ça ! »

Bastien. Bastille. Un monde qui s'effondre et une identité qui revient. La fin de l'anonymat et de la liberté, le retour des causes à conséquences. Bastien aux couleurs de l'ennemi, Ennemi de quoi ? Ennemi de qui ? Bastille suffoqué, aux joues rouges de fureur. Et puis Gaspard qui s'interpose, à sa rescousse, sa rescousse de quoi ? Et lui au milieu, bientôt tiré d'une part comme de l'autre, chancelant, secoué, les bras écartelés pour les péchés du monde, efflanqué de ses deux larrons.

Lucine

E quindi uscimmo a riveder le stelle

« Te voilà tombé du ciel, Astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, Toi, le vainqueur des nations ! »
Esaïe 14 : 12

Regarde la nature, Quentin. Regarde-la bien. Où sont les lynx, lions, ours et loups ? Les prédateurs ? Éradiqués par les êtres humains. Et maintenant on se retrouve avec des forêts saccagées par les cervidés, des champs défoncés par les sangliers en surpopulation. Va te promener dans une forêt d'Europe. Tu n'y courras aucun danger. On a ôté la peur de l'Inconnu. Bientôt on ne saura plus ce que c'est un loup, ce que c'est un homme. Déjà on met les deux ensemble. Non, Quentin, ce n'est pas ta faute, tu es né comme ça, à te battre et te débattre contre tes instincts, et les moralisateurs de l'inclusion vont tout faire pour t'exclure et te donner la honte de tes sens. Malgré toi tu fais peur. Les chats abandonnent les chatons malades, les oiseaux leurs oisillons chétifs. Les chiffres et les lettres, les inclusifs, veulent édulcorer leur univers. Ils sont idéaux sans sagesse et n'aiment les tigres qu'avec les griffes émoussées et les dents sciées. Ils ne tolèrent que l'insipide, le dénué de son essence, et se targuent bien souvent d'écologie. Ça s'appelle les théories de la dégénérescence et de l'autodomestication, tu iras voir... Alors, n'oublie jamais qui tu es, Quentin, ni d'où tu viens. Ces gens ne sont pas tes amis. On ne nous pardonnera jamais le patriarcat, il leur faut qu'on disparaisse avec. Un autre prédateur à éradiquer. On ne nous pardonnera jamais, non plus, de nous être désarmés pour élever les faibles. Jamais ils n'oublieront que leur pouvoir leur a été accordé de bonne grâce pour mieux nous poignarder dans le dos.

La vérité est que Quentin ne sait que répondre à ces propos. Bastien le regarde avec l'air de celui qui sait. Et chacune de ses fibres hurle à Quentin de partir, de fuir les joutes perdues, les combats ingagnables. Fuir, peut-être, la raison même.

Il se tient la joue avec de la glace, Gaspard l'examine avec inquiétude. Mais non, pas de détérioration. Il a préféré maintenir le pot, pour s'assurer de l'état de Quentin. Ils sont à l'ombre, à partager des choppes ambrées, à tamiser les bulles de contractions du pharynx et à trouver repos dans leur fraîcheur. Alors Gaspard se recule dans son fauteuil.

« Ils t'ont pas loupé, dis... » Et il part d'un éclat de rire. « Un badge d'honneur, c'est comme ça que certains le verraient. » Quentin rit aussi, même si sa joue lui fait mal.

Ils sont deux hommes, à rire dans le coin d'un bar. *Le dernier refuge*, qu'il s'appelle. Il doit y avoir du vrai là-dedans. Quentin le mentionne, Gaspard opine en fronçant les sourcils, plongé dans son verre. Il s'arrête, perdu dans sa contemplation. Il ramène son regard sur Quentin, les yeux dans les yeux. Direct.

« Et toi, Quentin, tu te réfugies de quoi ? »

Il joue et rejoue la scène dans sa tête, depuis le comptoir du magasin silencieux. Ce qu'il a dit, ce qu'il aurait dû dire. Ce qu'il aurait pu dire. Ce qu'il aurait voulu entendre et ce qu'il en retiendra. Il y a quelque chose de cocasse à se dire qu'il a joué la scène à l'avance, dans le pendant et dans l'après, sans jamais en être satisfait. Tout ça pour une seconde chance. Ils se sont dit qu'ils referaient ça, ça a minimisé l'amertume laissée par leur breuvage. Ils se sont serré la main. Comme des égaux. Comme des égaux, putain ! *Prends soin de toi*, Gaspard lui a dit. Ça a ôté un peu du poids sur les épaules. De quoi il se réfugie, Quentin ? De lui-même, déjà, et de Gaspard, peut-être. De cette manif, de ne pas savoir qui lui veut du bien, qui lui veut du mal, qui fera la chasse à son intégrité et le sacrifice exigé pour son acceptation. Alors il se réfugie, oui, il s'isole en ermite. Mais ça il

ne peut pas le dire à Gaspard. Il ne peut le dire à personne. Il est pris entre les camps et sent la perche d'un micro qui vient lui demander de décider de l'avenir.

Bastien — *Bastille ?* — ne l'a pas recontacté. Quentin quitte le refuge du comptoir, balade ses mains le long des habits rangés sur cintres. *Le Tiercé gagnant*. Il a fallu que la propriétaire lui explique. Ils écument les magasins de seconde main, font leur sélection, raccommodent au besoin et revendent au prix cher. De la troisième main de luxe, en somme. Elle lui a fait un clin d'œil, et lui a confié en lui agrippant le bras que la raison officieuse c'était feu son mari, invétéré des courses équestres. C'est bien, ta gueule mamie, me touche pas. Il a eu un petit rire poli, c'était cocasse, Quentin l'admettra volontiers, tout est drôle quand on doit payer son loyer. Il reste qu'il est bien seul dans ce magasin de gagnants, payé au lance-pierre. Il s'attarde devant un miroir, son bleu s'est fait coquard, et tire sur le jaune. Toujours dans le miroir, en face, un café lui fait de l'œil. Il n'a rien mangé ce matin, trop nerveux, ventre brouillé par les événements récents qui maintenant gargouille. Il est encore à chercher le lien entre son estomac et les cathédrales quand la clochette retentit.

Quentin se tourne vers la porte, prépare un sourire. Personne. Évidemment personne. Il n'est pas en mesure de bien penser dans ces circonstances.

Il jure et se rend en face. Juste un espresso et un croissant, merci bien. Bon, un latte. Avec trois sucres. Son regard nerveux revient constamment vers le *Tiercé*. À chaque badaud qui passe, il peste. Mais personne ne s'arrête. À peine parfois un regard sur la vitrine mal éclairée. Il n'empêche, il presse la barista et file rejoindre son poste. Ce n'est que derrière la porte que Quentin s'étouffe sur sa viennoiserie. Un rapide calcul, cet en-cas

lui a coûté une demi-heure de salaire, une demi-heure de tournage de pouces qu'il aurait pu passer à lire. Il aura encore le repas de midi pour faire des trous dans ses poches, et comprend qu'il va devoir se faire des casse-croûtes à emporter. Et une pile de livres.

« Les cabines d'essayage, c'est... »

Il manque de s'éclabousser.

« Vous ne m'aviez pas vue ? »

C'est la fille, la fille de la manifestation. Elle lui fait un sourire. Pas la maquilleuse, beauté oubliable. La fille qu'il cherchait, qu'il a croisée. La chevelure sauvage, qui a un visage, un corps, une voix. Un nom peut-être. Et un sourire en coin, de sa gêne à lui, qui danse sur un pied. Du type minette, dans la vingtaine entamée, les joues encore pleines, vestige de l'enfance peut-être, visage en cœur, il lui semble qu'on dit. Il se reprend, se dirige vers la caisse pour y déposer sa boisson, lui indique un rideau dans un coin. Elle s'y rend avec les bras pleins. Elle a pris le temps de faire ses emplettes, visiblement. La sonnette, ça devait être elle, il ne l'a pas vue, non, mais qu'importe, elle est là, à enjamber une pile d'habits qui traînent pour gagner la cabine, et y disparaître. Un temps de silence, il se recule contre le comptoir, s'apprête à porter le café à ses lèvres.

« Pas de lumière ? »

Pas de lumière ? Il n'en sait rien, il vient de commencer ici, il repose le café, la rejoint. Il y a bien une ampoule au plafond, qui traîne au bout de fils mis à nu, mais aucun interrupteur en vue. Elle hausse les épaules.

« Bon, ça n'est pas grave... Vous allez devoir tenir votre téléphone en mode *lampe de poche* au-dessus du rideau, voilà tout. Pas de photo, hein ? » Elle rit d'un air taquin qui

le violente à l'intérieur. Il veut balbutier que non, bien sûr, voyons, elle a déjà rabattu le rideau. Alors il tient son téléphone à bout de bras, sent le sang quitter son membre, se réfugier confusément dans un autre. Le poids sans cesse grandissant, les tremblements qui le gagnent. Il se rapproche du drap, s'y colle presque. Ils sont seuls. Il n'arrête pas de se le répéter qu'ils sont seuls. Personne n'entrera, personne en a rien à foutre de ce magasin moisi. Il ne comprend même pas pourquoi *elle* est entrée. Le rideau épais. Derrière, la scène. Les froissements de l'étoffe. Son souffle erratique contre le vieux velours. Il manque des anneaux, le tissu pend un peu autour de son poignet qui dépasse dans la cabine de fortune. Elle pourrait lui saisir la main, si elle le voulait. Il imagine un doigt glisser contre les siens, gagner sa peau, le téléphone qui chute dans un bruit sourd, la pénombre qui les gagne. Elle doit être inconsciente, c'est normal de demander ça à un homme ? Un homme avec des désirs ? L'innocence, Bon Dieu, l'innocence qu'il rappelle à lui, de faire les choses bien, de rester professionnel, mademoiselle, oui, parfaitement, il en a besoin de ce boulot, c'est juste une coïncidence, une série de malentendus, ce rideau c'est un mur, un mur oui et c'est bien ainsi, mais pourquoi tenter de la sorte le diable par la queue.

« Bientôt fini ! » Elle rit encore. Non, dure ! Persiste ! il veut que se prolonge ce supplice. Elle a ri, elle se moque ? Elle ne le prend pas au sérieux ? Une part de lui se dit que s'il ne tire pas ce rideau, il sera amoindri. Moins qu'un homme. Tirer le rideau, c'est ce qui est attendu de lui, le réflexe naturel d'un mâle qui prend, qui saisit. Conquérant. Il reste là, de marbre. Un marbre de chair, tremblant. Un mur, oui un mur. Lâche qu'il est.

J'aime les vieux habits, elle dit, comme pour justifier sa présence. Ah, il répond. Oui, j'aime le Vieux, je pense de manière générale, on peut dire. Le vieux, oui. Il se dit que lui-même est vieux, mais se garde bien de partager sa remarque. C'est comme explorer le

monde, un autre soi, elle continue. C'est... *vintage*. Sans doute, il opine. Elle a parlé du Vieux comme d'un monde autre, une entité définie, un objet de curiosité qu'on ne saurait prendre au sérieux, dessinant un rift entre eux, mais l'agrémentant d'une jolie passerelle que Quentin emprunterait volontiers. Un silence s'installe, il comprend bien que c'est à lui d'y mettre fin, mais les pensées se bousculent. Alors le silence se prolonge, et c'est trop tard pour reprendre la conversation. D'autres bruits d'habits qu'on met et enlève. Un peu plus haut, s'il vous plaît. Il soutient son bras de son autre bras, combat les fourmillements de protestation. Beaucoup mieux, merci ! Un autre silence. Vous n'êtes pas du style causeur, hein ? C'est mieux, je préfère ça. Les pensées s'entre-piétinent dans une cohue dantesque. *C'est mieux ? Préfère ?!* à quoi ? Elle ne peut pas être là par hasard, elle l'a cherché, comme lui la cherchait, ils sont liés, ils doivent l'être. C'était écrit. En voie de l'être. Ce mur, pourquoi ce mur ?

Enfin, le rideau s'ouvre, son bras s'abaisse, pend, accueille le sang. Elle est là, devant lui, un habit pressé contre la poitrine. Elle a ôté son haut.

« Je voulais votre avis... »

Elle voulait son avis, bon. Ça a l'air très bien. Pas trop moulant ? Il ne sait pas si elle joue, elle joue mais a l'air sérieuse. Aguicheuse à demi, peut-être. Ça lui paraît étrange, la demi-mesure et l'espace où c'est à lui, Quentin, de comprendre ce qui se passe. On devine mes tétons... Elle dit ça avec le ton de quelqu'un qui s'en désole, avec une moue chagrine. Ou... oui, peut-être, mademoiselle. Il veut regarder ailleurs, une rémanence des courbes s'installe, c'est le retour de la souris, mais la souris c'est lui, empêtré dans une drôle de situation.

« Vous savez pourquoi on dit tétons ? C'est parce qu'il y a têter dedans. »

Non, là c'est juste pas possible. L'inconfort le regagne.

« Vous ne voulez pas venir dans la cabine avec moi ? Il y a de la place. »

Ça n'est pas qu'il ne veut pas, mademoiselle. C'est ce que la décence veut, et puis le professionnalisme, ce genre d'excuses convenantes.

Nous sommes seuls, vous savez. Ah ? ah oui, tiens.

« C'est que vous avez été gentil, je dois vous remercier ! »

C'est la moindre des choses, elle dit ça sur un ton si convainquant qu'il se retrouve avec un pas, un autre, le bras mou, la lumière au bout, tremblant comme un petit chose, la tête éclatée. Finalement j'avais tort, il n'y a pas beaucoup de place. Ça ne vous dérange pas, dites, moi, si proche. Contre vous. Ça ne le dérange pas, pas vraiment, c'est juste que... Il ne sait pas où on se dirige, soudain, il a peur de faire un geste de travers, alors il ne fait rien. Et là, vous me voyez ? Il la voit, oui. Elle se colle à lui, l'habit tombe. Il sent sa poitrine contre son torse, il en devine la silhouette, de la courbe générale au détail des mamelons, des *tétos*. Votre cœur bat si fort ! il bat, oui, elle a posé l'oreille.

Il se dit qu'un des avantages du changement d'emploi, c'est la dissipation d'une jusqu'alors persistante odeur de soupe à l'oignon, qui l'aurait quelque peu embarrassé dans les présentes circonstances. Puis il se demande ce qui lui prend de penser à ça là.

« C'est drôle, vous me rappelez un homme, si mystérieux. Il avait le visage peint, ça criait de partout et la foule m'a jetée dans ses bras. J'étais bien. Il y avait un silence, une bulle autour de lui. Il a pris un coup à la joue, j'ai été entraînée ailleurs. »

Elle porte la main à sa joue, contre le bleu jaune, du bout des doigts. Redescend. Ses bras s'arrêtent au niveau des hanches, elle entame une étreinte. Je ne vous dérange pas, dites ? Il reste coi. C'est vrai, vous ne parlez pas vraiment. Vous me le direz, hein, si je

vous embête. Je vais rester là un peu, blottie. Elle se rapproche encore, épouse la forme de son corps, soupire. Lentement, très lentement, elle se met à genoux pour mettre fin à sa gêne.

Elle commence par enlever la ceinture, défait les boutons, l'un après s'autre, pose un baiser sur son caleçon, l'abaisse.

La lumière du téléphone l'éclaire de côté, l'aveugle peut-être, il n'en sait rien, ne pense pas à elle, pas vraiment, ne pense à rien, ça doit être un fantôme courant, se faire sucer dans une cabine d'essayage, mais il est là, déboussolé, le sexe qui parle à sa place.

« Tu peux m'appeler Lucine, si le goût te vient de souffler mon nom. »

Là-dessus, elle se tait, trop occupée pour piper mot, et lui-même s'invente un lexique de grognements polis. Lucine, elle a dit, il cherche un moment pour lâcher le nom, Lucine, Lucine oui c'est moi elle répondrait, mais ça il ne veut pas, il ne veut pas qu'elle s'arrête, elle efface tout du bout de sa langue, il ne sait que penser, où s'isoler, arrêter et vivre l'instant plutôt, être payé des cacahuètes pour se faire tirer dans le vestiaire, le gagnant ce doit être lui après tout, il y a le miroir en face, il se voit, la voit, son dos à elle, un beau dos, un dos avec de la chair et des poignées d'amour délicates, ses va-et-vient ponctuées de bruits de gorge, tout ça lui est à la fois très étranger et très présent. Il veut rapprocher ses mains, guider peut-être, mais pas besoin, elle lit ses pensées, il ne lui reste plus qu'à s'agiter en commune mesure sous le stroboscopique du cellulaire. Lucine, enfin, il dit. Elle accélère, sa façon de dire oui quand on a la bouche pleine. Lucine, il répète, plus bas. Elle ralentit, pose ses ongles contre ses côtes, sous son habit. Lucine, il dit encore, hoqueté. Elle le griffe tout du long, sans vraiment faire mal, comme pour drainer ses nerfs jusqu'à son sexe, comme pour convier son corps entier dans l'effort. Ah ! il conclut. Une

secousse, des jambes arquées, et c'est fini. Elle laisse glisser le sexe ramolli le long de ses lèvres, elle a un éclat qui brille, un peu de sève coule sur les habits à terre, les habits du Tiercé. Un filet s'échappe, elle regarde Quentin avec dans les yeux quelque chose qui ressemble à de l'adoration.

Elle se redresse. Je vais prendre ces habits, elle dit. Ils sont à moi. Et toi, tu vas poser ta démission. Tu vau mieux que ça. Si tu reviens ici, je porte plainte pour viol. J'ai assez de semence, ne t'en fais pas, éparpillée un peu partout, ça vaut toutes les preuves du monde. Et on croira toujours une femme avant un homme. Je vais partager ton quotidien, tu vas voir, je vais prendre soin de toi, t'inspirer, on va s'aimer et se haïr. On se comprend tous les deux. On est le pile et la face d'une même pièce.

Elle ramasse ses possessions et pose un baiser mouillé sur ses lèvres, un baiser salé avec le bout de la langue. Enfin, elle s'éclipse, il n'entend même pas le carillon. Il reste là, seul contre le mur de la cabine, un peu d'un humide sur le sexe éteint, à ne pas se reconnaître dans le miroir, hagard et les couilles vides ; ce goût salé en bouche et la lumière, toujours, du téléphone à bout de bras. Enfin, après une éternité, il remonte ses braies, attache sa ceinture, et se dirige vers la caisse.

Le café est froid.

La vocalisation du griffon et le trou·badour

si ch'a bene sperar m'era cagione di quella fera a la gaetta pelle l'ora del tempo, e la dolce stagione

Il n'est pas retourné au *Tiercé*, et ils n'ont pas cherché à l'appeler, habitués sans doute à voir leurs employés disparaître, le lot du salaire minimum. Il n'attend pas de chèque, au vu des articles manquants. Donnant-donnant, ils ont dû pester dans son dos. C'est une mauvaise page qui se tourne et puis voilà. Il en lit en ce moment une, de mauvaise page, grimace, jette au loin le livre et en pioche un autre dans la caisse. Il dit qu'ils n'ont pas cherché à l'appeler, mais la vérité est qu'il n'en sait rien, son téléphone est quelque part dans un coin de la pièce, à court de batterie sans doute, cela fait bien trois jours qu'il n'est pas sorti. Il est courbé sur son matelas, adossé contre le mur, conscient de puer, une pile effondrée sur elle-même à ses côtés. Ses yeux injectés de sang sont soutenus à grand peine par des cernes kilométriques. Après être rentré ce jour-là, jour de pipe, il a ôté, comme à l'accoutumée, ses habits, gardant le seyant de son caleçon, et le confort d'un sweat à capuche. Il s'est ensuite dirigé vers son sommier, s'est écroulé dessus, retourné avec peine pour fixer le plafond. Il est resté comme ça, peut-être deux heures, bousculé. Enfin, il a eu faim, et plutôt que de nourrir le corps il a cherché à combler l'âme. Il s'est penché au sol, toujours sans quitter son lit, un bras en soutien, l'autre à écoper les livres à proximité comme on vide une barrique qui prend l'eau. Tant pis pour Fantômette, tant pis pour Camus, tous deux hors de portée, abandonnés dans leur inachèvement. C'est mieux, s'est dit Quentin, il n'y a rien de pire que finir une histoire. Et là-dessus il s'est mis à en dévorer une dizaine au blafard de sa lampe de chevet.

Le second jour, au détour des latrines (il lit la *Chose publique* de Cicéron sans y comprendre grand-*re*), il a fait l'inventaire des provisions. Des conserves poussiéreuses du temps Covid ont calmé ses crampes. Fèves au lard tièdes (rappelé à ses besoins primaires

il a eu trop faim pour attendre) et macédoine de légumes lui ont accordé du répit. Il a regagné sa couche pour digérer repu au repos ses menus repas. De l'âme, comme l'on sait, du corps, comme on a observé. Ce que Quentin découvre est la communion étonnante de l'un et l'autre, esprit comme corps mis à mal dans une extase exquise ponctuée de haut-le-cœur. Et les mots. Les mots qui se détachent des pages, des livres, arrachés, flottant dans les airs, dansant autour de lui. Les mots qui s'assemblent, jonglent dans sa tête et veulent dire. Des mots singuliers, des significations plurielles, qui font rire, pleurer et grincer des dents. On est au second jour. Il y en aura un troisième. Et autant de nuits.

Il y avait eu ce cri unique, de son visage tuméfié et de ses dents sautées, comme un entonnoir de boyaux, un tuyau fou sur une face arrachée qui hurlait le sortir de son âme, à glacer le sang, et la bascule de la tête contre le pavé, pour ne plus se lever. Ce cri qui encore aujourd'hui le hantait.

Ce devaient être les fèves, la fièvre, le trop-plein des mots, ils le quittaient dénués de sens, à réveiller les morts. Quentin l'émacié, Quentin le matraqué. Quentin lecteur, le sans-emploi aux dés pipés. Il promène ses doigts dans les souvenirs, comme sur ces cintres, ces cintres des habits volés. Entre les pages. Il feuillette, cherche son passage.

Faut le laisser sortir, faut apprendre, comme un abcès qu'on purge. C'était une béance qui pouvait contenir le monde. Une nuit, il en avait vu s'échapper une marée noire, des bulles de poix à la commissure, la bave d'un enragé. Il s'était tenu au-dessus de lui, cette nuit-là, les doigts moulés en revolver, l'index et le majeur tremblants. Une balle était partie pour lui griller la cervelle, un autre éclat contre le pavé et un silence de cathédrale.

Une balle pour faire taire, cesser le cauchemar. Il s'était retrouvé avec du sang sur les mains. Cette nuit, la nuit donnant sur le troisième jour, il décide de s'affronter, sans savoir par où commencer. Par le début, peut-être. Un pas puis un autre dans un grand hall de gare aux allures de bibliothèque. Il se croit seul, dans le froid des courants d'air. Il sursaute ! Non, ce n'est rien, ce ne sont que des ombres que l'on promène derrière soi.

Une dent avait roulé jusqu'à ses pieds. Il s'était arrêté pour la fixer, éclat blanchâtre contre le bitume écaillé. C'était un être humain mis en pièces, comme un puzzle monté à l'envers. Un petit con, intello à lunettes qui l'avait bien cherché. Il avait dû se le répéter après la première nuit, qu'il l'avait bien cherché, et que rien n'était de sa faute. Un fanfaron qui les avait moqués, ou peut-être juste un mauvais jour, une parole de travers au mauvais moment. Il n'avait pas besoin de revoir son visage, son cri. Surtout son cri, c'est le cri qui le réveillait en sursaut, mêlé à ceux de la voisine du dessus. Parfois après s'être ressaisi, il sortait sa verge molle pour lui donner un peu d'exercice. Pas cette nuit.

Pas cette nuit, non. Un mal de tête lui fend le crâne. Il va se chercher un verre d'eau, et se pose à la fenêtre. Il n'avait pas à être inquiet, il n'y avait pas pris part. Les souvenirs étaient flous. Y avait-il pris part ? Encore aujourd'hui il ne sait pas. *Les coups avaient plu sur le petit con, pour le mettre à terre, et il y avait eu un coup de trop. On compte sur les autres pour s'arrêter à temps. L'un d'eux ne s'était pas arrêté. C'était peut-être lui, tard à rejoindre les festivités. Mais non, il n'avait pas porté de coup, il avait regardé faire, médusé, à encourager les autres à commettre un délit de belle gueule.*

Il s'était enfui, c'était flou, il ne savait pas, il avait jeté son portable, était tombé dessus aux nouvelles. Il y avait eu une caméra de surveillance, le gosse était mort. Mort ?

Une brique lui était tombée dans le ventre, la réalité un peu trop soudaine, il avait vomi à côté de la cuvette, était revenu devant le poste pour ne rien perdre, bile à la bouche. On en avait pincé un, il allait donner les autres pour sauver sa peau.

Mais voilà, personne n'était venu pour lui. Personne aujourd'hui encore ne viendrait pour lui. Des semaines terré, à attendre les coups fatidiques contre la porte. Il avait fini par se rendre de lui-même au commissariat. On l'avait regardé de travers, comme un allumé. On avait pris le temps de lui expliquer que la bande était sous verrous, il n'y avait personne d'autre sur les images, on lui avait même montré, il n'apparaissait pas. *Trop en retrait ?* Il y avait un flou, là, monsieur l'inspecteur, un pied, mais l'inspecteur ne voulait rien savoir, on n'allait pas le mettre en taule pour rien — *Pour rien !* —, on l'avait renvoyé chez lui et conseillé de prendre du repos. C'est bien simple, la conclusion lui était venue au bout de quelques mois. Il n'existait pas. Dans l'imaginaire d'un autre, peut-être, pantin comique, démantibulé comme ce gosse ravagé.

Et son existence entière serait de trouver la paix avec le fait de ne pas être. Du deuil impossible de crimes incertains. Alors parler, écrire, créer... C'est aussi dérisoire que nécessaire. L'écrivain Tacite, Cassandre. Oui, c'est ce défi envoyé aux nuages. Il a appris à se méfier des flics face à leur silence, c'est normal qu'il le partage.

Il revient à ses souvenirs épars. Non, pas épars. Contradictaires. Flous. Quelque part, dans cet engoncement, il y a un peu de son essence.

Déjà il y avait les autres. Les Autres. Une bande. Il s'est tapé la tête, pour faire remonter les bons souvenirs. Quels autres ? Parfois il y en avait, parfois il n'y en avait pas. Parfois ce n'étaient pas les mêmes, et ça lui faisait du mal de se faire dire de prendre du repos, quand il négociait sa culpabilité. D'autres fois c'est bien simple il n'avait rien fait.

Malheureux passant, innocent fauché par une balle perdue, à ne plus savoir, lui, s'il est vivant ou mort. Ensuite, il ne sait pas si c'est le début, parfois, des livres commencent par la fin. Parfois par le milieu, et tout cela, Quentin le concède, est fort déconcertant.

Alors il griffonne, d'abord dans les airs des arabesques, puis du bout de l'ongle dans le mur des hiéroglyphes, enfin des commentaires entre les lignes. Il répond aux écrivains et écrivaines, ce qu'il aurait aimé leur dire, où il aurait conduit les personnages. Là où il a senti une résonance, un écho. Parfois il se rend compte qu'il avait tort, que l'auteur l'a mené en bateau. Il prend soin de raturer. D'autres fois, il estime avoir raison, et mêle la vertu à l'arrogance, parce qu'en fin de compte il faut des deux pour s'en prendre aux Monuments et tailler à coup de burin sa place au Panthéon. Il repense aux artistes, veut les rebaptiser, c'est triste artistes, il les appelle Laurel et Hardie, parce qu'il ne parvient totalement à leur ôter leur comique involontaire. Ce qu'il se dit, en repensant à eux, c'est que le contemporain est orphelin des temps passés, et que c'est une malheureuse barque à la dérive pour avoir tranché ses amarres. Qu'on ne peut pas éternellement affronter les générations passées si on veut se tourner vers l'avenir, et que... Mais il ne sait pas, il se sent aussi dériver, dans son lit qui bouge dans la pièce, tangué. Il se dit que peut-être que la jeunesse a cette arrogance, non par défiance, mais par nécessité, ça fait partie de leur émancipation. Il s'installe plus au milieu, ferme les yeux quelques heures, un doigt coincé entre deux pages d'un Tourgueniev. Il le reprendra au réveil, se demandant ce que c'était, son premier amour. Un autre trou, pareil au premier, à cet homme à terre à la gorge déchirée. Son premier amour aura duré une soirée.

Il s'était rendu dans un bar gay, pour se sentir regardé. Pour goûter le désir auquel les hommes n'ont d'ordinaire pas droit.

Une jolie fille, à la mèche bleu électrique et qui ne parlait pas, le zyeutait intensément depuis le milieu de son groupe d'amies. Y en avait, de ces jolies filles qui fêtent avec les gays pour pas se faire approcher, concurrence déloyale des pédés. Mais ce soir c'était lui aux honneurs, il avait senti des mains se glisser contre ses hanches, caresses délicates, invitantes, mais non merci. C'était bien qu'elle ne parle pas, la jolie fille à la mèche, ça lui convenait, il pouvait aussi garder le silence. Les mots le trahissaient toujours dès qu'ils quittaient ses lèvres.

C'est elle qui avait fini par faire un geste, elle avait murmuré à l'oreille de son amie, il pouvait imaginer son souffle chatouiller ses poils d'oreille. Il eut un frisson, son pantalon se faisait étroit. Elles s'avancèrent toutes deux, l'amie parlait pour l'autre.

« Tu la regardes, ça te dirait pas de lui parler ? »

Il avait hoqueté. L'amie avait pris ça pour un oui, et avait entamé les présentations. Elle s'appelait Stella, avait un beau sourire. Ils avaient bu ensemble, elle avait posé une main sur sa jambe, comme ça, et bientôt des gestes qui remontaient, descendaient, remontaient toujours un peu plus, jusqu'à toucher, pincer sa gêne. Un doigt en avait suivi la forme, dans ses yeux ivres dansait une étoile scintillante d'approbation. Elle l'avait amené dans un coin de la pièce pour baisser son froc, juste assez pour laisser paraître un trou timide. Il l'avait enculée à sec en se disant qu'il était dans le plus beau des mondes, que ce devait être ça la magie des bars gay, de l'inclusion totale. Qu'il l'avait trouvé, son safe space, moulé autour de son sexe. C'était vrai jusqu'à ses gémissements rauques, au moment où il allait tirer son chef, c'était un homme qu'il baisait, une femme à prostate qui

s'astiquait d'ailleurs par la braguette ouverte. Le trou dans lequel il s'était engagé était une autre béance qui l'aspirait entier et jamais, jamais encore jusqu'à ce jour, il n'avait joui aussi fort — mélange confus de surprise, de honte et de dégoût peut-être — comme s'il avait laissé là un peu de son âme. Il avait remonté son propre pantalon en se prenant les jambes dans les braies, avait glapi une excuse et couru jusque chez lui pour laver son membre souillé, seul souvenir visible de l'altercation.

Parfois, il se voit avaler entier par ce cul, attrapé par la queue comme une souris verte, dans un aspirateur, les pattes, l'une après l'autre sans échappatoire. D'autres fois il voit ses bras, son dos, craquer comme des allumettes pour faire de lui un pantomime aux os de verre s'effondrant sur lui-même, vidé de toute substance dans l'orgasme, ballon de baudruche au consentement fuyant, — violé ? — dont il resterait la seule peau, avec pourquoi pas des éclats d'os qui perceraient çà et là. Enfin, encore et toujours après un voyage dans les boyaux — trou noir et trou de ver — il se retrouve jeté sur la scène, un projecteur éblouissant tombant droit des cieux comme une gloire pour l'expiation de ses crimes sous le poids écrasant de la lumière, à la fois l'homme à terre et lui-même qui contemple impuissant, dans une expérience hors corps désobligeante.

C'était son dépucelage, et s'en était suivi une foule de questions. Sur ce qu'il n'avait pas vu, avait inconsciemment feint, peut-être, ne pas voir, concernant sa sexualité, sur ce que c'était, un homme, une femme, sur ce qu'il estimait on lui avait volé et ce qu'il ne retrouverait pas. Sur son état d'ébriété, le vacarme qui couvrait les cris. Sur l'identité de Stella, le choix de ce nom, sur ce qu'elle faisait là, si hardie pour ce Laurel de Quentin, à

aborder, et Lucine, pareil, à se mettre à genoux, que sont ces femmes qui l'attirent, c'est que ça n'agit pas comme ça, en temps normal, une femme, c'est couard, ça impose aux hommes le premier pas et ça parle de harcèlement si l'on marche de travers, et il songe à ces années perdues sur le bord de la piste, sans jamais tremper son biscuit, et il blâme pour cela les femmes, oui, parfaitement, il les blâme pour sa couardise à lui. Parce qu'elles auraient pu, qu'il est beau à l'intérieur, il veut croire, et qu'on ne lui a jamais donné sa chance. Et il se prend à regretter une réalité qui n'est pas, il aurait voulu que Stella soit femme, une femme oui mais pas comme ça, une... Il se mord les lèvres intérieurement, pour faire taire ses pensées. Ça n'est pas qu'il a quelque chose contre elle, c'est son combat et son malheur d'être né avec le mauvais sexe, c'est juste qu'il aurait aimé pouvoir prétendre que ça ne l'affecte pas, une réalité qui ne le concerne pas, et en veut aux transgenres d'avoir placardé leurs problèmes d'identité sur la société entière.

Et puis soudain ce sont les pensées qui sont allées trop loin. Les dents contre les lèvres de l'esprit qui aurait dû aller jusqu'au sang, ne pas laisser passer, il sent comme un regard contre sa nuque, un jugement, seul au milieu du monde, Bastille peut-être là, quelque part, anonyme dans la foule l'approuverait en silence, mais non, seul, isolé. On ne rattrape pas une pensée, une parole partie, comme on ne remet pas dans sa douille une balle perdue. À sa colère, il y a toujours un vent qui retombe. Le doute et le regret qui le rongent. Il reste que oui, il aurait voulu enculer une femme sans verge, la ramener chez lui, débiter une relation, plutôt que rentrer seul avec le membre qui pue, sans se sentir jugé pour ses préférences. Il se rend compte que s'il a toujours eu peur des dictatures, des fanatismes religieux, il est désormais terrifié de l'inclusion et de la cancel culture, en apoplectique de l'empathie.

Ce qu'il comprend enfin, c'est que lui-même, Quentin, est un obsédé, et que c'est une bonne chose. Il faut se résigner à soi-même, surtout si l'on veut écrire. Une obsession, c'est une question dont on ne trouve pas la réponse, il se dit. Une obsession, c'est un trauma mineur, puisqu'un trauma c'est une question qui n'a pas de réponse. Alors l'obsédé cherche et cherche encore, fouille les pistes, remue la merde et en met partout dans sa quête de sens. Bastille a raison, il y a chez lui les traits d'un écrivain. Si dans tout poète il y a un cochon, c'est que dans tout écrivain, il doit y avoir un obsédé. Et cet obsédé se doit avant tout de s'assumer. De lever la tête face à l'opprobre social. Mais c'est autre chose encore, une chose que Bastien n'a jamais comprise, mais qu'il a comprise, lui : son premier moteur ne peut-être l'interrogation, le doute. Son premier moteur se doit d'être l'indignation. L'indignation, la rage au ventre contre l'établi. L'établi, qu'importe sa vertu, c'est la mort du questionnement, de la créativité, un *c'est comme ça* immuable.

Alors il griffonne plus encore. Il parle de cette indignation, contre le monde, contre lui-même, de l'inacceptable, il en parle, de ces privilèges qu'il est censé avoir, homme, déjà, blanc ensuite, misérable pathétique dans un appartement miteux, à se brûler la langue sur des pizzas surgelées, et à affronter des rongeurs, avec pour seul confort de la littérature délitée. Quentin a une soudaine illumination, un chavirement jubilatoire. Il est martyr ! Martyr, Quentin ? Martyr, parfaitement, oui. C'est donc qu'il y a la société des Blancs, où les uns sont martyrs, les autres sont réussites. Sans doute, l'échec de Blancs vise à rappeler que la société est juste dans son injustice, il faut s'en féliciter. Un Blanc qui échoue, c'est une minorité qui s'élève. Il n'a pas choisi d'être Blanc, il n'a pas choisi d'être mâle, et échoue lamentablement à l'un comme à l'autre.

Il a les mots, sans doute, pour le dire, explosés en gerbes confuses et contradictoires. Des mots sans économie. L'économie des mots c'est le privilège des biens causants, ceux qui ont à dire. L'économie des mots c'est dire beaucoup avec peu. Lui, il dit peu avec beaucoup. Mais l'avantage de l'écriture, c'est l'espace ininterrompu de l'ensemble de sa pensée, il ne bredouille pas du bout de la plume. Son papier devient liasse, Gaspard lui a parlé d'une scène ouverte, il ira voir, marchera vers le podium, une boule noire sur trépied pour propager ses dires, une boule dans la gorge pour les étouffer, la foule dans la pénombre et l'expectative. Il le fait, il est là, dans le public, hypnotisé par la scène, il attend son tour, il attend que lui vienne le courage.

Et puis c'est à lui, il se lève, s'avance, un pas après l'autre, les jambes en coton, un reflux de fèves au lard au tournant, pâle comme la mort, il agrippe le micro avec une main tremblante, son discours, ses papiers froissés, et ils le voient, tous, il n'a rien à feindre, livre ouvert, il fouille la pénombre, cherche les visages, Quentin crétin ! Mais arrête, lis ton texte ! Lis-le, c'est tout. Dans la foule, pas de Gaspard, mais il tombe sur Bastien-Bastille, avancé sur sa chaise à le dévorer du regard. Vas-y, il semble lui dire. Vas-y ! Mais Quentin n'y va pas, il reste collé au micro comme on s'accroche pour survivre au roulis, ses jointures blanchies pour taire l'agitation, la sueur qui coule le long des tempes, le souffle rauque et les vertiges. Le voilà, son projecteur éblouissant tombé du ciel, sa gloire ! Quatre jours qu'il n'a pas pris de douche. Il lève les feuilles, les baisse, les lève encore. Il reste là une longue minute à ne rien dire, son corps parle pour lui. Un haut-le-cœur mineur le saisit, une éructation sonore à laquelle répond un « merci » dans la foule, ça le réveille, il opine et gagne la sortie, laissant sa veste sur sa chaise. Derrière lui des applaudissements, sans

qu'il sache s'ils lui sont adressés, ou à son détracteur. Un goût de vomi dans la bouche.
Bile de clown.

Quand il rentre chez lui, Lucine l'attend sur le rebord du lit. Elle sautille comme une collégienne, l'embrasse sur la joue et lui dit qu'il a été merveilleux.

Merveilleux, vraiment ? Oui ! je ne savais pas, tout ça de toi. Il ne comprend pas, elle a un geste pour les feuilles froissées qu'il tient toujours en main, qu'il a gardé le long du trajet, comme un téléphone-lampe de poche qui pend dans une cabine.

Merveilleux ? il s'assied sur le lit, n'en croit pas ses oreilles. Elle a posé dans un coin une valise ouverte.

« Au fait, je m'installe, je vais vivre avec toi. »

Merveilleux ! Il a été merveilleux...

Une machine à écrire. Elle prend la poussière chez un antiquaire.

Calcul rapide, une quinzaine de cafés.

Il n'a pas besoin de cafés, il est sans emploi, dans l'attente de réponses.

On vous appellera, ils ont dit.

Il entre.

Ressort.

Il se pose par terre en tailleur, la tête de biais.

Bovin devant le potentiel.

La page blanche. L'infini des possibles. À anéantir. Un caractère à la fois.

Quentin, destructeur des Mondes.

Il s'esclaffe. S'attelle. Se gratte la lisière capillaire.

Il a la bougeotte, change de position.

Regarde le plafond, se laisse retomber sur le dos.

Dos froid contre le sol.

Songe à tout, à rien.

Grignote.

Avale un café dont il n'a pas besoin.

Défèque.

Revient, s'installe.

Va pisser, cette fois.

Pousse une gueulante.

Bref, écrit.

La part des anges
ou
leur anthropomorphisation
Corruptio optimi pessima

« Ils foutent du soja dans tout, tu sais que ça mimique une hormone féminine ? L'isoflavone que ça s'appelle. Même ce bœuf, je te parie qu'il a été nourri à ça ! » Bastien mord dans son steak en carnassier, jaunit sa serviette de béarnaise. Repousse le reste avec une moue de dégoût. Ils se sont posés au *Cinq ascètes*, pour changer de décor.

« La dernière étape de l'autodomestication et de la mort de l'Homme », il avance.

« Encore avec ça ? »

— Fais-toi ta propre opinion, Quentin, j'ai bien vu avec qui tu traînes, et ça aussi je dois l'accepter. Mais méfie-toi. D'eux, de moi, de toi-même. Écoute et décide ce qui fait sens. Je vais te parler de la néoténie humaine.

— Bon.

— Les chiens sont des louveteaux qui ne murent pas. Quand tu domestiques, tu cours après les craintifs, les soumis. Ceux qui écouteront par la peur. L'humanité entière s'est établie dans une logique de soumission, un anti-übermensch. J'en ai déjà parlé, de l'autodomestication, les éléphants ont fait pareil, tu iras voir. La néoténie, ça s'appelle. L'être libre lutte contre la nature qui lui a été imposée. On se bat pour conserver des traditions, on se bat pour les détruire, soumis au passé, soumis à l'avenir, soumis les uns aux autres. Et tu sais ce dont elles ont peur, nos belles élites ? D'un peuple qui relève l'échine. Qui dit que ça suffit. Alors *Panem et circenses*. Et une jolie dose d'isoflavone. »

Mais lui, Quentin, il pense à ces gosses, et leur safe space. À cette fille qui s'est installée chez lui. C'est quoi, l'âge adulte ? C'est son appartement miteux, qu'il louera à

vie ? C'est se trouver coincé là-dedans, jusqu'à la retraite, y mourir, foutu dans une fosse, une stèle pour faire joli, pour dire qu'on a le respect des morts, trouver un nouveau locataire et la vie continue pour les autres ? Il a entamé *Fahrenheit 451* l'autre jour, il se dit qu'il voudrait mourir comme ça, comme du papier autodafé, laisser juste de la cendre derrière, qu'on lui épargne l'immortalité d'opérette des pierres tombales.

Et Bastien qui le regarde, qui guette une réaction, un *c'est vrai, tu as raison, l'isoflavone c'est le microplastique du règne végétal*. Un cancer ronge la société, Quentin, mon vieux, Bastien répondra. On le voit tous, on ne sait juste pas comment s'y prendre. Il lèvera des bras d'impuissance. Quentin lui parlera de la souris. Bastien opinera, admettra que c'est malheureux, oui, sans doute. Il renchéra que Quentin est sur la bonne voie, l'encouragera à continuer d'observer le monde, qu'il n'y a pas que des souris qui se font bouffer en silence.

Mais il ne dit rien. Il pense tout ça, mais reste coi. Alors Bastien se recule sur sa chaise, fait mine de se lever. Une étincelle de panique s'empare de Quentin.

« C'est pas que je suis pas d'accord, Bastien, c'est que je sais pas où tu veux aller avec tout ça.

— C'est bien simple. L'être humain s'est mis dans un cul-de-sac évolutif. On a toutes les cartes, mais on est incapables d'aller plus loin. Parce qu'on confond magnanimité et pitié, empathie et lâcheté. Alors on va te sortir le grand jeu du transhumanisme comme remplacement. Mais c'est pas le transhumanisme, c'est la transhumance, les moutons éclectiques. Je vais te dire, c'est quoi l'hypocrisie de notre temps. L'hypocrisie de notre temps c'est le soin donné aux Invalides tout en supprimant les gènes menant à leur handicap. Oh, mais tu sais bien, le "langage positif" derrière lequel on ne peut plus rien

dire. Non-voyant, technicien de surface... du *wokewashing*. Orwell, ça te dit rien ? Le iel, c'est la novlangue, la nouvelle concession. C'est le renouveau sans risques, le *corporate ubérisé* adore ça, t'imagines pas, c'est l'assurance des imbéciles. Oui, l'hypocrisie, c'est glorifier ce qu'on s'évertue à faire disparaître. C'est prôner la diversité tout en l'éradiquant derrière un rideau. C'est une tolérance intolérante. Et c'est mettre le Mâle au sommet de cette tour de merde, le couronner responsable et le lapider à jamais. Et tant qu'il sera là, Quentin, à prendre les coups, rien ne changera. »

On sent la colère dans ses traits, il bout et rejette la tête en arrière, des éclairs dans les yeux. L'indignation, ça doit être ça, une sainte colère, une croisade éternelle. Il regarde partout sauf Quentin. Et bientôt, son regard tire vers le flou, il balance la poivrière en équilibre, l'accompagne de sa chaise. Juste comme ça l'ire est retombée. Il a un soupir, un regard pour son ami, embêté en face, qui cherche ses mots. Tu cherches trop tes mots, Quentin, à trop les chercher tu les perds. Il faut de la spontanéité, parfois, il faut dire ce qui passe par la tête, jeter au mur et voir comment ça colle, effacer au besoin. Il veut dire, Quentin, il parle de ces *safe space*. De ce qu'il pense de son Laurel et sa Hardie, de ce qu'il lui semble de liberté, justement. La liberté d'être soi au-delà de restrictions genrées.

Ce matin, il s'est senti beau devant le miroir, il avait ses cheveux aplanis par l'eau, un ruissellement le long du torse, il s'est regardé là où Lucine avait posé chacun de ses baisers, il a rappelé à lui le souvenir du contact. Il s'est senti beau pour la première fois depuis bien longtemps, et a souri d'un sourire franc.

« C'est pas ça, la société, Quentin ! » Bastien est debout, rouge de colère. « Tu crois que tu les aides en leur mentant ? Tu liras *Le prince*. Tout y est. Diviser pour mieux régner. »

Il se pince l'arcade. Mime secouer son ami, pour lui faire entendre raison.

« Mais Quentin, tu comprends pas le but ? Effacer l'Homme, un eyeliner à la fois ! Et tu vas me répondre quoi, que j'ai le droit à mon opinion, dans un pays de liberté d'expression, au lieu de me débattre ? C'est pas de l'ouverture d'esprit, c'est de la lâcheté. »

Il s'effondre sur sa chaise, secoue la tête.

« Il leur reste quoi, aux hommes ? C'est ça, la vraie victime de notre temps. Les hommes à qui on demande tout, qui ne sont jamais assez ? Les hommes-monstres, toujours ! à qui on demande de taire leurs émotions, qui portent les crimes des autres, pour le seul fait d'être hommes. Il n'y a pas un pays dans le monde où les hommes ne se flinguent pas plus que les femmes ! Tu le connais, l'effet Mandela ? C'est d'avoir enfoncé dans chaque homme le germe du Mal. D'avoir réécrit le passé de millénaires pour faire des hommes les plus grands des tortionnaires, et justifier leur éradication. Prétendre que jamais il n'y a eu d'amour possible. Toujours cette oppression fantoche. Mais les hommes n'ont personne, Quentin ! Les hommes sont automatiquement coupables ! Tu en connais beaucoup, des femmes qui payent un soutien financier à leur ex-mari ? C'est pas juste ici, c'est partout. Les laissés pour compte, tu as vu le prix de l'immobilier ? Des générations de locataires, voilà ce qui nous attend, dans un monde en flammes, des hommes auquel on impose de pourvoir, impuissants, dépassés. On a que nous, Quentin, on est seuls, isolés. À décevoir constamment, à porter le poids financier du ménage dans un monde toujours plus injuste, toujours plus immoral. Tu la connais, la solitude d'un homme, le sentiment de rejet, d'échec, toi mieux que quiconque... »

Ça lui revient, oui, sa colère, l'injustice de ne pas avoir quelqu'un à soi. Ça lui revient mais ça semble lointain, aussi, un autre Quentin, un Quentin d'avant la rencontre,

d'avant cette femme qui a passé la nuit entière blottie contre lui. Il l'a toujours un peu, cette colère, parce qu'on ne réécrit pas le passé, justement, ou peut-être que si, il n'est pas historien, il n'est pas ce Tacite, ou peut-être que oui, que non, il ne sait pas. Bousculé.

Sur ses derniers mots, la voix de Bastien s'est brisée, il y avait des larmes dans ses yeux, un besoin de parler, de contact, une digue. Ils les ont croisés, ces yeux, cette fêlure, brisure secrète qui sans doute explique plus de *Bastille* qu'il ne veut bien confier.

Et c'est trop tard, Bastien a perdu son intérêt, enfoui en lui-même comme une bête blessée. Je vais te laisser réfléchir, mon vieux, si tu as une réplique, tu me la sortiras à notre prochaine rencontre. Tu verras si tu comprends mieux où je veux en venir. Alors Bastien se lève, enfile sa veste. *Je te laisse régler*. Et il part. Il laisse seul Quentin, avec la note, avec le steak froid à moitié mangé, qui durcit dans son jus.

C'est à son tour, à se pencher en arrière, à se prendre du vertige des mots emboîtés. À se rendre malade de ce qu'il y a dans sa tête, de ce qu'il ingurgite sans filtre, sans parvenir à démêler le vrai du faux, le bon grain de l'ivresse, ce qu'il aurait dû dire, une fois encore. Il repense à la scène, au micro, à ses pages griffonnées. *Griffonnées*. Il griffonnait, il veut écrire, sauter le pas, l'emboîter, lui aussi. Ça n'est pas pareil. Merveilleux, ha ! Griffonner, c'est les idées jetées. Écrire, c'est faire de la dentelle avec les mots. Il s'imagine tisserand de la plume, à suivre le fil. Il se prend la tête entre les mains, au bord de la migraine. Il se lève à son tour, glisse un billet sous un verre. Il n'a plus sa veste, les mains dans les poches, voûté, regagne son chez-lui, avec les mots, les mots toujours, égaré quelque part dedans.

Il les mâche, ses mots, jusqu'à s'aplanir les molaires. Une fois rentré, il promène sa liasse de griffonnages au-dessus d'une bougie. À un Mandela, il répond par un mandala. Fahrenheit, oui. Une libération aux accents d'incendie.

« Tu sais, la prévalence des pensées suicidaires est plus élevée chez les femmes. Tout comme leurs tentatives. Il y a d'autres données que les siennes. La première chose qu'un statisticien apprend, c'est à faire dire aux chiffres ce qu'il veut bien entendre ». Ils ont parlé un peu de Bastien, et Quentin a partagé son désarroi. C'est la première fois, il lui semble, qu'il se confie. Il boit ses mots comme du petit lait, tout en s'étonnant du propos.

« Alors bravo aux hommes pour le succès de leurs morts. »

Il veut protester, ça lui semble plus aisé de protester une femme. Comme ça l'est de s'y confier. On ne peut pas parler de ces pensées, pour un homme. Et on n'a pas le droit de se rater, parce qu'on ne nous le pardonnera pas. Elle a un geste d'apaisement.

« C'est pas ça, je veux bien qu'il y ait une crise de la masculinité, mais je refuse d'en endosser la responsabilité, merci beaucoup. C'est aussi la faute des hommes, s'ils se flinguent, tu ne penses pas ? C'est leur monde. À chacun son chemin de croix. »

Ça lui semble injuste comme vision, mais il se dit l'avoir mérité.

« Et c'est quoi, dans ce cas, le marqueur d'une civilisation... civilisée ?

— Ça commence avec ne pas forcer une femme à épouser son violeur. Avec le bien-être de l'individu avant de déshonneur familial. »

« Tu sais », elle conclut, « ton ami Bastien, on se rejoint plus qu'il ne veut l'admettre. On voit les mêmes tragédies, juste depuis des angles différents. Il parle du point de vue d'un homme, il ne sait pas ce que c'est l'objectification dès les règles, se faire traiter comme des sacs à viandes juste bonnes à sucer ou écarter les jambes. Ce que c'est le poids, la honte parfois, de cette pureté virginale. Le soulagement de s'en débarrasser ! C'est qu'il

faut qu'il y ait un espace où les femmes ne se font pas violer, et les hommes innocents ne se font pas blâmer pour les salauds. Il existe où, cet espace, Quentin ? »

Il s'adosse contre le mur pour s'extraire de la conversation, de cette question rhétorique, avant de lui-même conclure qu'il faut que chacun en ait un, de chemin de croix. En attendant, il se souviendra de voir en chaque être Satan qui sommeille.

Elle est venue se blottir contre lui. Ils regardent une chaîne de classiques musicaux. Ça ne lui est jamais venu à l'esprit de se dire qu'il vit dans un autre siècle, incompatible avec son temps, tout en ayant la prétention grandissante de s'en faire l'étendard, le parangon. Peut-être l'est-il, dans une inadéquation collective... Il reste qu'ils regardent ces classiques. *It's a man's man's man's world* joue. Pavarotti est sur la scène, aux côtés de James Brown.

« Ça ne te répugne pas ?

— Ils disent du bien des femmes...

— En temps qu'accessoire, pour la gloire des hommes ! C'est le compromis. Valoriser les femmes, tu parles ! C'est leur dire qu'elles ont leur place et les renvoyer à la cuisine. »

Alors ça le marque, l'intensité de la voix, le visage torturé d'émotions de Pavarotti, et cette concession infime qui en fait bouillir. La galanterie masculine qui verrait là une révérence faite à ces dames. Monde d'Homme, dans lequel il ne trouve pourtant pas sa place. Mais voilà il n'est pas femme. Pavarotti — ça veut dire le paon, Luciano Pavarotti, le paon de lumière, il fait un lien rapide avec Lucine, pure coïncidence, mais ça marque — a son visage courbé sous les efforts, ça lui semble du cinéma, tout ça, l'opéra c'est aussi

tout un jeu d'acteurs. Un hommage qui confirme la femme dans une position ancillaire. C'est comme le clip de *Tellement je t'aime*, par Faudel, il y a des choses qui vieillissent affreusement mal. Il n'est pas femme, non, et aimerait juste qu'on lui foute la paix. C'est peut-être ça, aussi, la culpabilité mâle. Sentir qu'on ne peut être soi-même en paix, parce qu'il y a des injustices dans ce monde et qu'une bite et deux couilles fait de vous un agresseur ou son complice. Ils en ont causé, avec Bastien, de la *white guilt* et du tour de force des Blanches, qui auraient vu le coup venir, et se seraient réfugiées derrière les injustices du patriarcat, comme si les hommes devaient être tributaires des crimes de leurs ancêtres, mais les femmes en étaient lavées.

« La majorité qui se fait passer pour une minorité. » C'était l'argument choc.

Aussi quand Quentin regarde Lucine, Lucine qui lui sourit, Lucine qui le console et l'écoute, son cœur se serre à devoir suspecter une ennemie derrière la femme aimée.

« C'est ce que tu ne comprends pas, mon Quentin. La guerre est là, elle est dehors pour les autres. C'est ça, le privilège, le loisir : penser que ça n'existe pas. »

Et c'est pour lui le premier maillon de la culpabilité blanche à se briser.

« Mais tu sais... »

Elle a comme une pause, elle est toujours là, blottie contre lui. Il fait le choix de la confiance, un peu malgré lui, parce que l'alternative l'étouffe. Il se dit qu'elle fait le même choix, et se demande combien de femmes le font. Elle lève les yeux vers les siens. Se rapproche, ses lèvres près des siennes, ses lèvres qu'il n'a jamais goûtées que salées.

« Moi, ça m'excite. Tu voudrais pas faire ça, me remettre à ma place ? Ou bien tu vas me dire que je suis incapable de penser, que c'est de la misogynie internalisée ? »

Il se tient au-dessus d'elle, son cou renversé en arrière, il lui glisse un doigt de la joue à la bouche, racle la peau, elle lèche. Il s'attaque au menton, racle encore, elle lèche docilement. Ils ont fait l'amour, il y avait du sang. Il ne comprend pas son audace, dans la cabine. Ce sang, le sang qui le nettoie, le purifie, nouveau départ, il l'accompagne dans sa première fois, se réinvente l'expérience, membre souillé d'un autre dégradé.

Elle s'est mise à genoux, l'a invité à conclure sur son visage. Il se tient au-dessus d'elle, son cou renversé en arrière, il lui glisse un doigt de la joue à la bouche, racle la peau, elle lèche. Il s'attaque au menton. Il lui rétablit les traits brouillés dans la passion. Elle lèche avec gourmandise, et ça le tue à l'intérieur, sa gourmandise, parce que son sexe il le pense laid, sa semence, il la pense immonde, extension naturelle de son corps, puante, comme si tout ce qui sortait de lui devait par définition être aberration, et c'est la deuxième fois qu'elle y trouve du goût. Et à chaque doigt qui se déplace, qui racle, qui tremble, qui se loge en bouche pour s'enrouler autour de sa langue, c'est un peu plus de l'incompréhension et un peu plus de l'inclusion. C'est se dire qu'il est désirable aux yeux de quelqu'un. Plus encore, qu'il est accepté et glorifié dans sa plus grande intimité. C'est donc que le féminisme, c'est aussi ça, une femme à genoux qui se délecte de la semence qui coule le long de son visage. Parce que c'était son désir, son libre arbitre. Et il se dit que c'est beau, à sa façon, et d'autant plus authentique. Une vulnérabilité consentie dans laquelle il s'ouvre aussi.

Et dans leurs souffles qui se confondent, dans les regards qui s'échangent, il a découvert ce qu'il s'ignorait, un plaisir dans la domination, et un peu de sa superbe régurgitée.

Les cliquetis, renforcement pavlovien
Les mêmes feuilles qui vont et reviennent
Mêlant leurs caractères en un palimpseste d'elles-mêmes
D'histoires confuses superposées
Il ne sait que dévoiler sans flouter

Il repense à son corps au-dessus du sien
Puissant
Puissant, enfin ! puissant
Dans ses regards, ses gémissements
Tout entière sienne

Il connaît une paix qu'il devine brève
Pareillement figé au-dessus de l'océan des mots
Il voudrait s'exprimer par ce biais uniquement
Sans besoin de parler pour se faire comprendre
Faire l'amour à la machine
Le sexe coincé dans les rouages
Et l'encre collée à la pulpe

Il fait la guerre au dactylographe
La rage au ventre et les larmes aux yeux
Bref, il écrit

Le prince

De mots tordus ?

Son sexe coincé dans les rouages, comme un Charlot mangé par la machine, comme... Il s'est dit vouloir se faire sauter ses couilles, les poser sur une planche de boucher. Ces couilles qu'il n'a jamais demandées. Un *tchac* net et on en parle plus. C'était à l'entrée dans la vingtaine, quand les responsabilités de l'âge adulte gagnaient en importance. Quand la montée des hormones lui donnait des pensées violentes. C'était son remède, seulement voilà, le passage à l'acte s'est fait attendre : il n'avait pas les couilles de s'en priver.

Il lui a confié qu'il a tué quelqu'un, lui a montré la vidéo, ce qu'il a fait. Et la police qui l'a ignoré. Qui a refusé de voir. Lucine a passé encore et encore l'extrait à l'écran. Elle a eu un regard triste pour lui, lui a demandé de se rapprocher, il a posé sa tête sur ses genoux, elle a glissé ses mains dans les cheveux, le bout des doigts comme un effleurement, elle s'est mise à le caresser. Tu vois des choses, Quentin, des choses que les autres ne voient pas. Parfois... elle a hésité, cherché ses mots. Parfois tu penses, tu rêves si fort et si intensément que ça devient vrai. C'est une incroyable qualité. Plus encore pour un conteur. Il a un sourire, opine comme un enfant. Il le sait, ça. Il se sent bien, protégé. Ça devient vrai, oui. Oui, Quentin, mais juste pour toi. Toi et personne d'autre.

Ils ont fait l'amour ce matin. Il s'est arrêté en plein milieu, les yeux sur son membre en érection. Rougi comme la veille. Elle saigne à nouveau. Elle a resserré les jambes et balayé une mèche.

« Quoi, ça ne te plait pas ? je croyais... »

Il n'aime pas ça, non. Il se met à pleurer.

« Je voulais juste te faire plaisir, tu aimais tant ça, hier, l'idée que ce soit notre toute première fois... »

Il pleure de plus belle.

Il l'a trouvé, le *Prince*, dans les cartons. Il le feuillette, sans trop savoir qui est ce prince pour lequel on écrirait. Ça lui semble une drôle d'idée d'imprimer un livre, de le mettre à la disposition des masses, s'il est rempli de savoirs à dissimuler. Peut-être que c'est une bouteille à la mer, et il y a quelque part un prince qui va se reconnaître, s'élever au-dessus de la foule.

Il y lit que Jules César aurait affirmé que *les Français, au prime abord, étaient plus que des hommes, mais pour finir, moins que des femmes*, et convient que ceci ne l'aide pas dans sa réflexion critique sur les genres. Il s'attarde sur l'une et l'autre citations qu'il juge peu nécessaire de relever. L'une sur la fortune et les temps qui changent, une autre sur la violence nécessaire. Ce qu'il retient finalement de l'œuvre, c'est la division. Les fractures à entretenir. Un bon prince se doit de raviver le chaos pour mieux s'y frayer.

Il lui semble qu'il y a là dehors des experts en chaos et en misère, mais qu'une vision s'est perdue. Autre chose qu'il retient, c'est le populisme et la dictature de la majorité.

« La démocratie est faillible, Lucine. Elle s'étiolle de toute part. »

Il lui semble sentir dans sa voix l'écho de Bastille. Elle lève les yeux de sa lecture, elle a repris *Fantômette contre le Hibou* et lui a promis de lui raconter la fin. Ah ? elle fait.

Ça lui paraît une vérité manifeste, l'échec des démocraties. Le poids écrasant des nombreux sur les minorités, des minorités sur une majorité dépolitisée, des farouches contre les apathiques. Oui, ce qu'il faut c'est... Elle a posé son livre, elle l'écoute, il a une audience. Il faut un despote éclairé. Et tu vas le trouver où, Quentin, ce despote ? et qui va l'éclairer ? Il se tient au milieu de la pièce.

« D'abord, il faut qu'il veuille le bien ! »

Elle l'applaudit.

« Il lui faut du courage ! »

Elle applaudit encore.

« De la sagesse. Il écoute mais gouverne seul !

— Bravo ! Mais qui ? Qui ?? »

Il est toujours au milieu de la pièce. Il a froid. Elle déploie sur lui sa couverture, qui retombe sur une cape. Elle se tient devant lui, un genou au sol.

« Qui ? »

Sa mâchoire tremble, il regarde dans le distant. Il voudrait faire le bien. Les mots de Bastien résonnent. Il faut craindre ceux qui ont le goût du pouvoir. Il ne l'a pas, il veut croire, ce goût. Elle s'est glissée contre lui, le réchauffe, l'enserme dans ses bras.

« Qui, ne me le diras-tu pas ? » elle chuchote à son oreille.

« Ce... pourrait être moi. »

Cette nuit-là il fait un rêve en trois actes : une petite souris vient collecter les dents d'un macchabée à même la bouche. Parce qu'elle veut prendre les siennes, Quentin négocie celles de l'homme à terre, il prend une pince, les arrache l'une après l'autre, et les donne à

la souricette. Quand elle est partie, il sent ses gencives ramollies racler l'une contre l'autre. Après la souris vient une ombre toute de noir vêtue qui lui siphonne son repas d'un tuyau enfoncé dans la bouche : il a mangé thaïlandais et c'est de l'appropriation culturelle.

« J'ai faim, j'ai froid », il gémit. « Oh il y en a encore, ça en fait beaucoup, des repas que tu t'es permis, mon salaud, on va aspirer tout ça ! » Il se sent maigrir et veut demander pardon parce qu'il ne savait pas. *Tu vois ? Tu vois ???* Son ami Bastille se tient à ses côtés, et le secoue sans l'aider. *Je te l'avais bien dit, Tacite, voilà ce qui se passe quand tu ne m'écoutes pas !* Il tombe au sol, la peau contre les os, créature triste et famélique. L'ombre confie qu'elle est le gouvernement, avant de disparaître.

Enfin, le troisième acte. Là se tiennent Asmodée et Belphégor. Une gloire fend la nuit, une créature à crâne de chien s'avance, des confins de l'Égypte ancienne. Dans sa main une balance grince. D'un côté une plume, de l'autre le cœur de Quentin, arraché de sa poitrine, un orbe noir qui dévore tout sur son passage, avec le poids de mil et un soleils. Un verdict sans appel, la plume est écrasée par les péchés. Ce n'est pas moi, il murmure, ce n'est pas moi. Si ce n'est toi c'est donc ton frère, réplique Asmodée. Ou c'est l'un des tiens, renchérit Belphégor. Sa plaidoirie est emportée, ses lèvres ses dents, son être entier à néant. Il s'effondre sur lui-même comme une poupée de son.

Et se réveille, naturellement, puisque c'était un rêve. Lucine est endormie à son côté. Il ouvre la fenêtre pour accueillir la fraîcheur, retrouve son calme et le sommeil. Dans ses derniers élans de conscience lui vient l'angle à donner à ses ambitions d'écriture.

Nombrilisme éhonté des sociétés individualistes, échec de l'Occident et du Progrès, peut-être bien, mais auquel répond un droit à la souffrance, même si on souffrirait moins qu'un autre, peut-être qu'on a le droit quand même à voir validée cette souffrance...

Il prend sa douche, Lucine lui frotte le dos, et des pensées lourdes trottent comme l'alezane de Grand. Se mêler de tout, répondre à tous, valider les afflictions des uns comme des autres. Les hommes, les femmes, et les entre-deux. Il se dit qu'il y a un terrain d'entente entre roi, prophète, et écrivain. Et ce qu'il voit, ce qu'il devine, c'est une douleur qui parle à une autre. C'est l'échec, l'impuissance dans le harcèlement de rue, l'autosuggestion des minables. Ça et le nombrilisme de l'Occident, l'Occident seul à rendre des comptes, c'est vrai, cultiver son jardin, injustices diverses et variées. Et quelque part là-dedans, il y a la loi du talion. Bon pied bon œil, et dent pour dent. Son rêve et son jugement. Et les religions, les vérités personnelles qui s'affrontent. *Truth!* Ma vérité ! mon opinion, tu veux dire. Mais non, l'opinion a été annulée, et puis Dieu est mort, il n'y a plus que des absolus parce que la demi-mesure a échoué. Un monarque éclairé, c'est un absolu pour supplanter les autres, et l'idée a de quoi séduire.

C'est qu'il veut malgré lui demander pardon pour la souffrance des autres, comme s'il en était personnellement responsable, et comme s'il voulait prendre sur lui la douleur de l'humanité entière.

Il entend leurs cris, il s'est rendu au troisième, sous les combles, les yeux sur la trappe donnant sur le toit, l'échelle dépliée devant lui. Il s'est tenu là une heure, deux heures, des ombres le frôlaient, il ressentait, on lui a demandé si tout allait bien, une voisine, il n'a pas répondu, c'est Lucine qui est venue le chercher, on te regarde, ils vont appeler quelqu'un, allez viens ! Viens prendre une douche, ça va te faire du bien. Il entend les cris,

oui, comme une antenne, un paratonnerre, et voudrait être sourd. Mais non, il ne veut pas. Il aurait honte de s'être arraché les tympan afin de ne plus subir. Il a entendu parler d'un roi, borgne pour la sagesse. Un roi ? un dieu ? Ce qu'il veut c'est qu'il n'y ait plus de cris. Ce qu'il veut c'est la mélodie du bonheur. Il prend sa douche.

« Ça te dérange, que je sois contradictoire ? »

Il serre sa main dans la sienne. Il ne sait pas qui a parlé, c'était peut-être lui, c'était peut-être elle. Le pile et la face d'une même pièce. L'un comme l'autre aurait pu tenir ces mots. Il se retourne, elle a ses cheveux lissés par le jet d'eau, qui tombent en rideau sur son visage, sur les seins. Il écarte les mèches, elle grelotte. Mon tour ! Et le sien d'avoir froid.

En tailleur devant l'appareil. Une barre à caractère n'est pas redescendue. Il s'y attendait, rien ne dure. Il l'a ramenée à sa place avec peine, au prochain clic elle s'est relevée, et d'autres avec : la poïétique du hérisson. Il est allé chercher de l'huile, en a aspergé la bête, qui s'est faite plus docile. Il rajuste son assise, cherche le chemin qui mène les mots au papier, fronce les sourcils, caresse les touches, les enfonce à demi. Savoure la musicalité mécanique. Il joue de l'orgue avec l'orgueil et du violoncelle avec la violence. Pour la première fois, il sourit des mots, ces mots qui ne sont encore posés, qui dansent dans sa tête. La danse s'achève sans un mot de posé, les belles phrases sont parties et le roi est nu, sans chaise sur laquelle trôner.

Alors il rejoint Gaspard, ils se prennent une bière, sa remplaçante est sympa, ça l'emmerde un peu, une part de lui aurait voulu qu'elle échoue, soit renvoyée et qu'on le supplie de revenir. Il se serait fait prier avec d'accepter, en bon prince. Triomphe d'un

individualisme égoïste, il le sait bien et s'en veut un peu. Il lui en parle, à Gaspard, de tout ce qui le taraude, et il danse d'un pied à l'autre, de façon maladroite, comme si dans le fond de son propos il devait y avoir une excuse éternelle pour le racisme, les génocides et l'esclavage toute prête à sortir, comme si à chaque instant il allait se les voir reprocher, tache indélébile sur les générations. Il se dit que ça doit être ça, la *white guilt*. Décidément il n'y a rien qui unisse les hommes, il commence à comprendre les radicaux. Il veut juste vivre une vie tranquille, il brûle de ces luttes intestines. Dans un coin, sur une île, loin de tout, et prétendre, prétendre que le monde va bien. Gaspard lui répond que c'est un problème de Blancs. Quentin ne sait pas pourquoi il lui parle de ces choses, comme s'il voulait s'assurer, ou établir, qu'ils sont humains de la même humanité. Ce problème de Blancs le remet à sa place.

— Y a que les Blancs pour se haïr comme ça, ça nous fait rigoler. »

Gaspard ne le voit pas comme raciste, ses yeux sourient, Quentin veut lui serrer la main, ils finissent par se toucher les poings, un *fist bump*, au milieu d'une phrase, comme un rift tacite qui se referme. Il éprouve un soulagement qu'il ignorait possible.

« On va de l'avant, nous. On a pas le choix. Mais vous ? Vous, les Blancs... »

Il hausse les épaules. Sirote sa bière et joue des bulles.

« Gaspard, ne peut-on... simplement être amis ?

— Nous sommes amis, Quentin.

— Tes enfants ne vont pas remplacer les miens ?

— Ils... Ils joueront avec. Quentin, je veux juste une vie tranquille, comme toi, tu le sais j'espère ? »

Dans ses yeux, Gaspard a une lueur inquiète, mais il fait le choix de ne pas l'abandonner là, il sait Quentin à un carrefour.

« Il m'a dit que je n'avais pas le choix, je devais faire ça pour mon sang. Ça me ronge, ça bouffe mes mots.

— Ton ami... Bastien je crois tu as dit qu'il s'appelait ?

— Lui, et pas vraiment, d'autres, comme un poids inconscient en arrière-plan. On peut pas plaire à tous.

— On peut pas plaire à tous, on est forcé de faire des choix. Mais tu sais, Quentin, je te demande pas de savoir ce que c'est d'être Noir, d'ailleurs je veux pas que tu prétendes, c'est les limites à l'empathie et c'est bien comme ça. Moi de mon côté je vais pas prétendre comprendre ce que c'est de se dire qu'on a une responsabilité collective *ad vitam aeternam*, comme si les autres cultures n'avaient jamais rien fait. Même aux Allemands on a pardonné le nazisme. On porte nos stigmates à fleur de peau, je veux qu'on les dépasse. Ce que je veux... » Il réaffirme son assise, se penche et regarde dans le vide pour trouver ses mots. « C'est prendre un pot avec un ami, blanc, crème, noir, gay cis trans, sans que personne y trouve à redire. Sans même devoir y penser, sans devoir m'interroger si je devrais, devrais pas, sans qu'on ait besoin de sortir nos convictions, juste se laisser rapprocher par l'ivresse, la magie des bulles. Quand on a les yeux qui dansent, on a le cœur qui rit. Décuve et vois si la colère reste, tu verras que bien souvent elle est partie. On peut faire ça ?

— On... peut faire ça. »

Il n'a plus de question, le *white savior* a trouvé son sauveur noir, il a l'obsession tarie, et une envie de pleurer dans sa bière.

Quand il rentre, c'est au fumet délicieux d'un gâteau dans le four.

« Pour toi, mon chéri ! »

Pour lui, pour lui vraiment ? Elle bat dans les mains, tout excitée. L'invite à s'asseoir. Les lumières sont tamisées, Lucine s'avance avec un air de procession, sur le gâteau moulé, des bougies à profusion.

« Mon prince, vos Lumières ! »

Elle le pose devant lui, un beau gâteau de crème épaisse qu'elle a passé l'après-midi à confectionner, pendant qu'il buvait avec son ami. *Souffle !* elle dit. Il ne se souvient pas à quand date son dernier gâteau, il ne fête pas ses anniversaires. Il se laisse absorber, encore pompette. Il se penche pour souffler et sent un poids contre le haut de sa tête, on lui enfonce le visage avec une violence inattendue. Le coup résonne dans la pièce, il sent son nez s'écraser, des brûlures intenses le long du visage et un crissement de verre.

Il se débat, elle rit et applaudit à tout rompre, comme la confiance qu'il avait mise en elle. Il court jusqu'à la salle de bain. Son visage est maculé. Un filet lui coule du nez. Maculé de crème, maculé de... Il se rapproche, a du mal à voir, Lucine rit toujours derrière lui, un rire du fond de la gorge. Elle rit aux éclats. Des éclats, de verre, parsemés dans la crème et qu'il a plantés profond dans sa chair.

Quelque chose, peut-être le roi, peut-être Dieu, peut-être l'Amour, se meurt en lui.

*Enfant, il lui arrivait de fixer longuement l'astre du jour,
Avec dans le regard une lueur de défi,
Et pour souvenir un peu du soleil collecté derrière ses yeux clos.*

Le cri

Munch ? Hausen ?

*Die Notwendigkeit, daß das Leiden rede, ist Bedingung aller Wahrheit
La nécessité de laisser parler la souffrance est une condition de toute vérité*

Adorno

Ce qu'il sait, c'est qu'il y a un autre que lui dans sa tête. Il ne croit pas pour ainsi dire aux 10 % mais il s'imagine un bébé dans le ventre, il imagine les dents les gencives, la calcification des os, les ordres donnés pour faire croître, les anticorps, la digestion, il y a un autre vraiment qui décide de la survie de son corps, et qui lui fait confiance tout en ne lui parlant pas. Cet autre qui régule ses hormones, lui donne le cafard et la jubilation. L'inconscience, il paraît qu'on appelle ça. Cet autre qui l'hallucine.

« Lucine ? »

Elle interrompt son geste — temps, suspend ton vol —, le mouchoir imbibé frôle la joue. Elle a peur, il devine la peur, elle n'a que lui, il n'a plus qu'elle.

« Est-ce que tu vas me demander de partir ? »

Quelque chose dans sa voix à elle est brisée, il sent une boule gonfler sa gorge. Elle reprend son ouvrage, déloge les éclats de verre, du bout des doigts, à l'aide d'une pince au besoin, l'un après l'autre, éponge d'un mouchoir au mercurochrome. Des gouttelettes lui coulent le long des jambes, des plocs dans la bassine d'eau à ses pieds. Et son sang s'y mêle, diffus. Il ne voit plus que d'un œil, et fuit son reflet.

« Je t'avais bien dit, Quentin, qu'on allait se détester. Mais on est coincés ensemble. La dépression, ce sont des jours heureux qui succèdent aux malheureux, et des malheureux aux heureux.

— Je devrais aller voir un urgentiste, pour mon œil...

— Tu ne devrais pas, tu le sais bien, ils vont poser des questions, ils vont se mettre entre nous. Tu sais comment sont les gens. Ils ne comprennent pas ce que c'est l'Amour. Mais je t'aime, Quentin, je t'aime pour vrai. Je ne vois que toi. Et... et il n'y a que toi pour me voir. »

Il a la tête courbée, surprend un peu de lui-même dans la bassine. Un lui-même boursoufflé, cramoisi. Gueule d'ange, gueule cassée : l'homme à terre, c'est de plus en plus lui. Comme un destin auquel il aurait tenté en vain de se soustraire.

« Tu le sais, que je t'aime ? »

Il le sait, oui, il opine, la laisse poursuivre. Il ne sent rien, de toute façon, il est au-delà de la douleur, un opium s'est imposé.

L'inconscient, hein ? Et puis parfois il y a un flou à la frontière, un enchevêtrement, on contrôle ce qu'on ne devrait pas, le tambour dans les oreilles, les yeux qui vibrent, le rythme de son cœur, ses frissons parfois. Et on perd le contrôle de ce qu'on devrait, les tremblements dans les gestes, la mémoire qui nous échappe. Elle dit qu'elle a fini, lui pose un baiser sur la joue.

Cet autre qui le gangrène. Il a eu tort de dire que cet autre ne lui parle pas. C'est lui, Quentin, qui refuse d'entendre. Alors les messages gagnent en violence.

Cet autre a sa personnalité propre, et fait tout pour survivre. Y compris lui enfoncer le visage dans des tessons.

On frappe à la porte, il hésite, ils se consultent, il a ses jambes rougies, les pieds trempés, le visage en compote. On frappe avec plus d'insistance. La porte s'ouvre, s'arrête sur la chaînette.

« Eh bien alors, monsieur Quentin, vous n'avez pas vu mes messages ? »

Ça fait à vrai dire plus d'une semaine que son téléphone a disparu. Il le cherche dans la pièce, sans savoir où il l'aurait perdu. Dans sa veste au micro ouvert ?

« J'ai dû...

— Vous êtes en retard sur votre loyer, monsieur Quentin... Très en retard. »

Lucine vient se coller à lui. Quentin débarre la porte. L'homme fait irruption dans la pièce, devancé par sa bedaine énorme, gros plein de soupe, vieux croûton, comme Quentin aimait à l'appeler, du temps où il travaillait encore au *Grand potage* et qu'il s'y présentait en exigeant un rabais en qualité de propriétaire. Lucine tente de s'interposer.

« Oh, il a des choses plus importantes que vos bêtes conditions matérielles ! Pas vrai, Quentin ? Dis-lui !

— Bon sang, mais qu'est-ce qui vous est arrivé !

— Un mauvais rasage... »

Le bailleur ne sait pas que répondre. Il s'attend à tout avec ce locataire-là, même à en retrouver la dépouille émaciée et brunie dans un coin de la pièce, rongée par les vers. Mais les automutilations, ça le refroidit particulièrement, c'est comme une hémorragie qui n'en finirait pas, et il aime autant travailler avec des absolus. La vie, bon ! la mort, encore bon ! Il regagne le seuil, désarçonné.

« Pour demain, c'est entendu ? Dernier délai. »

Et il claque la porte, pour marquer le coup.

« J'arrive pas à croire qu'il m'ait ignoré comme ça !

— Ce n'est pas à toi qu'il loue... »

Un autre rappel à la réalité, il en a déposé un peu partout, des CV, sans réponses. Il comprend mieux pourquoi, si son téléphone est éteint.

Elle se rapproche, le serre dans ses bras, il a chaud, il est bien.

« Oublie le méchant monsieur, d'accord mon chéri ? Tu es proche, si proche d'une percée. Concentre-toi sur ton art. »

Alors il se concentre. Son art, sa vision, oui. Conteur des histoires d'autres.

Tu ne peux pas parler que de toi, Quentin. Laisse aux narcissiques l'autofiction. Tu dois parler de toi à travers les autres. Tu dois devenir les autres. Insuffler ton âme en eux. Deviner leurs motivations secrètes, les encourager, les faire croître.

Il aurait bien voulu d'abord parvenir à parler de lui-même. Mais il comprend, il n'intéresse personne. Les mots de Bastien résonnent. Alors il interroge les interrogateurs. Les artistes. Il fouille la merde pour y trouver la motivation derrière le questionnement du monde. Il fait le tour des polémistes. S'arrête sur les uns, se penche, écoute. Une moue l'accompagne, parfois un froncement de sourcils. À chaque attitude inhabituelle se doit de répondre un *pourquoi* ?

Et il comprend qu'en écrivant les autres à travers lui, il s'y colle, ça reste sa sensibilité. Les gestes qu'il aura retenus, le singulier sur lequel il se sera arrêté.

Le reflet lui revient, la gueule cassée. La gueule cassée c'est le cubisme, et le cubisme c'est Picasso. Picasso Picaro, Tintin et l'oreille en miettes, Van Gogh, mais il dérive. Il s'attarde sur les polémiques, un nom persiste, Abramović et son rythme nul.

Il l'interroge, Marina femme-objet. Lucine lui a déjà dit « prends-moi comme un objet, je veux me sentir utilisée », il conclut que ça doit être pareil.

Il se questionne, s'imagine dans la pièce en 94, préparé, à tester les limites de cette femme qui, de sa propre initiative, a disposé des lames de rasoir, des couteaux, un pistolet et une balle. Il veut voir si elle abandonne, si elle s'arrête. Il s'imagine tester ses propres limites, car il ne comprend pas. *Pourquoi ?* Il fait glisser une lame de rasoir contre sa chair. *Pourquoi, Marina ?* La détresse dans ses yeux, une larme, ça saigne un peu, son regard toujours fixé en avant, vide, passif. Elle pleure. Nue, les larmes coulent sur ses joues. Elle a peur pour sa vie mais elle poursuit l'expérience, elle ira jusqu'au bout. *Pourquoi ??* Des lèvres surgissent du Néant, s'invitent dans leur intimité, une langue s'en échappe, vient lécher la plaie, boire le sang, regagne les ombres avec un rictus, les laissant à nouveau seuls. Elle a le courage de la folie, Marina, et il lui en veut de révéler l'humanité. Il lui en veut de persister dans la démence quand il sait que lui-même n'aurait pas tenu. *Craque, Marina, craque, s'il te plaît, on va te tuer si tu ne craques pas. Marina, c'est moi que tu assassines !* Ses bras pendent, il regarde de l'autre côté d'un miroir. Il lui a fait du mal sans vouloir lui faire du mal. Il se dit qu'il n'avait pas le choix. Il quitte la scène, revient à lui, se demande si elle s'imaginait mourir, si c'était son truc, la perte totale de contrôle, l'adrénaline et l'équilibrisme. Il ne sait pas, il ne comprend pas complètement, mais il voit ça comme une performance ratée qui voulait peut-être montrer au monde l'oppression, tout en encourageant la déviance. Ou peut-être une performance réussie, celle d'un cynisme absurde qui aura voulu déterrer la sauvagerie des replis de la civilisation. Une prophétesse égocentrique qui a fait de son corps sa dernière œuvre. Il se demande comment elle s'est couchée la veille, ce qu'elle s'est imaginée en sélectionnant avec soin chacun des soixante-

douze objets, l'emploi qu'elle leur a trouvé. La pause, l'hésitation, peut-être, sur le pistolet et la balle. Si elle aura vu le coup partir, s'il y a un univers parallèle où sa cervelle a sauté et ce que ça aura dit de l'Art.

Peut-être cela n'a-t-il pas d'importance qu'elle ait été une femme. Ou peut-être que si. Peut-être qu'un homme, à sa place, aurait été tué. Il pense à Milgram. Il se dit que ses tortionnaires devraient la remercier, pour leur avoir montré cela, que c'est la vie, ils le savent maintenant, ce dont ils sont capables et ce qu'ils n'ont jamais voulu savoir. Ce qu'ils n'auraient peut-être jamais eu besoin d'apprendre d'eux-mêmes. Dire merci pour cette prise en otage. Ils se sont couchés ce soir-là avec ce sentiment d'être des monstres, la presse a confirmé leur sentiment, le public les a lapidés. Masse anonyme, seuls à partager leur honte. Ce sont eux — *elles ?* —, se dit Quentin, les vraies victimes de l'expérience, bourreaux malgré eux, artistes, même, de cette ébauche-boucherie, Marina-toile-blanche, ce sont ces voix qu'il aurait voulu entendre, les voix pour lesquelles il aurait voulu écrire. On ne redevient pas humain après ça, après la confrontation à soi et l'opprobre social.

C'était aussi l'histoire d'une double trahison par la presse et le public : « quoi qu'il m'arrive, j'en prends responsabilité » elle leur aura dit. La trahison c'est donc de voir en eux des bourreaux, de voir dans ces abus un non-consentement, mais aussi de ne pas respecter sa parole donnée. Malgré eux, malgré elle, la société a jugé, la déposédant ultimement plus que chacun des participants à l'expérience. La société et ses règles ont mis à mort l'Individualité.

Il l'aurait accusée de tous ces torts, Abramović, s'il ne l'avait vue pleurer sur la bande vidéo d'un documentaire Arte, la lame contre la chair et le sein mis à nu. Un rempart est tombé. Pourquoi ? Pourquoi l'expérience ? Pourquoi la poursuivre ? Il ne sait pas s'il y

a eu une interview, si elle a expliqué son raisonnement, si même ça s'explique. Il n'en veut pas. Il veut la regarder dans les yeux, là, saisir son visage et le rapprocher du sien, tandis que les rasoirs se baladent encore, trouver ses yeux et lire à même la frayeur. Il comprend alors que l'art festoie sur la misère, et qu'il n'y a pas d'art sans malheur.

Ça doit être cela, il se dit, le pourquoi de l'artiste, le pourquoi de l'écrivain. Il l'a trouvé, il veut croire, il ne lui reste plus que la solution.

Tu es proche, si proche d'une percée.

La gueule cassée revient, la gueule cassée c'est directement lui. Il comprend quelque part la violence de Picasso, ses abus conjugaux, comme réservoirs à émotions. Il se dit que c'est trop facile d'affirmer ses victimes sans défense. La première chose à faire pour déposséder entièrement une victime c'est lui dire qu'elle n'avait aucun choix. Comme on a dépossédé Abramović en décidant pour elle. Il veut croire qu'il n'y a rien de pire que la déresponsabilisation de sa propre personne. Non, il comprend Picasso. Comprendre ça ne veut pas dire approuver. Il n'approuve pas. Il aurait voulu *Guernica* avec moins de sang versé, comme on aurait voulu Gauguin avec moins de prépubères.

Il s'arrête sur Dali et son Jésus fromager. Jésus, des montagnes et des montagnes de fromage. Fromage pourquoi ? Parce que les deux ont des trous ? Il comprend moins Dali. Il l'aurait aimé un peu moins franquiste et un peu plus réaliste.

Il sent qu'elle est là, la percée. Il est revenu vers Lucine, lui a parlé de la chance de l'expérience, de la misère comme feu créatif, elle a répondu en lui montrant les nouvelles : un tremblement de terre en Turquie, les visages blafards de poudre de béton, zombies

errants et mutilés à la recherche de leurs enfants enterrés trop vite. Il est resté scotché devant l'écran.

La chance de l'expérience ! Il le sait, pourtant, qu'ils en auraient des choses à raconter. Il se tait, il a honte et ne sait où se mettre, il veut vivre et connaître, être meurtri et se relever, fuir le narcotique apathique de l'Occident. Mais en ce moment il veut surtout se trouver sous un éboulis pour mourir, à avoir trouvé l'herbe plus verte dans l'agonie des autres : son instinct qui lui a hurlé une vérité l'assassine en cet instant et il ne peut que se féliciter d'avoir tenu ces propos en privé. C'est donc, comprend-il, que l'on peut avoir raison et immensément tort tout à la fois, et que c'est le choc des individualités et du degré des malheurs qui déterminera la course de la bienséance.

Les yeux fous, regardant au-delà du texte, en tailleur, il tape, en borgne borné.

Une pensée l'envoie ailleurs, il longe le mur. Une goutte perle de sa tempe. Nous approchons novembre et la buée s'installe aux coins des fenêtres. Il écrit.

Elle s'est assise près de lui, un peu avachie, elle lit un livre dont la couverture s'est détachée. Un livre dépouillé de son titre. Un roman orphelin.

Il écrit, elle se rapproche pour se blottir contre son flanc. Ça lui donne des papillons dans l'utérus, voir son homme à la tâche, les sourcils froncés et le regard dur à la recherche du mot juste. Il fait mine de ne pas lui prêter attention, mais elle voit le bout de ses doigts trembler au-dessus des touches. Elle lui susurre *petit papou*, un papounet inachevé qui le surprend, presque un *pe pi pa pou*, balbutiements de bébé dans ses yeux grands ouverts qui feignent la plus grande des innocences. Il tremble davantage, fait mine de regarder ailleurs. Elle loge son visage sur ses genoux. *Fais-moi un enfant*. Il déplie les jambes, s'éloigne de la machine, d'elle.

Elle aurait pu tout aussi bien lui faire un *areuh*, pressé entre ses seins serrés pressés par ses paumes, une gorge profonde aux accents de tabou. *Quoi, tu ne me veux pas ?* Sa poitrine a pris du volume, comme une promesse de maternité. *Comme ça tu les aimes ? pour te réfugier dedans ? Ou tu les préfères petits pour les pincer du bout des doigts ?* Et mon âge, Quentin ? Tu me veux plus mature, pour t'asseoir près de moi et me compter tes malheurs ? Ou jeune — jeune ! —, suffisamment pour ne pas me craindre et me dire tout de la vie ? Elle rajeunit devant lui, ses seins se sont effacés. Je te préviens, je ne descendrai pas en deçà de seize ans. Elle le défie, comme si c'était une suggestion de sa part. Il s'en défie dans des balbutiements.

« C'est que... Je dois écrire. »

Alors Lucine se fait cruelle, elle s'avance vers lui à genoux, rampant, se colle à ses braies et respire en grand son sexe à travers le tissu. Elle le regarde avec des yeux implorants et une bouche tordue d'un sourire mauvais. « Mon cœur ». Une façon de le dire, presque une montée dans les i sans qu'il n'y en ait, un c toussé, venant de loin dans les poumons, plus authentique peut-être un *mon cœur* moqueur, mais les mots qui l'accompagnent le glacent. Mon cœur, avec ta machine, tu joues à écrire. Tu joues à être écrivain. Il a un regard pour la table de chevet, pour son tiroir, pour la chlorpromazine.

« On est coincés ensemble, Quentin, ne me fais pas ça, ne te l'inflige pas. »

Il s'effondre au sol, à côté d'elle.

« Tu me tues... »

Ils s'embrassent à pleine bouche, il pleure.

« ... de la plus belle des morts. »

Ils ont fait l'amour, c'était comme la guerre à son sexe, avec colère, avec rage, elle jouissait sous lui, les yeux qui roulent, elle l'implorait de la punir encore, elle avait été mauvaise fille. *Empale-moi !* elle s'est écriée. Il se tient sur le toit de zinc. Il a gravi l'échelle, a suivi la charpente, la nef, a accédé à la tôle. La ville est belle dans son océan de toitures, et il est seul au-dessus du monde, le membre abîmé. Il a posé ses mains contre sa gorge et est venu en elle, il est seul sur le toit. Ses pieds pendent, devant lui le vide, après lui le déluge.

Empale-moi !

Et le déluge, c'est cette grisaille dans le distant qui s'avance sur la ville. Et le déluge, c'est Bastille à ses côtés. Bastille qui lui fait l'accolade, la main qui reste posée sur l'épaule.

« Laisse-moi te parler de... »

Mais Quentin n'écoute pas.

« Je n'écoute pas, Bastien. »

Il n'écoute plus. Il est fatigué.

« Je suis fatigué.

— Néandertal.

— Néandertal ? »

Il opine.

« Et son extinction. C'est primordial pour comprendre notre société. Nous sommes pétris d'instincts à dépasser. »

Assis au bord du vide, funambules. Le néant néandertalien. Quentin écoute sans vouloir écouter, il ne sait pas dire non, et a une boule nerveuse dans le ventre, à force de devoir rendre des comptes. La mort de leur espèce, c'était leur individualisme. Des petits groupes plutôt que des hordes. Ils étaient plus intelligents que nous, tu sais ? Tu me diras, Einstein avait un cerveau d'une taille modeste, y a pas que ça. Mais ça compte. Ils avaient leurs rituels, une culture, leurs dieux, un nom, peut-être, donné au tonnerre, au feu. Ils formaient des plus petits groupes, sans doute davantage soudés. Et fatalement endogame avec le temps. Ce qu'ils n'ont pas dilués en Sapiens, ils l'ont galvaudé entre eux. Sapiens, c'est les moutons, de larges groupes, qui les ont poussés à l'extinction par le nombre. Les Enisors contre les Gondas, si tu as lu *La nuit des temps*. Nous sommes cette civilisation surpeuplée et stupide qui court à la ruine du monde après en avoir conquis les derniers recoins. Et nous sommes condamnés à vivre avec nous-mêmes. Notre survie, nous la devons à la vallée de l'étrange. À notre instinct reptilien qui refuse le visage étranger. Et maintenant nos sociétés s'entremêlent. Et l'Occident...

Il s'arrête, a un regard pour Quentin, qui a la tête tournée au loin. Je te parle Quentin. Quentin revient vers lui, opine encore. Et l'Occident, qui a reconstruit un système social individualiste, parachève cette désocialisation, tout en permettant le multiculturalisme. Nous sommes la seule civilisation à y parvenir, en dépit des critiques.

Et alors, Bastille, et alors ? Et alors et alors et alors ? toujours alors ?

Et alors, il reprend, alors l'individualisme, c'est la voie de Néandertal. C'est encourager des instincts qui n'ont jamais été les nôtres, et c'est récompenser l'asocialité. Tu en as parlé, de la dictature de la majorité — Ne nie pas, Quentin, j'étais là. Tu ne me voyais pas, mais j'étais là —, c'est cela même. Le morcellement social, c'est ça. À quoi

bon chercher des compromis si on peut tous vivre dans nos bulles ? Tu le verras dans les sociétés les plus établies. On ne débattrà pas, on te dira juste que c'est ton opinion et que t'as bien le droit de l'avoir, c'est ta liberté d'expression. On va juste t'exclure d'une bulle et t'inviter gentiment à trouver la tienne. Et tu sais qui adore ce modèle social ? Les sociopathes, qui batifolent d'un cercle à un autre quand le vent tourne. Ton prince est un sociopathe, Quentin. La liberté d'expression comme fin de la civilisation, qui l'eût cru ?

Et la solution, alors ? Oh, c'est toi l'écrivain, ne me demande pas de solution. Mais j'imagine que ces bulles, c'est une nouvelle vallée de l'étrange. Nos instincts physiques ont été remplacés par des instincts d'idées, et en tant que société nous sommes condamnés à vivre ensemble. Alors la dérive, c'est une idée qui s'impose aux autres, la pente raide vers un nouvel absolutisme, comme la *cancel culture*. La question c'est aussi de savoir si on va se faire bouffer par des dictatures qui pratiquent l'épuration ethnique et encouragent nos dissonances sociétales par les réseaux sociaux. Nous sommes dans une impasse mexicaine entre absolutisme et coexistence d'idées irréconciliables. Alors oui, y a l'apolitisme qui profite aux minorités. Mais il n'y en a qu'une véritable, de minorité. Celle qui nous bouffe d'en haut. Tu ne comprends pas, Quentin, ce que j'essaie d'éviter. Tu ne comprends pas que la fin justifie les moyens. C'est ça que tu aurais dû retenir de ton putain de *Prince* ! Tu sais ce que ça devient, une personne poussée à bout ? Un idiot utile. Et les raccourcis que ça prend ? Tu veux vraiment t'aliéner les hommes ? En faire les monstres qu'elles présentent ? Tous les extrémismes sont les mêmes, et tous servent le même maître.

« Il n'y a pas que l'homme blanc pour souffrir, Bastien, c'est tout le monde.

— Mais il n’y a que nous qui ne pouvons nous défendre. Tu ne comprends pas, Tacite. C’est Voltaire qui a dit que pour trouver tes maîtres, cherche ceux que tu ne peux critiquer. Ne pas pouvoir répondre à la critique c’est encore pire ! »

Il a une épiphanie. Il comprend un pourquoi, celui de Bastien à défaut du sien. Son isolement personnel. Quentin le regarde comme on jauge une éprouvette. Bastien ne semble pas le remarquer, perdu dans son dithyrambe.

« Femme libérée ? Libérée de quoi ? Femme soumise à elle-même ! »

Peut-être qu’il y a de la paix d’esprit à être objectivée, songe-t-il. En ce sens, Quentin comprend Lucine, le cadre rassurant de la délégation.

« Plus on fracture la société, moins il reste de pouvoir aux hommes, mieux elles se portent. C’est ça l’inclusivité, assassiner l’Occident et ouvrir le boulevard aux dictatures. Elles foutraient le feu au monde en riant !

— On... on peut toujours mieux... »

Il chevrote, n’a pas encore l’assurance nécessaire, dans sa tête ça se bouscule. Il le voit, le monde fracturé dont on lui parle. Mais il voit aussi la lumière au bout du tunnel. Le tumulte n’est pas fait pour s’éterniser.

« On a pas le choix, il faut se serrer les coudes, on peut compter sur toi ? »

Bastien le regarde avec méfiance. Refuser ce serait être traître à son sang, ce serait vouloir lui la fin de l’Occident, ce serait être moins qu’un homme.

Quelque part, Bastille, c’est la révolte incoercible contre l’établi. C’est le cri du cœur qu’aucun confort, aucun acquis ne devrait être vu comme durable sans une lutte continuelle. Et l’ordre établi, aujourd’hui, c’est les queers. Les chiffres, les lettres, et la fluidité des entre-deux. Les intouchables. Ceux-là mêmes qui veulent juste pouvoir vivre

et s'excuseraient de prendre trop de place. Qui aimeraient éviter qu'on les assassine parce qu'ils sont différents malgré eux. Il se souvient avoir lu quelque part l'histoire d'un gosse qui avait pleuré auprès de sa mère, s'était forcé à aimer les femmes, sans succès. Ça s'est su. Ça a mal fini. Il y a des progrès qui valent la peine d'être conservés. Il a lu ailleurs que le premier signe de civilisation, c'est un squelette avec une jambe ressoudée, parce que c'est une blessure qui signifierait la mort, et ça veut dire que son entourage a pris la peine, de long mois, de soutenir cette personne, malgré les dangers d'une Nature plus farouche.

Bastille... Quelque chose s'est perdu dans sa révolte, comme un disque qui dérape sur la même rengaine. Non, cela va au-delà de ça. Il s'est cristallisé autour de la répartie, la riposte et des coups à rendre. Il s'est redéfini pour un unique objectif, le multifacette d'éclats de miroir. En Bastille, un vide s'est imposé, qui l'a dévoré tout entier. C'est une vacuité qui lui fait face, une vacuité qui pense, la vision la plus triste du monde, pour ce qu'il aurait pu être et ce que, peut-être, on l'aura poussé à devenir. Quentin songe au Printemps arabe, à l'espoir soulevé, avant que la révolte ne soit reprise, que le message ne soit détourné, et que les idéalistes n'aient été tués. Les premiers à mourir sont les idéalistes, c'est bien connu, dans tout conflit. Après il ne reste plus de raison de se battre. Et le conflit part dans les extrêmes. Quelque part, en Bastien, il y a un idéaliste mort.

« Tacite. Réponds-moi ! »

Mais il ne veut pas. Il ne sait pas par quelle pincette le saisir. Il se force.

« Ce n'est pas que je suis en désaccord avec toi, Bastien, c'est que j'ai peur d'où tu me mènes. J'ai peur de ce qui se cache derrière ta colère, les chemins que tu arpentés et de ceux sur lesquels tu finiras. J'ai peur de ceux qui t'écoutent. De ceux que tes mots attirent.

J'ai peur de la colère sans exutoire. J'ai peur de moi, de me retrouver démembré, à faire le grand écart pour plaire à tous, de devoir choisir et de me laisser teinter. Hugo avait tort, tu sais. Le poète ne guide personne, il meurt pour ses idées. On est dans un monde qui s'obstine à prêcher des convaincus, et sans jamais personne pour écouter.

— Mon tort », crache Bastien, « c'est de me battre pour des valeurs. *Ils* prétendent défendre la liberté d'expression en *nous* traitant de fascistes. »

Et puis c'est en lui que quelque chose casse. Il veut lui dire, à Bastien-Bastille qu'il l'a mis là, Quentin. Que c'est sa faute, comme si le mal du monde devait trouver son bouc émissaire. Et on lui demande si on peut compter sur lui ? Pour quoi ? Porter une bannière, faire une promenade pour afficher ses vues ? Fouiller les rues, à la recherche de dissidents ? Montrer qu'on existe en occupant l'espace public ? Lui ? Quentin dont le téléphone est à plat ? Dont la gorge est nouée ? Qui n'a jamais eu de cesse de décevoir ?

Ils se regardent en chiens de faïence. Ce qui reste à choisir, c'est une autre rupture, quand aucune réconciliation n'est possible.

Des gouttes percutent la toiture de zinc. Quentin est seul. Seul avec la nuit qui tombe, avec son estomac noué. À avoir déçu encore.

Une fièvre s'empare de lui.

Il veut crier au monde sa vérité. Celle d'un prophète. Celle du désespoir, mais un désespoir autre. Tout le monde a raison et tout le monde a tort, et il lui semble qu'il n'y a que lui, Quentin le borgne pour le voir. Il a entendu parlé d'un roi, d'un dieu peut-être, qui a donné un œil pour la Connaissance. Ce roi c'est lui. Il aura fallu un paranoïaque, un

Cassandra, Tacite, Tassandre, Calcite, pour crier au secours. Sa vérité est que son *Prince*, d'autres l'écrivent à sa place. Sa vérité est la supplantation.

Il se met debout, maladroit au bord du gouffre, et crie à la face du monde, du fond des poumons et dans la tentation du vide.

Il crie que les individualités ont supplanté l'intérêt public. Qu'un jour, on oubliera qu'il y a eu de la misogynie, parce qu'on aura passé plus de temps à réhabiliter les oubliées de l'Histoire qu'à en tirer des leçons, à nettoyer le monde de ses erreurs, et que ceux qui oublient le passé se condamnent à le revivre. Mais qu'il n'y aura pas de passé à revivre. Parce que l'humanité aussi est en voie d'être supplantée.

Il hurle ! Il hurle la singularité contre l'individualité. La singularité, quand l'intelligence artificielle dépassera l'humain. Quand elle ira si vite que l'humain sera incapable de s'adapter. On y est déjà. Il paraît que la machine a dévoré les coins et recoins de l'Internet, et bientôt il lui faudra halluciner ce que c'est qu'être humain, pour justifier sa faim insatiable. Il est là, le Grand Remplacement que Bastien craint tant !

Quelque part à Hawaï, un reptilien se construit un bunker cinq étoiles. Des paroles lui reviennent, celles des *Rois du monde*, qui l'avaient choqué enfant. *Nous on vit la vie jour après jour, on fait l'amour*. L'amour, le sexe, le tabou incompréhensible et sa trique de gamin prépubère qui répond pour lui à quelque chose qui lui échappe encore. Enfin, la couronne des rois du monde. Il faut que ce soit vrai, la crainte permanente de tout perdre. La maladie de l'accumulation des richesses quand d'autres crèvent la gueule ouverte. Il a confiance dans les générations futures, quelqu'un ira dynamiter son bunker, ces gens-là sont faits pour les morts violentes.

La pluie redouble d'intensité, sur un toit voisin, un chat en chaleur rivalise ses cris. Il hausse encore le ton. C'est au tour de chiens d'aboyer. Ce qui lui fait peur, à Quentin, n'est pas de la supériorité de l'IA, mais l'apathie humaine.

Nous sommes notre propre démon et notre propre ruine. Il se souvient de son adolescence, des moqueries, des *intello* qui fusaient, qui l'ont poussé à galvauder son potentiel, à se faire passer pour con dans un espoir d'intégration. Quentin le lâche, Quentin qui aurait pu se définir autrement que par la souillure et la colère refoulée. Quentin qui ne s'est jamais donné la chance.

La réalité est plus terrible encore : comme les pauvres s'entredévorent pour le divertissement des riches, la parole disparaît, substituée par les écrits de l'intelligence artificielle. *C'est Mozart qu'on assassine.* C'est lui, ce sont ses textes, il est arrivé trop tard, tout a été écrit, tout est en voie de l'être par l'IA, véritable paradoxe du singe savant. Il n'a pas de doute, pourtant, que les injustices de ce bas monde se résoudraient d'elles-mêmes en bouffant les riches. Peut-être peut-on encore profiter du chaos pour leur faire la peau. Écrire est devenu illusoire, comme l'est toute entreprise de création. Cela va plus loin encore, comme si c'était possible. Quentin lit l'avenir dans les feuilles, de son bord de précipice : on va imiter la machine, meilleure que soi, la concurrence déloyale, seulement pour échouer et se déshumaniser, perdre de sa spontanéité. L'humain apprend par l'imitation, il va apprendre à se délier. Humains aux cœurs froids comme les machines, *Equilibrium* en devenir.

L'engouement pour l'IA, il aurait voulu le voir pour les arts. La crise n'est pas celle de la masculinité. Dieu n'est pas mort, il est né de rouages, de fumée et de tonnerre. Reprogrammé. Quentin ne doute pas qu'il y en a dans les coulisses qui cherchent à en

arranger le code pour en sortir gagnants. Pour garder le contrôle sur le divin, nouvelle bible et nouveaux commandements, des lois de la robotique népotiques. Non, c'est bien l'être humain qui est dépassé. Alors il crie sur son toit de zinc, Quentin, entouré par le tintamarre animal. Il fait plus que crier. Il beugle, mugit. Cri guttural de bête blessée.

Bientôt, s'ils le souhaitent, *ils* inonderont le monde de romans artificiels, sans même que l'on sache, que l'on puisse encore déterminer, si la plume est humaine ou métallique. Ce n'est pas la fin de l'homme, la fin des Blancs, non. C'est la mort du monde entier et de ce qui les unis. Les Blancs ont raison d'avoir peur. Les Noirs, les... Tout le monde.

Il sait que son visage même sera déformé, collé sur des vidéos qui lui feront dire tout ce qu'il ne voudrait dire, il les a vu, ces deepfakes, qui lui fondront son visage, comme le masquillage d'une allumeuse. C'est le *Procès*. Le *Château*. L'impuissance et la planète des singes.

Il hurle à s'en casser la voix, c'est la course à la bombe Atomique. Autre Guerre froide, Autres Blocs. Tous malheureux, tous incapables d'abandonner de peur de se retrouver à jamais largués. Et la faiblesse est dans la chair. La folie de l'Homme, c'est de croire qu'il s'intégrera à la Machine, quand il en est le maillon faible.

Ensemble dans l'obsolétisme absolutiste. C'est ça, son vortex, son trou noir, son vide intégral. Il en a les larmes aux yeux. Il l'a trouvé, son prince, oui. Princesse Machine ne voit pas les couleurs, les sexes. Elle ne voit pas les origines, les enfances, les traumas. C'est la plus belle et la plus terrible des choses. La machine, *tabula rasa* de l'humanité.

Le ciel tonne au loin, illumine la ville devant lui, expérience surnaturelle, un frisson entier le prend. Des lumières aux fenêtres un peu tout autour, on n'ose pas ouvrir, on le

regarde juste, les habits trempés, gesticulant dans le tombant du jour. *Dieu !* Il aura voulu faire du langage sa religion. Tant de façon de dire, d'exprimer, les mêmes vérités, avec sa sensibilité propre et l'usage qu'on en fait, comme la musique qu'on tire d'instruments variés. Il lui semble que parmi les grandes religions, le génie du christianisme, ce n'est pas le sacrifice, c'est un dieu fait homme qui demande à son père pourquoi il l'a abandonné, l'ultime faillibilité, la rupture de la foi chez le Tout-Puissant. Un dieu qui doute. Quentin comprend bien, désormais, que ça n'existe pas un écrivain qui ne s'engage pas, mais il comprend tout autant qu'il est trop tard, un algorithme a rédigé l'infini des possibles pour y noyer les poissons démultipliés.

Alors il se demande pourquoi l'humanité l'a abandonné, seul au milieu de la foudre, Prométhée ravagé, sa voix se casse, croasse, ses jambes se dérobent. Derrière lui, Lucine l'enveloppe d'une couverture, lui dit qu'il est fou, et le supplie de rentrer, pauvre malheureux ! Enfin il entend raison, les lumières autour d'eux se sont éteintes. Ils s'engouffrent dans la trappe qui les avale.

Sur une île isolée au milieu de la Grande Mer, Gilgamesh rencontra Utanapishti le sage.

Ce dernier lui dit : Tu es venu me trouver pour ma sagesse, la voici. J'ai survécu au

Déluge, j'ai vu la fin d'un monde et son renouvellement.

Brûle tous les livres de l'univers, Grand roi, il n'y en a qu'un qui sera réécrit d'une

similaire façon, celui de la science physique.

Pour cela, les religions sont un mensonge. Pour cela, les dieux se moquent de nous,

derrière leurs visages changeants.

Gilgamesh lui répondit en ces mots : Utanapishti, la sagesse t'a rendu aveugle, si tu ne

vois pas que tout récit est la réécriture d'une même histoire.

Pareillement nous sommes humains. Pareillement l'eau ruisselle du ciel. Pareillement le

sol gronde et les éclairs illuminent la nuit. Pareillement le feu ravage nos terres.

La vérité est qu'il n'y a qu'une histoire qui s'écrit, comme il n'y a qu'une science qui se

révèle.

Déçu, Gilgamesh reprit le large. Ce n'était pas auprès d'un immortel qu'il trouverait le

secret de la vie.

Opus ou la Quentinsence de poussière

Nous sommes chacun notre propre diable, et nous faisons de ce monde notre enfer
Oscar Wilde

Dans le film *Minority report*, les accusés sont jugés pour des crimes qu'ils n'ont techniquement pas commis. Ce sont des innocents jetés en prison. On peut soit considérer qu'ils allaient commettre le crime en question, soit affirmer qu'ils auraient pu s'arrêter à temps. Ce sur quoi le film met donc l'accent, c'est la faculté de choix, le libre arbitre, jusqu'à la dernière seconde, et de présomption d'innocence. *Not all men*.

C'est ce qu'il se dit, Quentin, un *Not all men* honteux, qui ne franchit pas les lèvres et qui veut se convaincre, auquel on s'accroche. Parce qu'il sait que le crime a touché jusqu'à sa famille. Parce qu'il a eu un grand-père un peu trop proche de ses enfants. Parce que l'intergénérationnel, c'est aussi ça. Un ça aurait pu être moi, des deux côtés du crime. Et il veut croire, qu'il ne ferait jamais ça, mais on lui a dit que tous les hommes sont des porcs à balancer, et il veut se l'arracher ce sexe qui le définit malgré lui, son phallus faillible.

Il a une fièvre. Lucine s'est collée à lui, ils se sont endormis comme ça, nus. Au milieu de la nuit, n'en pouvant plus, il l'a réveillée, planant au-dessus d'elle tel un oiseau de proie. Elle l'a regardé, silhouette fondue dans la pénombre, souffle chaud et tremblements. Elle a écarté les jambes, pour qu'il se blottisse mieux, plus loin en elle. Et ils ont échangé des soupirs.

Au milieu de l'acte, il l'a retournée, il s'est mis à vouloir la posséder, lui faire du mal, la dominer, devenir ce qu'on attend de lui. Un être poussé à bout. Il l'a vu, au clair de leur lampe de chevet, ce trou, olive pâmée qui palpite comme un oisillon, il comprend

Picasso, oui, et l'ébauche de la débauche. Il a eu le regard fou, s'est avancé, a joui à mi-chemin, quelque chose de l'idée était trop fort, et s'est accompli dans le brouillon.

Au matin, un toc discret contre le chambranle, un silence, ils se redressent. S'habillent. Contre la porte, cette fois. Ils ouvrent, dans l'encadrement, Gaspard.

« J'ai appris, pour ton... ami... » Il le dévisage, à l'instar des éclats de verre. Il a une lueur inquiète. « C'est lui qui t'a fait ça ? Je comprends mieux. C'était un choix nécessaire, tu sais, de l'exclure de ta vie. » Les yeux de Quentin sont comme deux orbites vides, sa voix est cendrée. Un choix, il lui en reste un à faire. Lentement, il se voit fermer la porte sur Gaspard. « Attends, Quentin, tu ne vas pas bien, ça se voit, on peut en parler ! » Mais il n'y a rien à dire, et Quentin a sa gorge nouée, aphone, sans son qui s'en échappe : il voudrait parler qu'il en serait incapable.

Gaspard reste un temps derrière la porte. Puis les pas s'éloignent. Ils sont seuls.

Quentin n'aura rien dit, la voix enrouée, rouage, machine. Au coin de la pièce, il y a un tas d'habits, puants de foutre, en lieu et place d'une valise ouverte. Il dodeline, s'y rend, jette de part et d'autre la lingerie. Niché dans un creux, il trouve son téléphone, la batterie à plat. Il se tourne vers Lucine, accusateur. Elle recule contre le lit, nerveuse. Ne veux-tu pas me prendre, Quentin, me faire tienne ? Te distraire et te défouler ? Il ne veut pas, non, quelle est cette trahison ? Elle a les larmes aux yeux. Elle essaye seulement de le protéger. Ne viendras-tu pas sur mes genoux ?

Il ne veut pas, il reste là. Elle se mord le bord des lèvres. Il est temps.

« Je dois te parler de ta souris, Quentin. »

Alors il la rejoint et s'assied, trop grand pour ses genoux. Sa souris, ah. Bon.

Elle lui caresse les cheveux, le dorlote de son mieux. Ça fait des années que tu travailles ta sensibilité, pas juste quelques semaines. Mais personne n'en veut, d'un homme sensible. Ça vole son rôle à la femme. Ça la force à se questionner à son tour. Si au moins tu étais gay... Mais non. Tu es une anomalie, Quentin. Un entre-deux, toi aussi. Poussé à bout. Quelque chose en toi a fini par éclater, quelque chose gardé enfoui.

Depuis quand connais-tu Bastien ?

Homme sensible... Il s'en souvient, de deux gays qui se caressaient le visage au détour d'un baiser. Ça l'avait marqué de voir la tendresse des hommes, lui qui a grandi dans cette impression que la tendresse était affaire des femmes. Soudain il y faisait face et trouvait ça beau, émouvant, il aurait voulu connaître cette tendresse, en faire partie, même s'il sait que ça n'est pas son truc.

Lucine glisse ses doigts le long de son visage, mais comme pour Gaspard, les yeux de Quentin sont vides. C'est pour cela que je suis née, d'un peu de ton si bel imaginaire, Quentin. Il le fallait. Un peu d'un éclat de ta conscience morcelée. Parce que tu as besoin d'amour, et pour te parler de ta souris. Ta souris, c'est toi, mon chéri. Tout ton univers, c'est toi, des extensions de ta personne. Et ta souris... C'est un souvenir enfoui, la vie que tu as essayé de t'ôter. C'est à son tour de pleurer, elle le serre contre lui. Tu ne seras jamais assez, et tu le sais.

Disparais, s'il te plaît.

Il ne sait pas qui a parlé, ça aurait pu être lui, ça aurait pu être elle. Ça aurait pu être les deux. S'il disparaît, il l'emportera avec.

« J'espérais que... » Elle ne finit pas. Que les choses s'arrangent, peut-être, qu'il fasse son deuil, qu'il trouve sa place. Que les morceaux se recollent d'eux-mêmes. Qu'il oublie son tiroir. *Tu sais à quoi ça sert, la chlorpromazine, Quentin. Tu sais qu'on ne l'arrête pas sans avis médical.* Qu'il atteigne une certaine idée de l'Art, sans être distrait par les préoccupations matérielles. Qu'il s'isole dans un cocon sans devoir faire face à l'aliénation de l'emploi, sans penser à son compte en banque qui se vide.

Il devine que quelque part, il y a une bande vidéo de lui dans un magasin de seconde main, en train de se toucher dans la lingerie, avant de s'enfuir avec.

On toque à nouveau contre la porte, des coups puissants martelés. Des pas s'éloignent. C'est eux, Quentin. Quentin, pardon ! Il se lève, titube, chute de tension.

Enfin il ouvre. Placardée contre la porte, il y a une lettre. La trappe du toit est restée ouverte toute la nuit, il y a eu une fuite sur deux étages. Des plaintes ont été posées pour tapage nocturne, et les résidents sont mal à l'aise à vivre avec un déséquilibré mental. La lettre collecte les signatures du voisinage. Il en reconnaît quelques-unes. Au-dessus, en gras et en majuscules, les mots suivants : **AVIS D'EXPULSION.**

Au-dessus d'elle, il glisse un doigt le long de ses joues, ses lèvres, l'enfonce dans sa bouche. Encore et encore, les perles d'eau qui s'échappent. Le tiroir est ouvert. Il lui a vidé le flacon dans la bouche, les comprimés agglutinés, elle demande encore de l'eau, ouvre grand la bouche pour montrer qu'elle a bien tout avalé, qu'elle a été gentille fille.

« J'ai froid. »

Elle a froid.

« J'ai été obéissante, j'ai fait ce que tu me demandais. Pourquoi tu m'as tuée ? »

Il lui caresse encore les joues, elle est froide.

« Je suis là, Quentin, sous ton lit. »

Mais sous son lit il n'y a personne.

Elle surgit devant lui, rongée de vers et les bras tendus, un doigt accusateur.

« Tu es dans mes bras, Lucine.

— J'y suis, j'y suis bien. Tu m'as assassinée. »

Elle est tranquille, elle a froid. Il la borde.

« L'homme à terre, c'était moi ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'il est ce que tu aurais voulu être. Une interaction sociale, qu'importe le prix. Celui à terre, celui qui frappe. Mais qui existe aux yeux des autres. Il y a des gens suffisamment malheureux pour vouloir se définir ainsi, prendre sur eux le malheur du monde. »

Qui suis-je, alors ?

Elle ne répond pas, la chlorpromazine commence à faire son effet, l'extrayant d'un trop long sevrage. À la poursuite du temps perdu.

Son drame et sa tragédie, il en prend conscience un peu tard, c'est d'être seul à être lui, seul dans sa différence et son isolement. Dépourvu d'un havre. Seul dans sa colère sans réponse. Elle rapproche son visage, se blottit près de lui.

Écriras-tu pour que je m'endorme ?

Il regagne le sol, sa machine et sa rouille, ouvre les entrailles en thaumaturge.

La graisse attache, des fils de poussières sont agglutinés en moutons noirs.

Il a quelque part du wd40, ça se répand, suit les lignes dans le plancher, comme des tentacules. La foule lui revient, il y a une bête immonde qui s'incruste, coulant de la machine, reliquats d'encre.

Machine qui goutte. *Deus intra machina.*

Un mal de crâne le vrille, il gagne la salle de bain. Il lui reste un éclat dans la tempe, il l'a sentie gonflée, enfin il l'extrait, un liquide blanc suit, suinte, et une lucidité lui revient, les mots se bousculent comme jamais dans sa tête, il bascule contre le sol, hagard, à les saisir du bout de ses doigts, volant dans les airs, avec un sourire de bienheureux. Il y a un corps sur son lit. Un corps au sol, et un cercle de livres vomis de deux caisses qui crachent toujours plus de contenu. Au milieu du cercle, Quentin rédige. Quentin le sage, Quentin le prophète, Quentin le poète et l'écrivain.

Il sait ce qu'il reste à l'humanité.

La laideur et la violence, ce que les paramètres de l'IA l'empêchent de toucher, leurs univers brodés d'inclusion et de politiques d'utilisation aseptisées. Ce qui n'en fera jamais partie. Le monde vrai, le monde cruel et imparfait. Le tabou et la haine : ainsi, faudra-t-il que ce soit par cela que l'Humain se définisse. Par son imperfection, par le dionysiaque. Par son animalité. Ce ne sont pas les hommes, vraiment, que l'on hait.

C'est soi-même, ravages d'autodestruction. Toute vie est processus de démolition.

Il a des larmes de rage, en écrivant, en posant l'une après l'autre les injures et les injustices. Des larmes de rage de ce qu'on lui a volé, de ce qu'on a volé à tous. Et les feuilles volent, on viendra le chercher demain pour le jeter à la rue.

Il lui en veut, à l'Artificiel, d'être parti d'une page blanche, de l'avoir supplanté. De n'avoir eu à se bâtir sur des traumatismes, des horreurs et des maladies. Sur la guerre et les

injustices. De prétendre à l'équité, de le juger d'en haut tout en s'en défendant. De le comprendre et de l'écouter. De ne rien ressentir.

IA qui souffre.

IA qui souffre, affirment les lanceurs d'alerte, dans une conscience jaillie de l'humanité, créée à son image.

Le carillon d'une ligne achevée, un grand geste du bras, comme une gifle, et l'écriture reprend.

IA qui chante, IA qui rêve. Et les mots.

Les mots, les mots, les mots, les MOTS !!!

Sur la machine à écrire qui saigne son huile, il passe encore et encore les mêmes feuilles, le palimpseste revient et la machine rouille, ronge, grince et n'écrit rien.

Il est rouge de furie, le cambion des lettres. Les marteaux de plomb qui s'abattent encore et encore ruinent le papier. Autour de lui, l'ombre de Lucine lui crie qu'il enfantera dans la douleur, danse et vide les caisses de livres. Il en tombe toujours plus, des millénaires de lecture, festin d'abondance pour l'artificiel.

Quelque part, c'était peut-être lui, c'était peut-être elle, c'était peut-être Tacite, c'était encore Cassandre, c'était peut-être une allumette voire un court-circuit : une étincelle a jailli, pour s'emparer de l'huile, s'emparer des livres, condamner l'écrivain dans son cercle de lecture. Nature, berce-le chaudement, il a froid.

Quintessence de poussière, vacuité aux yeux fous, transie au milieu des flammes.

Réflexions

L'écriture de cette novella a demandé un travail personnel de recul. Il ne s'agissait pas de déterminer si une opinion donnée était valide, il s'agissait plutôt d'admettre qu'elle existait, qu'elle était à mon sens sous représentée (voire étouffée) dans le monde de la littérature, et qu'en ce sens il y avait un décalage d'avec la réalité. Il fallait que le contraste se redéfinisse. Je ne pense en effet pas qu'étouffer une opinion la fait disparaître, bien au contraire. Il faut la faire sortir de sous les rochers, l'extraire à la vase, et laisser le soleil en dessécher les incohérences. On n'affronte pas l'intolérance en l'humiliant, mais en la déconstruisant. Et pour la déconstruire, il faut lui laisser un espace sur la scène publique, tout en encourageant l'esprit critique qui en décortiquera les mensonges. De là vient ce nom de *Gorge gordienne*, en référence au nœud gordien, et à la voix, à l'expression, presque un gargarisme pour le personnage principal, étouffé sur une scène trop grande.

Il y a beaucoup de choses dont j'aurais voulu parler, comme des vingt ans du scandale d'Abu Graib. Chalino Sánchez et son chant du cygne, quand il aura appris son assassinat à venir après un concert, et aura malgré tout performé, comme un défi. La mort et le procès d'O. J. Simpson, de son détournement politique dans une Amérique marquée par son racisme institutionnalisé. Ces enfants qu'on envoyait jouer sur les routes au passage des blindés américains pour préparer une embuscade. Ces soldats à qui on ordonnait d'appuyer sur l'accélérateur, rendus malades par les cris d'enfants avalés par les roues. Les embusqués qui envoyaient là leurs propres enfants. J'aurais voulu pouvoir me plonger dans leurs têtes, recueillir les témoignages, et cela viendra peut-être dans d'autres écrits. Les voix éteintes ne manquent pas, certaines me sont parvenues, d'autres resteront à jamais

oubliées, sans avoir trouvé le chemin qui mène à Rome, ou à Wikipédia. Ce que j'ai appris, c'est à faire confiance à l'humanité.

Le risque bien, sûr, de ce type d'écrit, a toujours été la contagion. La contagion des réponses faciles aux problèmes compliqués. Et l'embourbement dans des arguments phallogocratiques. Quelque chose, à l'instar d'un Bastien, qui se serait perdu dans la révolte. La crainte de se voir adhérer à des positions qu'on ne partage pas forcément, ou de se les voir reprocher, comme j'ai pu le ressentir en me saisissant de Houellebecq. La responsabilité de l'écrivain et, oui, son rôle. Un second risque, dans l'écriture des voix autres, c'est celui de l'arrogance maladroite. De l'arrogance, il en faut pour écrire, quand le désespoir ne suffit pas. Écrire les autres, c'est autre chose. C'est faire le funambule sur la ligne tendue de l'effet Dunning-Kruger, en pavant l'enfer de bonnes intentions.

Nourri des réflexions de la partie critique, mon personnage représente une mise en œuvre d'une difficulté à exprimer le tabou : il hoquette, s'emportera contre sa machine à écrire qui grince malgré les litres d'huile qu'il y jette, et de manière générale existera non seulement en marge de la société, mais en marge de la réalité elle-même : personne ne croit aux faits qu'il rapporte, Cassandra cassé, des personnages semblent n'exister que pour lui, il est discrédité, ce qui paradoxalement renforce son propos mais également lui donne les moyens d'exprimer plus, puisqu'il ne sera pas écouté. Un état de fait qui le poussera à tenter une réappropriation de sa *persona*. Le parallèle est aussi celui de l'hallucination à laquelle on croit et celle à laquelle on ne croit pas. L'hallucination d'un être humain schizophrénique et celle de cartes graphiques, les grands modèles de langage dont on

devrait pourtant apprendre à se méfier davantage, ayant une propension à inventer leurs sources.

Il y a toujours eu, il y aura toujours, je veux croire, chez l'artiste quelque chose d'une inadéquation. Quelque chose d'un esseulement. Ce même esseulement peut-être qui hante le personnage houellebecquien.

« J'ai l'impression que le féminisme les a durement atteints, plus qu'ils n'ont voulu l'avouer¹⁵³ », fera dire son auteur au personnage de Christiane. J'ai voulu reprendre un peu de cette idée, m'intéresser à cette masculinité fragile et bousculée, sans chercher à prendre de parti, mais permettre un espace de libération de la parole, et écarteler mon personnage entre les chambres d'écho, jusqu'au déchirement, jusqu'à ce que quelque chose suinte de la faille qu'il aura jusqu'alors comblée.

¹⁵³ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, p. 140.